This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

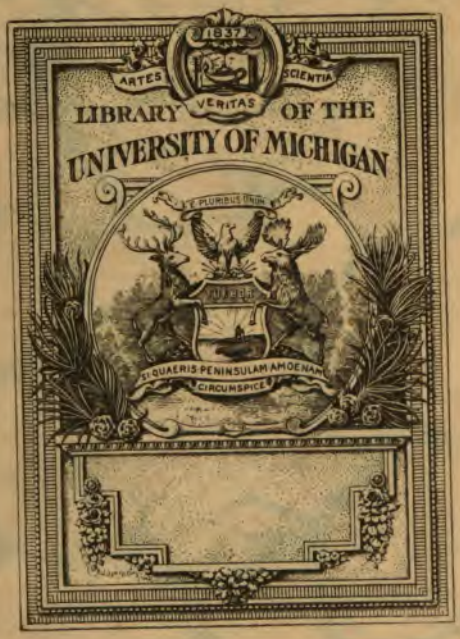
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,025,190


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

217
E

Études critiques

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

646-03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 9-03.

JOSEPH BÉDIER

Études critiques

LE TEXTE DES « TRAGIQUES » D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ. — ÉTABLISSEMENT D'UN TEXTE CRITIQUE DE « L'ENTRETIEN DE PASCAL AVEC M. DE SACI ». — LE « PARADOXE SUR LE COMÉDIEN » EST-IL DE DIDEROT ? — UN FRAGMENT INCONNU D'ANDRÉ CHÉNIER. — CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE : VÉRITÉ ET FICTION.

Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1903

Tous droits réservés.

A MON AMI

BERNARD BOUVIER

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

ET

A LA MÉMOIRE DE

JOSEPH TEXTE

NOTRE AMI A TOUS DEUX

J. B.

AVANT-PROPOS

Les études groupées en ce volume se ressemblent en ceci que chacune d'elles, posant un problème d'histoire littéraire, recourt, pour le résoudre, non aux opérations divinatoires du goût, mais aux ressources techniques de la philologie.

Ces études sont peu de chose, assurément. Pourtant, il serait injuste d'y voir des « curiosités littéraires », de pesantes amusettes d'érudit. Elles valent, peut-être, si elles contribuent à répandre cette persuasion que, pour restituer les textes de nos grands écrivains, pour en déterminer les sources, pour en assurer l'authenticité, il existe des méthodes précises, souples, efficaces : par exemple, il existe une méthode, déjà presque séculaire, qui fonde la restauration des textes sur le classement critique et sur l'em-

280745

ploi raisonné de toute la tradition manuscrite et imprimée; tandis qu'on l'applique journellement aux œuvres grecques, latines et médiévales, c'est grand'pitié que tant d'œuvres de nos classiques, qui requièrent pourtant son maniement, demeurent abandonnées à l'empirisme des éditeurs, et à leur caprice; et, sauf erreur, c'est ici que pour la première fois, en deux études sur d'Aubigné et sur Pascal, on aura fait servir à l'établissement de textes de la littérature française moderne ce délicat et sûr outil de vérité.

En outre, ces études, chétives par elles-mêmes et dans leur isolement, valent peut-être, comme significatives d'une certaine tendance, si on les rapproche de tant de travaux similaires, suscités principalement par cette jeune *Société d'Histoire littéraire de la France*, qui s'efforce de « soumettre la critique littéraire à l'esprit scientifique ». Ceux-là qui suivent cette ligne ne prétendent pas réduire le critique au rôle du philologue. Ils savent que le critique digne de ce nom est un philosophe, un historien, un poète; qu'il est Sainte-Beuve; mais Sainte-Beuve n'est tout à fait grand, pensent-ils, que pour avoir eu par surcroît le goût de la recherche positive,

l'amour du fait directement observé, patiemment contrôlé, le sentiment, l'instinct, le respect du travail philologique. Au sens où ils l'entendent, la philologie n'est pas le tout, ni la fin, ni le principal de la critique; elle n'en est pas non plus l'accessoire; elle en est — simplement — la condition. En effet, elle suppose moins l'apprentissage de certaines recettes et de certains procédés de recherche, qu'une discipline générale de travail, une habitude intellectuelle, un *esprit* : et c'est essentiellement la volonté d'observer avant d'imaginer, d'observer avant de raisonner, d'observer avant de construire; c'est le parti pris de vérifier tout le vérifiable, de chercher toujours plus de vérité, en se rappelant, comme le dit l'un de nos maîtres, « qu'il n'y a pas de moindres vérités, de vérités indifférentes, ou de vérités négligeables »; c'est le ressouvenir sans cesse présent de ce vieux proverbe, où quelque chose est enclos du génie concret et réaliste de la France, et qui assure qu'un muids rempli d'imaginations et d'hypothèses ne contient pas une poignée de savoir utile :

N'a plein poing de savoir en plein mui de cuidier.

Pour définir dignement cet esprit, il y faudrait

un long discours, et c'est un avant-propos très bref qui convient à ces petites études. Il suffira de placer à la première page de ce livre, en manière d'épigraphe, ces paroles de Renan[1] : « Je ferais peu de cas du philosophe qui n'aurait pas travaillé, au moins une fois dans sa vie, à éclaircir quelque point spécial de la science. Sans doute, les deux rôles peuvent se séparer, et ce partage même est souvent désirable; mais il faudrait au moins qu'un commerce intime s'établît entre ces fonctions diverses.... Il n'est pas d'étude, quelque mince que paraisse son objet, qui n'apporte son trait de lumière à la science du tout, à la vraie philosophie des réalités. Les résultats généraux qui, seuls, il faut l'avouer, ont de la valeur en eux-mêmes et sont la fin de la science, ne sont possibles que par le moyen de la connaissance, et de la connaissance érudite, des détails. Bien plus, les résultats généraux qui ne s'appuient pas sur la connaissance des derniers détails sont nécessairement creux et factices, au lieu que les recherches particulières, même destituées de l'esprit philosophique, peuvent être du plus grand prix,

1. *L'Avenir de la science*, p. 135.

quand elles sont exactes et conduites suivant une sévère méthode. L'esprit de la science est cette communauté intellectuelle qui rattache l'un à l'autre l'érudit et le penseur, et confond dans une même fin leurs rôles divers. »

Au Grand-Serre, juillet 1903.

LE TEXTE DES « TRAGIQUES »

D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

LE TEXTE DES « TRAGIQUES » D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Pour constituer le texte des *Tragiques*, nous disposons de quatre sources. Ce sont, d'abord, deux éditions publiées du vivant d'Agrippa d'Aubigné :

1° *Les Tragiques*, donnez au public par le larcin de Promethee. Au Dezert, par L. B. D. D. [Le Bouc Du Dezert], (petit in-4°, 1616).

2° *Les Tragiques*, ci-devant donnez au public par le larcin de Promethee, et depuis avouez et enrichis par le sieur d'Aubigné (petit in-8°, sans lieu ni date).

En outre, nous avons conservé deux manuscrits, qui ont été établis sous la direction d'Agrippa d'Aubigné par des secrétaires à ses gages, et qui tous deux portent des corrections de sa main :

1° Le manuscrit Tronchin, qui fait partie de cette ample collection des papiers de d'Aubigné, que sa veuve et son fils léguèrent en 1633 à Théodore Tronchin, et que la famille Tronchin conserve

au château de Bessinges, près de Genève. En tête de ce manuscrit, de la main de d'Aubigné, on lit cette note : *Donné à l'imprimeur le 5 aoust.*

2° Le manuscrit du British Museum, fonds Harley, n° 1216, in-4°. Sur le premier feuillet, la veuve de d'Aubigné a écrit : « Feu M. Dobignié, peu de jours avant sa mort, me commanda de faire tenir ce livre à son très cher et honoré frère [Philippe Burlamachi], lequel il a prié de le garder en tesmoignage de son affection [1]. »

Ce sont quatre états du texte des *Tragiques*, dont chacun a été, à son heure, plus ou moins expressément « avoué » par le poète. Mais, puisque des divergences profondes les distinguent, il s'agit de les classer chronologiquement, et de discerner ainsi la forme authentique, qui est la forme dernière.

Comme tout éditeur des *Tragiques*, passé ou futur, n'a pu ni ne pourra se proposer d'autre dessein que de publier le texte en l'état où l'auteur l'a finalement arrêté, ce problème doit avoir été résolu dès longtemps, semble-t-il : car nous possédons trois éditions modernes des *Tragiques*, dont les auteurs, Ludovic Lalanne (1857) [2],

1. Pour plus de détails sur ces éditions et ces manuscrits, voir la *Notice Bibliographique* donnée par M. A. Legouëz au tome V (1891), pp. 195-212, des *Œuvres complètes* d'Agrippa d'Aubigné, publiées par Eug. Réaume et de Caussade, Paris, Lemerre (1873-1892).

2. Paris, chez P. Jannet, in-16.

Charles Read (1872)[1], Réaume et de Caussade (1877)[2] n'ont guère eu d'autre tâche que de le résoudre.

Or, le premier, Ludovic Lalanne, a ignoré ou négligé les deux manuscrits, pour s'en tenir aux seules éditions : il a reproduit celle de 1616, quitte à l'amender à l'occasion en y introduisant des leçons empruntées à l'autre édition. Et, de tous les partis qu'il pouvait prendre, c'est le seul dont l'illogisme apparaisse d'emblée, avant toute critique des variantes, à la seule lecture des titres de l'une et de l'autre édition, puisqu'il résulte de ces titres mêmes que l'édition de 1616 est l'édition princeps.

Quant à Ch. Read d'une part, à Réaume et de Caussade d'autre part, ils se sont rencontrés pour faire un autre choix : d'accord pour rejeter le manuscrit de Londres, d'accord pour négliger les deux éditions originales, ils s'en tiennent au seul manuscrit Tronchin : çà et là, quand ce manuscrit est par trop mauvais, ils empruntent une correction à l'une ou à l'autre édition.

Pourquoi cette préférence accordée au manuscrit Tronchin? Ce choix est le bon, peut-être : encore serait-on curieux d'en trouver quelque part la justification. Si vous la demandez à Réaume et

1. Paris, librairie des Bibliophiles, in-8°.
2. Paris, chez A. Lemerre, in-8°.

de Caussade, nulle part ils n'ont jugé utile de la fournir : comme si nous devions nécessairement attribuer une sorte de précellence mystique à tout manuscrit sur tout imprimé. Si vous interrogez Charles Read, il vous répondra, aux seules pages XVI et XVIII de son *Avant-Propos*, par quelques lignes étrangement obscures : à les bien méditer pourtant, on croit comprendre que Charles Read a choisi comme base de son texte le manuscrit pour cette raison singulière que l'édition sans lieu ni date donne à l'ordinaire des leçons meilleures.

Donc les éditions modernes des *Tragiques* sont fondées sur deux systèmes : le premier, d'entrée de jeu, apparaît illégitime, l'autre n'a jamais été justifié par ses auteurs, ni contrôlé par personne. La question vaut d'être traitée : ou faudra-t-il attendre qu'un nouvel éditeur, pour la quatrième fois, fasse subir à ce beau poème l'affront d'un nouveau traitement arbitraire?

L'étude qui suit se fonde sur la critique des variantes que nous offrent, pour le premier livre des *Tragiques* (*Misères*), l'édition princeps (A), l'édition sans lieu ni date (B), le manuscrit de Londres (L), le manuscrit Tronchin (T). Grâce à l'obligeance de M. Henri Tronchin, M. Edmond Flegenheimer a pu collationner pour nous le manuscrit de Bessinges. Nous devons à l'amitié de M. Charles Bonnier un relevé des variantes qui différencient le manuscrit de Londres du manuscrit Tronchin.

*
* *

Dès qu'on y regarde, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas, à vrai dire, de choisir entre quatre formes du texte, mais entre deux seulement : car on a vite fait d'éliminer le manuscrit de Londres et l'édition de 1616.

Le manuscrit de Londres, d'abord. Sans jamais apporter une leçon nouvelle[1], il reproduit toutes les leçons propres au manuscrit Tronchin[2], bonnes ou mauvaises. Puisque, reproduisant *toutes* les fautes de ce manuscrit[3], il ne s'en sépare jamais que pour en ajouter d'autres de son cru[4], le manuscrit de Londres n'est qu'un dérivé du manuscrit Tronchin, et nous n'avons qu'à rejeter ce double inutile.

Il convient aussi, sous peine de retomber dans

1. On ne peut considérer comme telle la substitution de *permet* à *promet* au vers 246 : elle s'explique aisément par une faute, heureuse d'ailleurs, du copiste, ou, à la rigueur, par une timide correction.

2. Exemples : v. 12 au lieu — v. 38 en connoistre — v. 82 Eschevelee, affreuse — v. 102 donnoit — v. 108 Ayant dompté longtemps — v. 258 gaignee — v. 289 leurs demeures plus franches, etc.

3. Exemples : v. 65 non ma commune *pour* ma non-commune — v. 143 Rend le sang non plus sang *pour* Rendent le sang non sang — v. 313 il prend refection Des herbes, des charongnes, des viandes non prestes *pour* Des herbes, de charongne, etc.

4. Exemples : v. 9 fit *pour* vid — v. 221 voix *pour* croix — v. 323 Fortune *pour* Font une, etc.

l'erreur de Ludovic Lalanne, d'éliminer l'édition de 1616 : c'est l'édition princeps, et la plus superficielle comparaison montre qu'à partir de ce premier texte, d'Aubigné a profondément remanié son ouvrage : des additions nombreuses y ont été introduites, qui sont entrées dans l'édition sans lieu ni date et pareillement dans le manuscrit Tronchin, lequel se révèle ainsi comme postérieur à l'an 1616.

Et c'est ainsi que nous restons en présence de deux textes seulement : le manuscrit Tronchin, l'édition sans lieu ni date.

*
* *

Quel est le rapport de cette édition à ce manuscrit? C'est là tout le problème.

Ou bien ce manuscrit T représente un travail de revision antérieur à l'édition B : auquel cas, il perd toute valeur, et ne peut servir qu'à corriger les fautes d'impression de l'édition.

Ou bien ce manuscrit T représente un travail de revision postérieur à l'édition B, donc un texte établi en vue d'une troisième édition : auquel cas, c'est ce manuscrit qu'il faut suivre, et l'édition B perd toute valeur; elle ne peut servir qu'à corriger les fautes de transcription du copiste.

Ce sont bien là, semble-t-il, les deux termes nécessaires de l'alternative, et pourtant on s'aper-

çoit à l'épreuve qu'il faut les rejeter l'un et l'autre.

D'une part, en effet, il semble impossible d'admettre l'antériorité du manuscrit : car souvent l'édition B s'accorde avec A pour donner une leçon meilleure.

D'autre part, il semble impossible d'admettre l'antériorité de l'édition : car souvent le manuscrit s'accorde avec A pour donner une leçon meilleure.

Ainsi — et c'est là que réside la singularité de ce petit problème, — il semble bien qu'il n'y ait que deux hypothèses rationnellement concevables, mais toutes deux sont démenties par les faits. Et l'on oscillerait sans fin entre l'une et l'autre, si la critique du passage que voici n'apportait la solution souhaitée.

*
* *

On lit, aux v. 179-190, dans le manuscrit Tronchin :

La France donc encor est pareille au vaisseau
Qui outragé des vents, des rochers et de l'eau,
Loge deux ennemis : l'un tient avec sa troupe
La proue, et l'autre a pris sa retraite à la pouppe.
De canons et de feux chacun met en esclats
La moitié qui s'oppose, et font verser en bas
L'un et l'autre enyvré des eaux et de l'envie
Ensemble le navire et la charge et la vie :
En cela le vainqueur ne demeurant plus fort
Que de voir son haineux le premier à la mort

Qu'il seconde, autochire, aussi tost de la sienne,
Vainqueur, comme l'on peut vaincre à la Cadmeenne[1].

A la place de ce dernier vers, on lit en A :

Vainqueur, mais hélas! c'est vaincre à la Cadmeenne,

et en B :

Vainqueur, comme l'on peut c'est vaincre à la Cadmene.

On comprend que le poète, mécontent de la coupe de son vers, ait remplacé la leçon primitive *Vainqueur, mais hélas! c'est vaincre à la Cadmeenne*, par la leçon du manuscrit *Vainqueur, comme l'on peut vaincre à la Cadmeenne*; mais comment a pu se produire le vers absurde de l'édition B? A le regarder, on voit qu'il suppose les deux autres leçons, et qu'empruntant à T son premier hémistiche *Vainqueur comme l'on peut*, à A le second *c'est vaincre à la Cadmene*, il est un hybride dérisoire de A et de T.

Dès lors l'explication apparaît. Après la publication de l'édition princeps en 1616, d'Aubigné a remanié son poème en vue d'une seconde édition; il ne l'a remanié qu'une fois, et ce travail de revision est représenté pour nous par le manuscrit Tronchin. Ce travail achevé, et quand il s'est agi de réimprimer, il n'a pas voulu se dessaisir de son

1. Allusion aux hommes nés des dents du dragon tué par Cadmus, qui s'entr'égorgèrent. Cf. IV, 203, *Fers* :

L'insolence parmy les deux camps se pourmeine,
Les faict vaincre vaincus tout à la Cadmeene.

manuscrit : pour une raison quelconque et sans doute parce que les typographes composent plus correctement un texte déjà imprimé que de la « copie » manuscrite, il a préféré leur envoyer un exemplaire de l'édition princeps corrigé à la main : il y avait introduit dans les marges, en surcharge, ou sur des feuillets intercalés, les additions et les leçons nouvelles du manuscrit, sans s'interdire d'ailleurs, quand il le jugeait à propos, de les modifier ou de revenir à son texte primitif.

Au v. 190 s'est produit l'accident heureux qui nous témoigne de ces faits : en transportant la correction *comme l'on peut* à la marge de l'édition, d'Aubigné n'a barré par inadvertance que les mots *mais hélas!* Sa rature, arrêtée trop tôt, n'a pas atteint le mot *c'est* de l'ancienne leçon, et l'imprimeur l'a religieusement reproduit : de là le vers absurde de l'édition B.

*
* *

Cet accident est le plus caractéristique : il n'est pas le seul, même à s'en tenir au livre des *Misères*. Voyez, par exemple, le v. 1216 :

A : On void, sans qu'on s'estonne,
La pantoufle crotter les fleurs de la couronne,
Dont, ainsi que Néron, ce Néron insensé [1]
Escrit en sang ces mots que son âme a pensé.

1. C'est le pape qui est ainsi désigné.

T : *Renchérit sur l'orgueil que l'autre avait pensé.*
B : *Renchérit sur les mots que l'âme avait pensé.*

La leçon de B, mélange des deux autres, s'explique par une correction insuffisante, mal interprétée par le typographe.

De même, si l'on observe qu'aux vers 361-362, *substance* au singulier rime dans les deux éditions avec *leurs consciences* au pluriel, et que cette faute ne se trouve pas dans le manuscrit, il est aisé de se convaincre que les imprimeurs de l'édition B ont eu entre les mains, non pas un manuscrit, mais un exemplaire de l'édition A.

On comprend désormais la note que d'Aubigné a écrite en tête du manuscrit Tronchin : *Donné à l'imprimeur le 5 aoust* : elle était restée jusqu'ici inintelligible, car l'état du manuscrit ne permet pas de supposer qu'il ait jamais passé sur le marbre d'une imprimerie. D'Aubigné, en remettant à l'imprimeur son exemplaire corrigé, prend note, sur le manuscrit qui a servi à établir cet exemplaire définitif, de la date à laquelle il s'en est séparé.

*
* *

Pour que notre hypothèse soit confirmée, il faut et il suffit que toutes les divergences entre le manuscrit et l'édition rentrent dans l'une de ces cinq catégories :

I. *On n'a affaire qu'à une faute d'impression de l'édition, que le manuscrit corrige.*

Exemple, v. 304 :

B : Vos *sens* sentent la faim et vos fronts les sueurs.
AT : Vos *seins*.

Ce cas se présente une dizaine de fois[1].

II. *On n'a affaire qu'à une faute du copiste du manuscrit, que l'édition corrige.*

Exemple, v. 213 :

T : Le père estrangle au lict le fils, et le cercueil
Préparé *pour* le fils sollicite le père.
AB : Préparé *par* le fils.

Ce cas se présente au moins trente fois[2].

III. *La divergence s'explique par une confusion ou une omission de d'Aubigné, lorsqu'il a transporté sur son exemplaire de 1616 les corrections ou les additions du manuscrit.*

Ce sont les accidents relevés ci-dessus : on peut en compter une dizaine[3].

1. Aux vers 6, 42, 304, 383, 425, 552, 991, 1111. — Je renvoie, pour le relevé de ces variantes, à une petite édition du livre premier des *Tragiques* publiée en 1896 chez A. Colin par mes élèves MM. H. Bourgin, L. Foulet, A. Garnier, Cl.-E. Maitre, A. Vacher. Dans cette édition, le texte a été constitué par mes soins; le reste est leur ouvrage.

2. Aux vers 65, 137, 143, 213, 270, 313, 322, 339, 377, 433, 450, 490, 496, 514, 560, 605, 710, 729, 771, 779, 828, 846, 914[a], 1040, 1081, 1104, 1145, 1229, 1238, 1282, 1321, 1343[b], 1374.

3. Omission de certaines corrections heureuses du manuscrit : v. 108, 1318, 1320, peut-être 38, 1024, 1214. — Omission des v. 1163-4 : si l'on remarque qu'en B le v. 1162 est le dernier au bas de la page, il se peut que l'on soit en présence d'un accident de mise en pages, imputable à l'imprimeur.

IV. *Au dernier moment, d'Aubigné fait volontairement retour au texte primitif de 1616, parce qu'il juge la leçon du manuscrit ou moins bonne, ou trop insignifiante pour faire l'objet d'une correction.*

Exemple, v. 875 ss. Le poète raille Catherine de Médicis, qui ne s'aperçoit pas que l'étranger, caché dans sa maison, la sape de l'intérieur, et la ruine :

Elle ne l'entend pas, quand de mille posteaux
Elle fait appuyer ses logis, ses chasteaux.
Tu ne peux empescher par arc boutant ni fulcre
Que Dieu de ta maison ne fusse ton sepulchre.
L'architecte mondain n'a rien qui tienne lieu
Contre les coups du ciel et le doigt du grand Dieu.
Il fallait contre toi et contre ta machine
Appuyer et munir, ingratte Catherine,
Cette haute maison, la maison de Valois...

Les quatre vers imprimés en italique se lisent dans le manuscrit seulement. C'est qu'au moment de les transporter sur son exemplaire corrigé, le poète s'est aperçu qu'ils rompaient le mouvement primitivement combiné :

Elle ne l'entend pas, quand de mille posteaux
Elle fait *appuyer* ses logis, ses chasteaux.
Il fallait contre toi et contre ta machine
Appuyer....

et il a sacrifié cette gauche addition.

Ces retours volontaires de l'auteur au texte primitif se constatent quarante fois environ [1].

1. Aux vers 12, 26, 32, 82, 102, 107, 132, 167, 289, 344, 346, 354, 372, 374, 394, 477, 586, 598, 638, 650, 659 à 662, 686, 735,

V. *Au dernier moment d'Aubigné introduit une leçon nouvelle.*

Exemple, v. 192 :

AT : Vos fausses lois ont eu des faux et jeunes rois.
B : Vos fausses lois ont *fait*...

Ce cas se présente quatorze fois[1].

*
* *

Notre hypothèse serait contredite si une faute grave de l'édition princeps, corrigée dans le manuscrit, reparaissait dans l'édition B. Nous pourrions, il est vrai, interpréter de tels cas comme de simples oublis, et cette explication serait recevable, sous condition de n'être que très rarement invoquée. En fait, nous n'avons pas eu besoin d'y recourir, même une seule fois, et nos cent ou cent dix variantes se sont distribuées sans peine sous les cinq rubriques qu'admettait notre hypothèse.

Au contraire, pour fonder cette hypothèse, et de façon définitive, il faudrait qu'une faute grave du manuscrit — un non-sens, une faute de français, — *étrangère à l'édition princeps*, ait été introduite,

784, 903, 914[b], 1058, 1080, 1088, 1211, 1230, 1293, 1313, 1343[a], 1344. Il est souvent malaisé de distinguer s'il y a retour volontaire au texte primitif ou simple oubli dans le travail de collation : mais il importe peu à notre thèse que ce départ soit strictement établi.

1. Aux vers 68, 192, 223, 246, 366, 381, 513, 556, 585, 617, 802, 1074, 1125, 1258.

non par le copiste, mais par d'Aubigné lui-même, dans le manuscrit; et que cette faute, il l'ait amendée dans l'édition B. C'est, croyons-nous, le cas de ce passage :

France, puisque tu perds tes membres en la sorte,
Appreste le suaire et te conte pour morte :
Ton pouls foible, inegal, le trouble de ton œil
Ne demande plus rien qu'un funeste cercueil.
Que si tu vis encor, c'est la mourante vie
Que le malade vit en extreme agonie,
Lors que les sens sont morts, quand il est au rumeau,
Et que d'un bout de plume on l'abeche avec l'eau.
Que si tu peux encor devorer la viande,
Ton chef mange tes bras, c'est une faim trop grande....

Ce vers de A :

Que si tu peux encor devorer la viande...

est remplacé en T par :

Si tu peux allouvi devorer la viande...

en B par :

Si en louve tu peux devorer la viande...

Que s'est-il passé ici ? Pour rendre son vers plus énergique, d'Aubigné a voulu y introduire ce beau mot *allouvi*, qui est un de ses mots favoris [1], — et c'est la leçon du manuscrit. Au dernier moment, il s'est aperçu qu'*allouvi* au masculin faisait une faute de français, puisque son discours s'adresse à la France : c'est pourquoi il a corrigé *Si en louve*

1. Voir *allouvi* dans le Glossaire de M. A. Legouëz.

tu peux, et cette correction, propre à l'édition B, prouve, de sûre façon, que cette édition représente l'état dernier du texte.

*
* *

Il résulte de cette discussion que ce n'est pas le manuscrit Tronchin, mais bien l'édition sans lieu ni date qui devra être la base de toute édition future des *Tragiques*, et que le manuscrit ne pourra servir qu'à corriger les rares leçons classées sous les rubriques I (fautes de l'imprimeur) et III (distractions de l'auteur)[1].

De cette discussion il résulte en outre (puisque aussi bien la question de l'établissement du texte se pose à peu près tous les dix vers) que nous ne possédons pas encore une édition des *Tragiques* qui soit digne de foi. Les éditeurs modernes ont joué de malheur : somme toute (si nous négligeons, comme il convient, le manuscrit de Londres) ils n'avaient le choix qu'entre trois combinaisons élémentaires : suivre l'édition princeps, ou l'édition

1. Par un travail indépendant du nôtre et dont les résultats n'ont été produits en public qu'après l'achèvement du nôtre, M. L. Desrousseaux a mené la même enquête que nous (voir la note de quelques lignes insérée par lui dans le *Bulletin de la Société des Humanistes français*, 23 mai 1896). Nous ne connaissons pas ses moyens de preuve; ses conclusions du moins, que seules il a publiées, concordent sensiblement avec celles que nous proposons, et cet accord est pour nous donner confiance en la validité de notre thèse.

sans lieu ni date, ou le manuscrit Tronchin. Ils ont choisi à l'aveuglette; mais, s'y étant repris à trois fois, ils pouvaient espérer tomber juste; leur malechance a voulu qu'ils aient négligé précisément la seule solution qui fût vraie. Tout bien pesé, c'est plus moral ainsi.

ÉTABLISSEMENT D'UN TEXTE CRITIQUE DE L'« ENTRETIEN DE PASCAL AVEC M. DE SACI »

ÉTABLISSEMENT D'UN TEXTE CRITIQUE DE L'« ENTRETIEN DE PASCAL AVEC M. DE SACI »

En son livre précieux : *Les Époques de la pensée de Pascal*, M. G. Michaut disait récemment : « On aimerait savoir d'après quels principes est établi, dans les meilleures éditions de Pascal, le texte de son *Entretien avec M. de Saci*. Est-ce un choix arbitraire de variantes? Est-ce un mélange de plusieurs textes? L'établissement définitif d'un texte critique paraît désirable et tentant. Qui le fera[1]? » — Il est temps, en effet, semble-t-il, d'essayer.

I

Les sept textes conservés de l'« Entretien ».

On trouvera chez tous les biographes ou éditeurs de Pascal l'histoire de l'*Entretien* : comment il se place en l'année 1655, comment il fut recueilli,

1. Paris, A. Fontemoing, 1902, p. 261.

sans doute par Fontaine, secrétaire de M. de Saci; comment il est assuré que les propos attribués à Pascal ont été fixés par l'écriture de sa propre main : soit qu'il ait parlé sur des notes préparées à l'avance, soit qu'il ait rédigé après coup son discours. Cet *Entretien*, Fontaine l'inséra dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, qui ne devaient être imprimés qu'en 1736, vingt-sept ans après la mort de leur auteur, soixante-quatorze ans après la mort de Pascal. Dans l'intervalle, et dès le XVIIe siècle, l'*Entretien* s'est-il répandu sous la forme de copies manuscrites dans le monde janséniste? Nous l'ignorons. Telle des copies du XVIIIe siècle qui nous sont parvenues provient-elle, comme plusieurs le croient, d'une autre source que les *Mémoires* de Fontaine? C'est une question que la présente étude pourra résoudre.

Nous connaissons de notre texte cinq copies manuscrites et deux éditions anciennes, savoir :

G. C'est la copie que M. A. Gazier a décrite et publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1895, p. 372 ss. Il estime qu'elle a été établie en 1720, au plus tard. Elle se distingue de toutes les autres en ce qu'« elle ne se donne pas pour extraite des *Mémoires* de Fontaine »; elle réduit au minimum le rôle de M. de Saci : d'où la présomption, selon M. Gazier, que « Fontaine, secrétaire et ami de M. de Saci, ne se sera pas résigné à lui assigner un rôle aussi effacé », et donc

que les paroles que lui prêtent les autres textes pourraient n'être que des interpolations tardives du pieux secrétaire.

M. Cette lettre désignera une copie des *Mémoires* de Fontaine, en deux volumes conservés à la Bibliothèque Mazarine sous les numéros 2465 et 2466 (ancien 2980). Ernest Havet en a tiré grand profit pour ses dernières éditions de notre texte. Une préface, inédite, croyons-nous, et signée *f. E. M. R. A. Expr.* donne la date du manuscrit : 1730. Nous en extrayons ces lignes : « Ce fut à Melun que M. Fontaine composa cet ouvrage : il chercha, pour éviter la persécution, une retraite dans cette ville où il a passé les douze dernières années de sa vie dans une solitude aussi profonde que s'il eût été dans une prison... Ce précieux manuscrit, que M. Fontaine laissa en mourant à son hôte et à son hôtesse en reconnaissance des bons offices qu'il en avait reçus, fut communiqué à une dame religieuse de la ville qui, étant capable d'en juger par ses propres lumières et par sa solide piété, le trouva si beau et si intéressant qu'elle s'appliqua tout entière à le transcrire, aux dépens même de sa santé. Cette dame, qui m'est proche parente, et dont le Seigneur a couronné depuis peu les mérites par la mort des justes, a eu la bonté de me le confier, et m'a laissé tout le temps nécessaire pour le faire copier. La Providence a voulu qu'il se soit trouvé des personnes assez zélées pour me

prêter le secours de leurs plumes [1], et j'ai maintenant la joie et la consolation de voir finir un ouvrage qui était commencé depuis plus de quinze mois. »

J. C'est un second manuscrit, non daté, des *Mémoires* de Fontaine. Il appartient à M. A. Gazier. M. Gazier, dont l'extrême obligeance sert aussi bien que ses beaux travaux la gloire de Port-Royal et de Pascal, m'a fait l'honneur de me le confier. Il en avait jadis communiqué à Havet les principales leçons.

F. Il a paru en 1897, chez Ernest Leroux, une réimpression de l'édition des *Pensées* de Pascal jadis donnée par Prosper Faugère. Comme M. Brunschvicg a bien voulu m'en avertir, l'érudit qui a procuré cette édition posthume a décrit, aux pages 469 ss. du tome I, un manuscrit des *Mémoires* de Fontaine que possédait Faugère, et a imprimé l'*Entretien* d'après ce manuscrit.

B. Sainte-Beuve parle dans son *Port-Royal* (liv. III, chap. I) d'un manuscrit à lui appartenant des *Mémoires* de Fontaine [2]. Or toute la collection d'imprimés et de manuscrits relatifs à Port-Royal

1. La copie est, en effet, d'une dizaine de mains.

2. Quand il cite l'*Entretien* pourtant, c'est simplement d'après l'édition des *Mémoires* imprimée en 1736. Il y a bien çà et là des divergences entre le texte des extraits donnés par Sainte-Beuve et le texte de 1736 : mais ce sont de ces retouches pieuses que Sainte-Beuve aimait à faire en ses citations, selon un procédé constant chez lui, et dont il a fait quelque part la théorie, très recevable d'ailleurs.

ayant appartenu à Sainte-Beuve a été achetée par la Bibliothèque protestante de la rue des Saints-Pères. Le manuscrit des *Mémoires* de Fontaine auquel Sainte-Beuve a fait allusion s'y trouve conservé. C'est un fort volume de 600 pages, d'une très belle écriture, intitulé : *Recueil de plusieurs vies très édifiantes faites par M. F...* A la première page, sur un feuillet de garde, on lit ce nom : *Rose Angélique Simon*; à la dernière, cette note de la main de Sainte-Beuve : « Ce manuscrit ne s'étend que jusqu'à la portion des *Mémoires* (de Fontaine) imprimés en.... [?] du t. II, p. 260, l. 9, et n'embrasse par conséquent que les trois quarts environ de la totalité de ces *Mémoires*. Mais il renferme des différences de texte qui le rendent curieux et montrent quel a été le genre de corrections qu'y a apportées l'éditeur, M. Tronchai. Ces variantes, d'ordinaire peu importantes, prennent surtout de l'intérêt dans le récit de la conversation de Pascal avec M. de Sacy, p. 427-440. On y voit très au net combien le fond est bien de Pascal, mais combien la rédaction et la diction ont été retouchées. »

D. En 1727, le P. Desmolets, bibliothécaire de l'Oratoire, donna, d'après les *Mémoires* de Fontaine encore inédits, l'édition princeps de l'*Entretien* dans sa *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire* (t. V, partie II).

T. Enfin, en 1736, Tronchai, ancien ami de Fontaine, procura la première édition de ses *Mémoires*.

*
* *

Il s'agit d'établir les rapports de filiation de ces sept textes. Il apparaît d'abord qu'aucun d'eux n'est copié directement sur aucun des six autres. Pour alléger la discussion, nous épargnons au lecteur la démonstration facile de cette assertion, que chacun pourra vérifier au premier examen des variantes communiquées plus loin au pied du texte. Et nous nous attacherons tout de suite à montrer :

II

Que tous nos textes remontent a un même original, O, déjà fautif.

Voici les principales observations qui peuvent l'établir.

1° Ligne 228. [Montaigne demande] « *si l'âme sait ce que c'est que matière, et si elle peut discerner* »... quoi? On peut voir à l'appareil critique les cinq leçons offertes par les sept copistes ou éditeurs : toutes cinq sont absurdes; le texte ne pourra être atteint que par conjecture.

*
* *

2° Ligne 488. [Ainsi ces deux états... conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices d'orgueil

ou de paresse où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque, s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité], BMFJD : *tant il est vrai ce que vous venez de me dire de saint Augustin et que je trouve d'une grande étendue; car en effet on leur rend hommage en bien des manières;* — T : *ainsi ils sont toujours esclaves des esprits de malice, à qui, comme le remarque saint Augustin, on sacrifie en bien des manières;* — G *arrête la phrase après* vanité.

A qui, selon BMFJD, rend-on hommage en bien des manières? A quoi se rapporte ce *leur*? N'est-ce pas aux *vices*? demande M. Ch. Adam. Il ne se rapporte à rien, dit plus justement Havet. En outre, quel est ce propos d'une grande étendue que vient de tenir M. de Saci? Dans ses allusions antérieures à saint Augustin, rien ne se réfère à notre passage. Ce sont des difficultés que T a bien senties : il s'en est tiré par un remaniement ingénieux[1]; mais sa glose suppose évidemment le texte BMFJD. G a trouvé plus simple de supprimer toute la phrase. — Donc, en O, il devait manquer quelque chose (qui peut-être n'a jamais été rédigé) des propos de M. de Saci; et au passage qui nous occupe il devait y avoir une lacune en O, sans doute après *étendue*. En tout cas il semble assuré que toutes nos copies procèdent ici d'un même texte incomplet.

1. Qui se réfère à la ligne 336 de notre texte.

*
* *

3° Ligne 495. [L'un (Épictète) connaissant le devoir de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et l'autre (Montaigne), connaissant l'impuissance et non le devoir, s'abat dans la lâcheté; d'où il semble que] MJB : *puisque l'un est la vérité, l'autre l'erreur*, F : *puisque l'un a la vérité, l'autre l'erreur*, DG : *puisque l'un conduit à la vérité, l'autre à l'erreur*, T *supprime* [l'on formeroit en les alliant une morale parfaite.]

Les trois textes transmis sont inintelligibles. Pour Pascal, aucune des deux doctrines n'est la vérité, et si l'une d'elles *était* la vérité, ou *avait* la vérité, ou y *conduisait*, à quoi servirait de l'allier à l'autre, qui est l'erreur, ou a l'erreur, ou y conduit? Havet, qui adopte la leçon MJB, la commente ainsi : « *L'un est la vérité, l'autre l'erreur* signifie que l'un établit qu'il y a une vérité, et l'autre qu'il n'y a qu'erreur[1] ». Mais cette explication est grammaticalement arbitraire, et si même on l'accepte, le sens n'y gagne rien; car si le système de Montaigne établit qu'il n'y a qu'erreur, il établit, selon Pascal, une fausseté; il faut le rejeter et on n'aurait que faire de l'allier au système d'Épictète.

1. Guyau adopte la leçon DG et l'explique pareillement : « puisque l'un conduit *à cette proposition* : il y a une vérité, l'autre *à cette proposition* : il n'y a qu'erreur ». Cette explication soulève les mêmes difficultés que celle de Havet.

M. Ch. Adam supprime tout le passage qu'il appelle « une glose maladroite ». Comment sait-il si c'est une glose? Que ce soit une glose ou non, le texte inacceptable appartenait à l'original commun de tous nos textes, et c'est pour l'instant tout ce qu'il importe d'établir.

*
* *

Ces remarques (on pourrait y adjoindre le cas de la ligne 237) concourent à montrer que nos sept textes procèdent d'un texte unique déjà fautif : d'où il suit que l'on aura toujours le droit de proposer des conjectures pour restaurer le texte de l'*Entretien*, même aux endroits où toute la tradition est concordante. Rien n'empêche d'ailleurs que cette source unique fût l'original des *Mémoires* de Fontaine, « ce précieux manuscrit que M. Fontaine laissa en mourant à son hôte et à son hôtesse ». Il y a dans l'*Entretien* des marques manifestes de rédaction incomplète (cf. notamment ligne 357 et ligne 376), qui remontent sans doute à l'autographe même de Pascal. De plus, nous ignorons si Fontaine avait préparé son manuscrit pour l'impression : un manuscrit d'auteur n'est pas nécessairement autographe, ni nécessairement correct.

III

Que les textes D, G forment une même famille.

Voici les passages où l'édition du P. Desmolets (D) et le manuscrit publié par M. Gazier (G) apparaissent unis par la communauté de l'erreur.

1° Ligne 264. [Il est impossible de définir le mot *être*, puisqu'il faudrait] « *se servir d'abord de ce mot-là même*, DG : *en disant : C'est être*; — M : *en disant : C'est*; — FJB : *en disant : C'est, etc.*; — T : *en disant : c'est telle ou telle chose.* »

Il est constant que DG disent une sottise[1]. On entrevoit comment elle a pu se produire. O donnait : *C'est, etc.*, leçon maintenue en FJB, réduite à *C'est* par M, développée en *C'est telle ou telle chose* par T. Mais le modèle commun de DG, voyant cet *etc.*, l'a lu *être*.

*
* *

2° Ligne 279. DG : [Montaigne examine... la géométrie] « *dont il montre l'incertitude dans les axiomes*

1. Cf. ce passage de l'*Esprit géométrique* : « J'en sais qui ont défini la lumière de cette sorte : la lumière est un mouvement luminaire des corps lumineux... On ne peut entreprendre de définir l'*être* sans tomber dans cette absurdité : car pour définir l'*être*, il faudrait dire *c'est*, et c'est ainsi employer le mot défini dans sa définition. » — Qui dirait : *c'est être* tomberait une seconde fois, mais à plaisir cette seconde fois, dans « cette absurdité ».

et dans les termes qu'elle ne définit point, comme de centre, de mouvement, etc... »

Mais la géométrie définit aisément le *centre*, qui est, comme chacun sait, le point également distant de tous les points d'une circonférence ou d'une sphère. Un géomètre comme Pascal n'aurait pu s'y tromper. Il n'a pu parler ici que de notions premières : la leçon *étendue*, donnée par les autres textes à la place de *centre*, est la bonne, et DG sont associés par cette bévue commune.

*
* *

3° Ligne 340. M. de Saci parle, selon DG, de « *ces personnes qu'on appelle docteurs, plongés dans l'ivresse, mais qui ont le cœur vide de la vérité.* »

Les mots *de la science*, donnés par TMFJB après *ivresse*, sont nécessaires.

*
* *

4° Ligne 380. [« Je ne puis voir sans joie dans Montaigne...] *cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes de sa faible* (*sotte* M) *raison, le précipite dans la nature des bêtes.* »

C'est là le texte excellent de TMFJB. A quoi s'opposent la leçon mauvaise de D : *où il s'élevait par les maximes, se précipite*, et celle de G : *où il s'élevait par les maximes des faibles, il le précipite*

dans la nature des bêtes par celles des prétendus esprits forts.

Je m'étonne que M. L. Brunschvicg, dont le commentaire de Pascal est d'une si merveilleuse et si constante sagacité, trouve la leçon de G « intéressante ».

Serait-il digne de Pascal d'opposer les stoïciens « esprits faibles » aux sceptiques « esprits forts » ? Cette antithèse qui force les mots ne ressemble-t-elle pas à « ces fausses fenêtres que l'on fait pour la symétrie » ? Il y a apparence que G et D remontent à un même manuscrit, qui avait fautivement transcrit la leçon TMJFB : par quelque accident le mot *raison* en avait disparu ; *faible* était resté, sans doute écrit en surcharge, dans un contexte devenu inintelligible : D a négligé *faible* ; G s'est ingénié, par une glose arbitraire, à lui rendre quelque sens.

*
* *

5° Ligne 536 : « S'ils (les stoïciens) se plaisent à voir l'infirmité de la nature, *leur idée n'égale plus celle* de la véritable faiblesse du péché (TMFJB) — *leurs idées n'égalent plus celles....* » (DG).

Pascal emploie ici *idée* au sens primitif et bien connu d'*image*. « *La* représentation que les stoïciens se font de l'infirmité de la nature n'égale plus *la* représentation qu'on doit se faire de la véritable faiblesse du péché. » Le singulier s'impose.

*
* *

Si l'on néglige cette dernière faute comme peu probante (car deux copistes étrangers l'un à l'autre peuvent aisément substituer un pluriel à un singulier), il reste du moins quatre fautes communes à D et à G, qui les groupent fortement en une famille que nous appellerons *v*.

Passons à l'examen des cinq autres textes. Peut-on déterminer les rapports qu'ils soutiennent entre eux ?

IV

Que les cinq autres textes, F, J, T, B, M forment une seconde famille, a l'intérieur de laquelle ils se distribuent en sous-familles.

a. Intime parenté de F, J, T.

Il apparaît d'abord que F, J et T forment un groupe étroit :

1° Ligne 91. DMGB (en négligeant des variantes qui ne nous intéressent pas pour l'instant) donnent : « *Souvenez-vous que vous.... jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il vous le donne court, jouez-le court; s'il vous le donne long, jouez-le long; s'il veut que vous contrefaisiez le gueux, vous le devez faire avec*

toute la naïveté qui vous sera possible; ainsi du reste. C'est votre fait de jouer le personnage qui vous est donné; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. »

C'est nécessairement le texte original, car c'est une simple citation d'Épictète, d'après Dom Goulu [1], qui traduit ainsi : « Souvenez-vous que vous jouez ici le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître le vous donner. S'il vous le donne court, jouez-le court; si long, long; s'il veut que vous contrefassiez le gueux, vous le devez faire avec toute la naïveté qu'il vous sera possible. C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre [2]. »

Or T réduit ainsi ce passage : *tel qu'il plaît au maître de vous le donner. Soyez sur le théâtre autant de temps qu'il lui plaît : paraissez-y riche ou pauvre selon qu'il l'a ordonné. C'est votre fait...*, etc.

Comment s'explique cette leçon? C'est F et J qui nous en rendront compte. On lit dans ces deux manuscrits cette phrase dérisoire : *tel qu'il plaît au*

1. Je dois à M. Fortunat Strowski cette indication que Pascal lisait Épictète non pas, comme je l'ai dit ailleurs, dans la traduction de G. du Vair, mais dans celle de Dom Goulu (*Les Propos d'Épictète*... translatés du grec en français par Fr. J. D. S. F. Paris, 1609). Dom Goulu a d'ailleurs exploité G. du Vair.

2. Pour le dire en passant, s'il n'était pas acquis déjà que les leçons isolées de G n'ont pas d'authenticité, on verrait que la longue variante offerte ici par ce manuscrit, ne se trouvant pas chez dom Goulu, n'est qu'un texte remanié.

maître de vous le donner long, *jouez long* (ces deux derniers mots manquent en J); *s'il veut que vous contrefaisiez le gueux*, *vous le devez faire avec toute la naïveté qui vous sera possible; ainsi du reste. C'est votre fait...*, etc.

T n'a dû disposer que de ce texte désespéré. Il a tâché de lui rendre un sens. Pieusement, et non sans adresse, il a interprété les mots *long*, *gueux*; *long* lui a suggéré la première de ses deux phrases (*soyez sur le théâtre autant de temps qu'il lui plaît*), *gueux* la seconde (*paraissez-y riche ou pauvre*, *selon qu'il l'a ordonné*).

*
* *

2° Ligne 199. « *Il lui est entièrement égal de l'emporter ou non dans la dispute*, » disent DMGB.

Mais T : « *Il lui est également bon de...* » Pourquoi cette variante? Pourquoi un copiste aurait-il songé à remplacer *entièrement égal* par *également bon*, ou inversement? Consultons F et J : « *il lui est également égal de...* », disent ces deux manuscrits. C'est cette bourde que T a voulu écarter.

*
* *

3° Ligne 214. « *Les hommes*, *dépouillés volontairement de toute révélation et abandonnés à leurs lumières naturelles*, *tout fait mis à part...* » disent F, J et T. — Corrigez avec les autres textes : *toute foi*.

*
* *

4° Ligne 444. On pourra lire à l'appareil critique tout un long développement, isolé en T. « Développement intéressant », dit M. Brunschvicg, qui le recueille précieusement en note. Il l'est sans doute, mais pour qui est curieux de la langue philosophique de Tronchai, non de Pascal. C'est Tronchai qui l'a composé, non pour son plaisir, mais pour réparer un texte inintelligible, et F et J sont ici inintelligibles.

*
* *

5° Ligne 504. [Montaigne et Épictète] « *ne peuvent s'unir à cause de leurs oppositions* », disent DMGB. Mais FJT : « *à cause de leurs opinions* ».

Il serait fastidieux d'analyser ainsi jusqu'au bout toutes les fautes communes à F, J et T : elles sont trop. Celles que nous avons relevées suffisent surabondamment à prouver que J forme avec T et avec F un groupe qui sera désigné par la lettre z[1].

1. Dans l'intérieur de ce groupe, JF forment un sous-groupe, w (voir les variantes aux lignes 89, 193, 200, 209, 215, 245, 309, 397, 529.)

*
* *

b. PARENTÉ NON MOINS ÉTROITE DU GROUPE $z =$ FJT AVEC LE MANUSCRIT B.

Ce manuscrit *z*, source commune de F, de T et de J, est à son tour associé au manuscrit B par plusieurs bévues communes.

En voici le relevé :

1° LIGNE 85. [« De quoi vous mettez-vous en peine par qui celui qui vous l'a prêté] DMG : *vous le redemande*; JTB : *vient* (F *va*) *le redemander* ».

Il semble d'abord que les deux leçons s'équivalent; mais, si l'on observe que c'est ici une citation d'Épitecte, et que Pascal connaissait le *Manuel* par la traduction de Dom Goulu, il convient de se reporter à cette traduction. On y lit : « De quoi vous souciez-vous par qui celui qui vous l'a prêtée [votre terre] *vous la redemande* ». C'est donc la version *vous le redemande* qui se révèle comme primitive.

*
* *

2° LIGNE 154 : « *Cette ignorance qui s'ignore et qu'il* (*Montaigne*) *appelle sa maîtresse forme* » (MDG).

B, J et F s'accordent à dire : *et qu'il appelle sa maîtresse femme*. En présence de cette leçon risible, T, impuissant à trouver un texte acceptable, supprime simplement l'incidente.

*
* *

3° Ligne 468. « *Je suis prêt* , » dit Pascal à M. de Saci, « *à renoncer toutes les lumières qui ne viendront pas de vous, en quoi j'aurai l'avantage ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur, ou de la recevoir de* vous *avec assurance.* » Ainsi s'exprime-t-il en D et en M (G manque).

Mais B, J et F donnent pareillement *ou de la recevoir de* lui *avec assurance*, leçon fautive, qui induit T à remanier toute la phrase, en interprétant *lui* par *Dieu.*

*
* *

4° Ligne 540. « *Ils se trouvent unis, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré* intimement *inférieur* (J), *dans un degré* intimement *intérieur* (B). »

Cette tare commune associe encore JB. F et T ont ici la bonne leçon (*infiniment inférieur*), qu'il n'était pas difficile de retrouver.

Il résulte de ces quatre observations que le manuscrit B forme avec z (= FJT) une famille que nous appellerons y.

Mais cette nouvelle famille y est à son tour fortement apparentée au manuscrit M, et c'est ce qu'il nous reste à montrer.

*
* *

c. Parenté du groupe y (= TFJB) avec le manuscrit M.

Relevons les passages qui nous semblent devoir entraîner ce groupement :

1° Ligne 188. DG : « Les difficultés croissent *à mesure qu'on les pèse* ».

MFJB : « Les difficultés croissent *à mesure qu'on espère* ».

T : « Les difficultés croissent *à mesure qu'on espère les ôter* ».

Il suffit de disposer ainsi ces variantes pour qu'apparaisse en pleine clarté la répartition primordiale de tous nos textes en deux familles : la leçon primitive était *à mesure qu'on les pèse* (conservée en v = DG). Un copiste x l'a lue fautivement *espère*. *Espère* s'impose désormais à tous les textes dérivés de cet x : à MJB, qui le transcrivent passivement, à T, qui le glose avec adresse[1].

*
* *

2° Ligne 432. DG : « *Il rejette bien loin cette vertu stoïque.... La sienne est naïve, familière.* »

MJTB : « *Sa* (F : *La*) *science* est naïve », faute certaine.

1. Cette glose *les ôter* se lit aussi en F, mais en surcharge et d'une autre main.

*
* *

3° Ligne 464. D[1] : « *Vous venez de me faire voir le peu d'utilité que les chrétiens peuvent retirer de ces lectures.* »

MFJB : « .... *le peu d'utilité que les chrétiens peuvent faire de ces lectures.* »

T : « .... *le peu de besoin que les chrétiens ont de ces lectures.* »

Comme précédemment, la leçon primitive est conservée par D. Elle s'altère en un manuscrit *x*, d'où elle passe à M, F, J, B. Ces quatre manuscrits la gardent telle quelle. T la restaure de son mieux, mais sans retrouver le texte vrai.

4° Ligne 477. « *La source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création...* [*Montaigne*], *éprouvant* la *misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme* .»

Telle est la leçon de DG. — MFJ donnent « *éprouvant* la *misère présente et ignorant sa première dignité.* — T : « *sa misère présente... sa première dignité.* » (B manque.)

C'est une troisième manifestation du même phénomène : ici encore, DG nous offrent la leçon

1. G manque pour ce passage.

originale, MFJ une leçon fautive, T une leçon réparée à partir de la leçon fautive[1].

V

Que T a parfois exploité D.

Rien n'est plus assuré que la situation tout inférieure et dépendante de T dans la famille *x*. Cantonné dans cette famille, on le voit pourtant se séparer d'elle en plusieurs lieux pour reproduire les leçons, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, de D, texte de l'autre famille.

T s'accorde contre *x* avec D pour donner :

Ligne 51 : se rencontrait, *au lieu de* le rencontrait.

Ligne 187 : cette multitude de lois, *au lieu de* cette multitude.

Ligne 228 : corps (cf. la note au bas du texte de l'*Entretien*).

Ligne 239 : et qui peut décider, *au lieu de* et qui peuvent décider.

Ligne 443 : grands défenseurs *au lieu d'*illustres défenseurs.

1. En critique rigoureuse, on pourrait nous dénier le droit de nous servir de ce passage pour notre classement. Car la série peut aussi bien être inverse : T donnerait la leçon primitive, MFJ la leçon erronée, DG la leçon corrigée. Mais l'analogie des deux cas précédents, où la série ne peut être retournée, contraint à accepter l'interprétation ci-dessus proposée.

LIGNE 507 : chassant tout ce qui est faux *au lieu de* sachant[1].

LIGNE 561 : la proie des démons *au lieu de* l'objet des démons.

Comment expliquer ces concordances? Que T ait spontanément corrigé ces fautes grossières *se rencontrait*, et *qui peut décider*, rien de plus admissible et, de fait, elles ont pareillement disparu de F. Mais il est plus difficile de croire qu'il ait retrouvé de lui-même *chassant*, et vraiment inconcevable, s'il n'a pas connu D, qu'il concorde avec D pour les leçons erronées *grands*, *proie*.

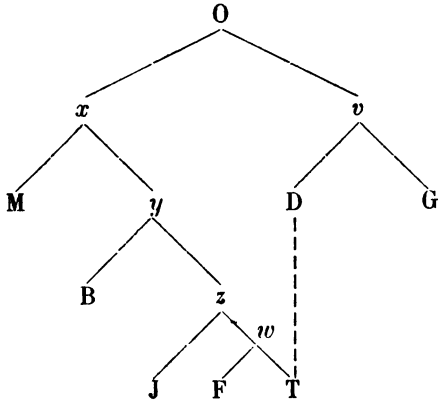
L'explication est ici, nous semble-t-il : D n'est autre, comme on sait, que le P. Desmolets, premier éditeur de l'*Entretien* en 1728; T est Tronchai, qui, huit ans plus tard, en 1736, a publié les *Mémoires* de Fontaine. Il faut admettre que Tronchai a connu la publication du P. Desmolets, qu'il a confronté sur épreuves son texte à celui de l'édition antérieure, et qu'il a pris à celle-ci quelques leçons. Cette hypothèse, vraisemblable en soi, est indémontrable; ce qui lui confère de la force, c'est qu'il semble impossible d'en imaginer une autre quelconque.

Nous admettrons donc une influence partielle de D sur T.

1. Selon notre classement des mss., la faute *sachant* était déjà en O.

*
* *

Nous voilà au terme de ce classement. Nous pouvons l'exprimer par cette figure.



VI

Contre-épreuve.

Nous pouvons nous être trompé. Pour confirmer notre classement ou l'infirmer, nous avons la ressource efficace d'une contre-épreuve. Nous avons cru devoir nous arrêter à la combinaison M-B-JFT contre DG. Mais une trentaine d'autres étaient théoriquement possibles. Si notre classement est faux, il est certain que, lorsque nous en viendrons à disposer les variantes au bas du texte

de l'*Entretien*, plusieurs de ces groupements se formeront. S'il est exact, au contraire, il est remarquable que seuls les groupements prévus par notre hypothèse se produiront en fait. Jamais, par exemple, un groupe MD ne pourra se former contre un groupe BFJTG, ni pour donner la bonne leçon, car BFJTG auraient alors une faute en commun et formeraient une famille, ni pour en donner une mauvaise, car MD auraient alors une faute en commun et formeraient une famille.

Il y a vingt-sept combinaisons, théoriquement possibles, mais proscrites par notre hypothèse : treize groupements binaires, MG, MD, MT, MF, MJ, MB, BD, BG, JG, JD, TG, FD, FG, dont aucun ne doit se former, même pour donner la bonne leçon, contre le groupement correspondant des cinq autres textes ; quatorze groupements ternaires, BDG, JDG, FDG, BJD, BJG, BFD, BFG, MBD, MBG, MTG, MJG, MJD, MFD, MFG, dont aucun ne doit se former, même pour donner la bonne leçon, contre le groupement quaternaire correspondant.

Or il est loisible à chacun de constater à l'appareil critique que la majeure partie de ces groupes, illégitimes si notre hypothèse vaut, ne se produisent jamais. Et il nous reste à montrer qu'aux cas où les autres semblent se produire, ou bien ce n'est qu'une fausse apparence, ou bien leur formation s'explique par la rencontre toute fortuite de deux copistes étrangers l'un à l'autre.

*
* *

Écartons d'abord quatre passages, auxquels convient une même explication autorisée par notre classement.

LIGNE 58 : « *S'il voyait M. Hamon, il l'entretenait de la* médecine; *s'il voyait le chirurgien du lieu, il le questionnait sur la* médecine », disent DM; BFJT : « *sur la* chirurgie », G *manque.*

Nous savons qu'O était fautif : il est donc permis de supposer que la bourde était en O; elle s'est reproduite de manuscrit en manuscrit dans l'une et l'autre famille, jusqu'au jour où un copiste, celui d'*y*, l'a aperçue et amendée : d'où BFJT.

LIGNE 214. La faute *toutes fois mises à part* était en O; DM l'ont passivement transcrite; FJT l'ont aggravée : *tout fait mis à part;* G et B l'ont corrigée indépendamment l'un de l'autre : *toute foi.*

De même à la ligne 146. La faute « *ce doute l'emporte soi-même* » est en MFJDB contre TG : *s'emporte.* Supposons-la en O. N'était-elle pas assez facile à corriger pour que deux reviseurs aient pu le faire, chacun de son côté? Si on l'admet, la même explication vaudra pour la ligne 243 (*intérieurement*, BDJG contre MT).

*
* *

Le passage que voici[1] ne fait guère plus de difficulté :

LIGNE 231. [Montaigne demande] « *si l'âme sait ce que c'est que matière..., comment elle peut raisonner, si elle est matérielle; et comment peut-elle être unie à un corps particulier, si elle est spirituelle? quand a-t-elle commencé d'être? avec le corps, ou devant? si elle finit avec lui, ou non...* » (FBDM); J manque.

Cette saute brusque du style indirect au style direct a disparu de TG : *comment elle peut être unie...* Mais en T elle reparaît avec la phrase suivante (*Quand a-t-elle...?*); seul G remanie jusqu'au bout (*quand elle a*). G a donc obéi à un instinct de grammairien puriste et remanié volontairement. T

1. Faut-il discuter les rencontres dont voici le relevé? Il se forme ces groupes anormaux : TG : *les devoirs* (contre *le devoir*), l. 112; — TG *sont donc* (contre *donc sont*), l. 127; — DMB *il voudrait* (contre *il vaudrait*), l. 179; — DM *toute flottante et chancelante* (contre *toute fl. et toute ch.*), l. 205; DM et y pénètre (*contre* il pénètre), l. 221; — GM *ces mouvements* (contre *ses m.*), l. 405; — JD *de deux natures* (contre *des deux n.*), l. 520; FD *il s'entretenait* contre *il l'ent.*, l. 57; — FG *le moyen* contre *les moyens*, l. 118; — FDG proposition *contre* supposition, l. 148. — En tous ces cas, il s'agit d'une lettre prise pour une autre, ou d'une lettre ajoutée, ou d'un mot omis, ou d'un mot transposé, sans que jamais le sens se trouve sensiblement modifié. On est en présence de ces menus accidents que peuvent subir des copistes étrangers les uns aux autres. — A la ligne 549, le cas est un peu différent : *Quoiqu'il voyait bien*, disent FJMB. Il est concevable que deux reviseurs, T et D, opérant tous deux aux alentours de 1730, aient écarté indépendamment l'un de l'autre un trait de syntaxe relégué dans l'archaïsme depuis un demi-siècle.

a subi inconsciemment la suggestion de la ligne précédente où il lisait déjà les mots « *comment elle peut* raisonner ». La coïncidence partielle de T et de G s'explique donc, ici et là, par des causes diverses : elle n'est qu'apparente.

*
* *

Considérons le cas de la ligne 587. FJDB : « *Épictète peut être très nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de la plus parfaite justice qui* n'est pas *de la foi.* »

C'est une leçon excellente (cf. le vers de Marot : *Je suis de Dieu par son fils Jésus-Christ*). Mais on conçoit qu'elle ait semblé étrange à deux reviseurs, d'ailleurs indépendants l'un de l'autre, T et M, qui en ont donné l'équivalent le plus courant : *qui ne vient pas de la foi.*

*
* *

Nous n'avons pas observé d'autres difficultés que celles que nous venons de discuter. Il semble donc que la contre-épreuve confirme notre classement.

VII

Résultats et Conclusion.

On le voit, les conditions critiques de notre texte ne sont pas des plus favorables : d'abord, nous n'atteignons qu'un archétype fautif, sans doute parce que ni Pascal ni Fontaine n'avaient entière-

ment arrêté leur rédaction; en outre, ce manuscrit primitif lui-même, nous ne le restaurerons pas toujours en toute assurance, puisque nos six textes se répartissent en deux familles seulement, et qu'il y aura incertitude aussi souvent que l'une s'opposera à l'autre. En fait, le dommage est minime : cette opposition d'x à v ne se manifeste qu'en une vingtaine de passages, et, pour une dizaine au moins, les raisons de préférer x à v ou v à x, sont évidentes. Hormis une dizaine de leçons, nous avons donc l'assurance de restituer l'archétype : nous ne serons plus tentés d'attribuer à Pascal tel des « embellissements » de Tronchai; inversement, nous avons retrouvé les titres d'authenticité des passages où M. de Saci apparaît si finement en son rôle de « Socrate chrétien » : le manuscrit publié par M. Gazier les a supprimés vainement; nous savons maintenant que, ce manuscrit n'étant qu'un dérivé des *Mémoires* de Fontaine, et rien qu'un membre d'une famille connue par ailleurs, ses remaniements isolés sont dépourvus d'autorité. Nous n'aurons plus qu'à appliquer docilement les règles que nous impose notre classement des manuscrits pour que spontanément le texte original s'établisse : le seul balancement des divers groupes de manuscrits doit restaurer partout la bonne leçon, tandis que les mauvaises s'élimineront d'elles-mêmes, comme des scories désormais inutiles.

Le texte obtenu par ces procédés diffère-t-il sen-

siblement de celui de Havet? Non certes. Après avoir erré d'une tradition à l'autre et donné des éditions variées de l'*Entretien*, Havet, guidé par un instinct juste, avait fini par s'arrêter à la version du P. Desmolets qu'il combinait, pour les passages évidemment corrompus, avec le manuscrit de la bibliothèque Mazarine. Comme il se vérifie que ces deux textes D et M sont les représentants les meilleurs de l'une et de l'autre famille, Havet a donc fixé à l'ordinaire le texte vrai. Après lui Guyau, puis M. Ch. Adam (de qui M. Brunschvicg a reproduit l'édition) ont poussé plus avant ce travail éclectique et retrouvé en quelques lieux, plus heureusement que Havet, la bonne leçon. Comparaison faite, le texte que nous proposons ne diffère qu'en 78 lieux de la dernière édition de Havet, qu'en 92 lieux de l'édition de M. Ch. Adam, et le plus souvent il ne s'agit que de variantes menues et de pure diction.

Était-ce la peine? dira-t-on, et si par empirisme et par voie de tâtonnements MM. Havet et Ch. Adam sont parvenus à restaurer un texte presque conforme au texte critique, à quoi bon ce déploiement de philologie? — Cet effort vaudrait, ne fût-ce que pour attester à chacun le goût, la justesse d'intuition et de discernement montrés en l'occurrence par Havet et par M. Ch. Adam.

Mais, quand bien même notre texte serait d'un bout à l'autre identique au leur, il en différerait essentiellement par ce caractère, qui est son

propre : si notre classement des manuscrits est le vrai, notre texte est le vrai; si notre classement des manuscrits est faux, notre texte porte avec lui de quoi manifester au premier venant sa fragilité. Jusqu'ici les pascalisants les plus autorisés étaient en droit de se demander, comme faisait M. G. Michaut : « Que nous offre-t-on à lire, sous le nom de Pascal? N'est-ce pas tantôt du Desmolets et tantôt du Havet, ou du Tronchai, ou du Ch. Adam? » S'ils doutent de notre texte, s'ils sont tentés de reprendre au *caput mortuum* des variantes telle leçon par nous rejetée, il ne dépend plus de leur arbitraire de l'introduire isolée dans le texte de Pascal : le sort de cette leçon est lié au sort de toutes les autres. Est-elle authentique, il faut que d'autres le soient aussi, il faut que notre classement soit chimérique : ils auront vite fait d'en reconnaître le vice et de le bouleverser; ce n'est plus une leçon qui agrée à leur fantaisie qu'ils auront repêchée au fatras des variantes, c'est une autre construction qu'ils auront dressée, c'est le texte tout entier qui sera fondé sur des bases nouvelles. Si, au contraire, notre classement résiste aux critiques ultérieures — et le nombre des combinaisons pratiquemment possibles n'excède pas deux ou trois, — le texte obtenu sera véritablement le texte *ne varietur*, entendez qu'il ne pourra varier que dans les limites déterminées par la critique et sous les conditions prévues et précisées par elle.

Entretien de Pascal avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne.

M. Pascal vint aussi en ce temps-là demeurer à Port-Royal des Champs. Je ne m'arrête point à dire qui était cet homme, que non seulement toute la France, mais toute l'Europe a admiré. Son esprit toujours vif, toujours agissant, était d'une étendue, d'une élévation, d'une fermeté, d'une pénétration et d'une netteté au delà de ce qu'on peut croire. Il n'y avait point d'homme habile dans les mathématiques qui ne lui cédât : témoin l'histoire de la roulette fameuse, qui était alors l'entretien de tous les savants. On sait qu'il semblait animer le cuivre et donner de l'esprit à l'airain. Il faisait que de petites roues sans raison, où étaient sur chacune les dix premiers chiffres, rendaient raison aux personnes raisonnables, et il faisait en quelque sorte parler les machines muettes, pour résoudre en jouant les difficultés des nombres qui arrêtaient les plus savants : ce qui lui coûta tant d'application et d'effort d'esprit que, pour monter cette machine au point où tout le monde l'ad-

Nous conservons le titre adopté par les éditeurs modernes. D et G *ont eu seuls à trouver un titre à l'*Entretien. D *l'intitule* : Entretien de M. Pascal et de M. de Sacy sur la lecture d'Épictète et de Montaigne. G Jugement d'Épictète et de Montaigne par M. Pascal. — 1 *Ce début n'a été transcrit des* Mémoires *de Fontaine ni par* D, *qui commence seulement à la ligne 20 de notre texte, ni par* G, *qui commence seulement à la ligne 63.* — 2 M pas à dire... mais que toute — F quel était — 6 M sûreté *au lieu de* fermeté — au-delà qu'on — 7 MB de personne habile — *Lignes 10-20. Nous rétablissons ces quelques lignes que les éditeurs modernes ont coutume de passer.* — 10 FT savants. Il savait animer — 11 MB et qu'il faisait — 16 FJT les savants — 17 FT efforts

mirait, et que j'ai vue de mes yeux, il en eut lui-même la tête démontée pendant plus de trois ans. Cet homme admirable, enfin étant touché de Dieu, soumit cet esprit si élevé au doux joug de Jésus-Christ, et ce cœur si noble et si grand embrassa avec humilité la pénitence. Il vint à Paris se jeter entre les bras de M. Singlin, résolu de faire tout ce qu'il lui ordonnerait.

M. Singlin crut, en voyant ce grand génie, qu'il ferait bien de l'envoyer à Port-Royal des Champs, où M. Arnauld lui prêterait le collet en ce qui regarde les autres sciences, et où M. de Saci lui apprendrait à les mépriser. Il vint donc demeurer à Port-Royal. M. de Saci ne put se dispenser de le voir par honnêteté, surtout en ayant été prié par M. Singlin; mais les lumières saintes qu'il trouvait dans l'Écriture et dans les Pères lui firent espérer qu'il ne serait point ébloui de tout le brillant de M. Pascal, qui charmait néanmoins et qui enlevait tout le monde.

Il trouvait en effet tout ce qu'il disait fort juste. Il avouait avec plaisir la force de son esprit et de ses discours. Mais il n'y avait rien de nouveau : tout ce que M. Pascal lui disait de grand, il l'avait vu avant lui dans saint Augustin, et, faisant justice à tout le monde, il disait : « M. Pascal est extrêmement estimable en ce que, n'ayant point lu les Pères de l'Église, il avait de lui-même, par la pénétration de son esprit, trouvé les mêmes vérités qu'ils avaient trouvées. Il les trouve surprenantes, disait-il, parce qu'il ne les a vues en aucun

19 T vu — 20 F presque démontée, FJT plus de *manque.* — 21 TD étant enfin — 27 M des Champs *manque.* — 28 D regardait les hautes sciences — 30 J ne put pas — 31 T par honnêteté *manque.* — 33 D *le second* dans *manque.* — 34 M pas ébloui par — 35 FT et enlevait — 38 T de son esprit et *manque.* — 39 *Les sept mots* mais... nouveau *manquent* en D ; T il n'y apprenait — 43 T il a — 46 T disait-il *manque*, F à aucun

endroit; mais pour nous, nous sommes accoutumés à les voir de tous côtés dans nos livres. » Ainsi, ce sage ecclésiastique trouvant que les anciens n'avaient pas
50 moins de lumière que les nouveaux, il s'y tenait, et estimait beaucoup M. Pascal de ce qu'il se rencontrait en toutes choses avec saint Augustin.

La conduite ordinaire de M. de Saci, en entretenant les gens, était de proportionner ses entretiens à ceux à
55 qui il parlait. S'il voyait, par exemple, M. Champagne, il parlait avec lui de la peinture. S'il voyait M. Hamon, il l'entretenait de la médecine. S'il voyait le chirurgien du lieu, il le questionnait sur la chirurgie. Ceux qui cultivaient la vigne, ou les arbres, ou les grains, lui disaient
60 tout ce qu'il y fallait observer. Tout lui servait pour passer aussitôt à Dieu, et pour y faire passer les autres. Il crut donc devoir mettre M. Pascal sur son fonds, et lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. Il le mit sur ce sujet aux premiers entretiens
65 qu'ils eurent ensemble. M. Pascal lui dit que ses livres les plus ordinaires avaient été Épictète et Montaigne, et il lui fit de grands éloges de ces deux esprits. M. de Saci, qui avait toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Pascal de lui en parler à fond.

48 M de tout côté 51 MJ le rencontrait — 53 T ordinaire *manque*, T en conversant avec, FJ en entreprenant les g. — 54 J les entretiens — 57 FD il s'entretenoit — 58 DM questionnait sur la médecine, FJT les arbres ou la vigne — 60 FJT y *manque* — 61 T et y faire p. — 62 FJTB sur son fort — 65 F ses deux livres — *Toute la mise en scène de l'Entretien est réduite en* G *à ceci* : M. de S. mit un jour M. P. sur la lecture des philosophes, et M. P. fit rouler toute la conversation sur les deux philosophes qui l'avaient le plus occupé et dont la lecture l'avait frappé, qui étaient Épictète et Montaigne. Il en fit à M. de S. les plus grands éloges. Celui-ci, qui avait toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. P. de lui en parler à fond.

70 « Épictète, lui dit-il, est un des philosophes du monde qui ait mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et 75 qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement tous les événements les plus fâcheux. Ne dites jamais, 80 dit-il : « J'ai perdu cela »; dites plutôt : « Je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue. » Ainsi des biens et de tout le reste. « Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, » dites-vous. De quoi vous mettez-vous en peine par qui celui qui 85 vous l'a prêté vous le redemande? Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à autrui, comme un homme qui fait voyage se regarde dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, dit-il, désirer que ces choses qui se font se fassent comme 90 vous le voulez; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, dit-il ailleurs, que vous êtes ici comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il vous le donne court, 95 jouez-le court; s'il vous le donne long, jouez-le long; s'il veut que vous contrefassiez le gueux, vous le devez faire

70 FJT un des hommes, MB qui a — 73 FJT qu'il fait tout — 76 G très *manque.* — 78 FJT préparera son cœur, FJT paisiblement *manque.* — 79 DG tous *manque.* — 81 G est-elle morte — 82 G l'ôte, dites-vous, est — 83 F va le redemander, BJT vient le redemander; J *en surcharge* vous le fait redemander. *Toutes les surcharges de* J *sont d'une seconde main; pareillement en* M *et en* F. — 88 B Vous ne deviez — 89 FT les choses — 90 J vous voulez — 91 FJT ailleurs *manque.* — 93 T votre personnage dans une — 96 JG contrefaisiez, G vous

avec toute la naïveté qui vous sera possible; ainsi du reste. C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné; mais de le choisir, c'est le fait d'un
100 autre. Ayez tous les jours devant les yeux la mort et les maux qui semblent les plus insupportables; et jamais vous ne penserez rien de bas, et ne désirerez rien avec excès.

« Il montre aussi en mille manières ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses
105 bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doit être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre.

110 « Voilà, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme. J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré, s'il avait connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes.
115 Aussi, comme il était terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce qu'on peut. Il dit que Dieu a donné à l'homme les moyens de s'acquitter de toutes ses obli-

devez le faire avec toute la naïveté possible. En un mot vous devez entrer dans le génie de votre caractère et ainsi du reste. — 97 F donner long, jouez long. S'il veut que vous contrefaisiez le gueux, vous le devez faire (*sic*), J donner long, s'il veut que vous contrefaisiez le gueux, vous le devez faire, T donner. Soyez sur le théâtre autant de temps qu'il lui plaît; paraissez-y riche ou pauvre selon qu'il l'a ordonné. C'est votre f. — 98 F qu'il vous — 99 G choisir, c'est l'affaire de l'auteur de la pièce. — 100 G la mort, la disette et tous les m. — 102 G vous ne désirerez, B et ne désirez rien — 105 M le commencement, G surtout dans les c. *manque*. — 109 G la suivre pas à pas à mesure qu'elle se manifeste. — 112 MJTB le devoir — 116 T ce qu'on doit faire — 117 FJT ce que l'on peut, G Il dit qui des dieux a d. — 118 T à tout homme, FG le moyen

gations; que ces moyens sont en notre puissance; qu'il
120 faut chercher la félicité par les choses qui sont en notre
pouvoir, puisque Dieu nous les a données à cette fin;
qu'il faut voir ce qu'il y a en nous de libre; que les
biens, la vie, l'estime ne sont pas en notre puissance, et
ne mènent donc pas à Dieu; mais que l'esprit ne peut
125 être forcé de croire ce qu'il sait être faux, ni la volonté
d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse : que
ces deux puissances donc sont libres, et que c'est par
elles que nous pouvons nous rendre parfaits; que
l'homme peut par ces puissances parfaitement connaître
130 Dieu, l'aimer, lui obéir, lui plaire, se guérir de tous ses
vices, acquérir toutes les vertus, se rendre saint ainsi et
compagnon de Dieu. Ces principes d'une superbe diabolique le conduisent à d'autres erreurs, comme : que
l'âme est une portion de la substance divine; que la
135 douleur et la mort ne sont pas des maux; qu'on peut se
tuer quand on est si persécuté qu'on doit croire que
Dieu nous appelle, et d'autres encore.

« Pour Montaigne, dont vous voulez aussi, monsieur,
que je vous parle, étant né dans un État chrétien, il
140 fait profession de la religion catholique, et en cela il

119 T ces m. sont toujours — 120 T qu'il ne faut ch. la fél. que par les choses qui s. toujours en — 123 B que les biens *manque*. — 124 T donc *manque*. — 127 TG sont donc libres, M donc *en surcharge après* puissances, T libres pleinement et que par elles seules nous — 129 M par ses p. — 130 M et l'aimer — 131 D saint et ainsi c., J saint et c., G saint enfin et par là c. — 132 G. d'une superbe diabolique *manque*. — 135 D la douleur et les maux ne, M pas deux maux, G que l'on peut — 136 D tellement persécuté, T qu'on peut croire — 137 D Dieu appelle, encore *manque*, FTJ nous appelle, etc., G que l'on peut se tuer quand on est si persécuté, et que l'on doit regarder la persécution comme l'ordre de Dieu qui vous appelle. Il a donné encore dans d'autres erreurs que d'autres avant lui avaient professées. — 138 FJT aussi *manque*. — 140 G catholique. Je ne veux pas démêler l'inconséquence

n'a rien de particulier. Mais comme il a voulu chercher quelle morale la raison devrait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition; et ainsi en considérant l'homme destitué de toute révéla-
145 tion, il discourt en cette sorte. Il met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute, et doutant même de cette dernière supposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos; s'op-
150 posant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son
155 opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. Car, s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute; ce qui étant formellement contre son intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation; de sorte que, ne voulant pas dire « Je ne sais », il dit
160 « Que sais-je? » dont il fait sa devise, en la mettant sous

qui se trouve dans ses principes et dans sa conduite par rapport à un autre principe. En cela il n'a rien; J catholique; il dit que sa raison devrait dicter sans la lumière de la foi [*sic*, *en surcharge* et en cela... particulier; mais comme il a voulu ch. quelque m.] — 141 FJ chercher quelque morale, il dit que la raison, T chercher une morale fondée sur la raison, sans les lumières, M chercher quelque morale que la — 144 FJ tout destitué — 146 DMFJB l'emporte, T s'emporte soi-même et que l'homme doutant (c'est-à-dire s'il doute *manque*); JMB et d'autant même (*corrigé dans les trois mss. par surcharge*). — 148 FDG dernière proposition — 150 G supposant également — 151 FJT qui disent que t. est — 153 F doute qu'il doute, M ce doute qui de soi; qui *a été biffé*. — 153 F qu'il ignore — 154 T et qu'il appelle sa maîtresse forme *manque*, FJB sa maîtresse femme, G que consiste l'essence — 156 J il trahit — 160 T de quoi il f., T sous les bassins d'une balance lesquels

des balances qui, pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre : c'est-à-dire qu'il est pur pyrrhonien. Sur ce principe roulent tous ses discours et tous ses *Essais*; et c'est la seule chose qu'il prétend bien
165 établir, quoiqu'il ne fasse pas toujours remarquer son intention. Il y détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que, les
170 apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance.

« Dans cet esprit il se moque de toutes les assurances; par exemple, il combat ceux qui ont pensé établir dans la France un grand remède contre les procès par la
175 multitude et par la prétendue justesse des lois : comme si l'on pouvait couper les racines des doutes d'où naissent les procès, et qu'il y eût des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude et captiver les conjectures! C'est là que, quand il dit qu'il vaudrait autant
180 soumettre sa cause au premier passant qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances, il ne prétend pas qu'on doive changer l'ordre de l'État, il n'a pas tant d'ambition; ni que son avis soit meilleur, il n'en croit aucun de bon. C'est seulement pour prouver la vanité
185 des opinions les plus reçues; montrant que l'exclusion de toutes lois diminuerait plutôt le nombre des différends que cette multitude qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les difficultés croissent à mesure qu'on les pèse;

161 F la contradictoire, M contradictions — 164 D prétende — 166 G intention, et il y détruit — 167 J et non pas — 175 M multitude et prétendue, G et la prétendue — 176 G *omet* si. — 177 B qui puissent a. — 179 BDM qu'il voudrait — 180 G la cause — 182 G doit changer — 183 G ni *manque*, G le meilleur — 186 G toute loi — 187 TD multitude de lois, JT les obscurités croissent — 188 F à mesure que l'on

que les obscurités se multiplient par les commentaires;
190 et que le plus sûr moyen pour entendre le sens d'un discours est de ne le pas examiner et de le prendre sur la première apparence : si peu qu'on l'observe, toute la clarté se dissipe. Aussi il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une
195 manière, tantôt d'une autre, suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a que de fausses mesures : ravi de montrer par son exemple les contrariétés d'un même esprit. Dans ce génie tout libre, il lui est entièrement
200 égal de l'emporter ou non dans la dispute, ayant toujours, par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions; étant posté[1] avec tant d'avantage dans ce doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite.

205 « C'est dans cette assiette, toute flottante et chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils s'assuraient

espère, que les obscurités; *en surcharge au-dessus d'*espère *on lit* les ôter, T à mesure que l'on espère les ôter, MBJ à mesure qu'on espère, que les obscurités; *En* J, *au-dessus* d'espère *biffé, un reviseur a mis* éclaire; G que l'on les pèse, T ces obscurités — 189 D le commentaire — 192 FT sa clarté — 193 DG des actions — 199 B ravis dans ce génie tout libre, il lui est (*sic*) — 199 T il lui est également bon, J également égal, F également égal (égal *corrigé en* bon *par un reviseur*) — 200 T de s'emporter, FJT dans les disputes — 201 DG l'un et l'autre, J par l'un ou par — 202 TDBMFJ étant porté — 203 FJT le doute — 204 G par *manque devant* sa défaite. — 205 FJTG et toute c., DG qu'elle est *manque*, BMJF chancelante qu'il est — 206 B quel combat (*sic*); G avec une fermeté invincible *manque*. 207 G qu'ils assuraient

1. Nous adoptons l'excellente leçon de G, *posté*, quoique isolée. On peut admettre que la fausse lecture *porté* a été faite par deux copistes indépendants, celui de D et celui d'*x*.

de connaître seuls le véritable sens de l'Écriture; et c'est de là encore qu'il foudroie plus vigoureusement
210 l'impiété horrible de ceux qui osent assurer que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'*Apologie de Raymond de Sebonde*; et les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation et abandonnés à leurs lumières naturelles, toute foi mise à
215 part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet être souverain qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des moindres choses de la nature! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient; il les presse de les
220 montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, et y pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus naturels et les plus fermes. Il demande si l'âme connaît quelque chose; si elle se connaît elle-même; si elle est
225 substance ou accident, corps ou esprit; ce que c'est que chacune de ces choses, et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres : si elle connaît son propre corps, ce que c'est que matière, si elle peut discerner entre

208 G des Écritures; et c'est de là qu'il foudroie l'impiété — 209 FT rigoureusement — 210 FJT ceux qui assurent — 213 G volontairement dépouillés, et *manque devant* abandonnés. — 214 FT leur lumière naturelle, FJT tout fait mis à part, DM toutes fois mises — 216 G juger cet — 218 D aucunes choses — 219 T et il les, F de les lui montrer — 221 FJTG et il pénètre — 223 MFJTB les plus éclairés et, G et pour les plus f. — 224 M et si elle se c. — 226 T soit de quelqu'un de, FJ soit quelque chose de, G ces deux ordres — 227 T corps; si elle sait ce que, G corps, et ce que — 228 T discerner les corps dans l'inn. var. qu'on en pr., D discerner entre l'inn. var. des corps, quand on en a pr., M disc. entre l'inn. sûreté de bons fruits quand on en produit; *un reviseur a biffé* sûreté, bons fruits *et écrit dans l'interligne* variété d'avis, a produit, J discerner entre l'inn. var. quand on en a pr., FG disc. entre l'inn. var. quand on en pr., B discer-

l'innombrable variété d'avis, quand on en a produit de
230 bons[1]; comment elle peut raisonner, si elle est maté-

ner entre l'innombrable — quand on en a produit. *Le copiste avait laissé un blanc entre* innombrable *et* quand; *un reviseur y a écrit les mots* effet qu'elle *et biffé* quand on, *en sorte qu'on lit* : entre l'innombrable effet qu'elle en a produit. — 230 TG comment elle peut, J comment elle peut raisonner si elle est spirituelle; quand a-t-elle c.

1. F, J et G, partiellement confirmés par D, indiquent que le ms. O portait : *si elle peut discerner entre l'innombrable variété quand on en a produit.* Si l'on suit la suggestion du reviseur de M qui a fait en plusieurs lieux de bonnes retouches, fondées peut-être sur un ms. que nous n'avons plus, on peut proposer de lire : *si elle peut discerner entre l'innombrable variété d'avis, quand on en a produit de bons.* On obtient ainsi une pensée, trop simple peut-être, mais convenable au contexte, et qu'appuie d'autre part l'*Apologie de Raimond de Sebonde.* En effet, s'il est difficile de préciser à quel passage de Montaigne Pascal fait ici allusion, on voit pourtant qu'en plusieurs lieux (cf. *Essais*, éd. J.-V. Le Clerc, II, XII, p. 152 ss., p. 193, 203 ss., etc.) Montaigne se borne à énumérer les systèmes sur l'origine de la matière et à triompher de leur diversité et de notre impuissance à choisir entre eux : *harum sententiarum quae vera sit, deus aliquis viderit.* En ce passage, entre autres : « Je ne scay pas pourquoi je n'acceptasse... ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de Nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infini de Parmenides, ou l'un de Musæus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion de *cette confusion infinie d'advis et de sentences que produit cette belle raison humaine....* »

Il serait fort improbable que deux remanieurs indépendants l'un de l'autre, T et D, se fussent rencontrés pour introduire le mot *corps* en ce passage. Mais, comme on l'a vu par ailleurs, on a des raisons de croire que le premier éditeur des *Mémoires* de Fontaine, T, a exploité en quelques endroits l'édition princeps de l'*Entretien*, donnée par D.

rielle; et comment peut-elle être unie à un corps par i-
culier et en ressentir les passions, si elle est spirituelle?
quand a-t-elle commencé d'être? avec le corps ou
devant; si elle finit avec lui ou non; si elle ne se trompe
235 jamais; si elle sait quand elle erre, vu que l'essence de
la méprise consiste à ne le pas connaître[1]; si dans ces
obscurcissements elle ne croit pas aussi fermement que

232 G aux corps particuliers — 233 G quand elle a — 234 T et si elle ne, JM ou si, J ou si elle ne se trompe — 235 M qu'elle erre — 236 BMFJG à la connaître; *un reviseur de* J *a corrigé en marge* [me] connaître, T à la méconnaître, D à ne le pas connaître — 237 FJT les obsc., D ses obsc., G elle ne voit pas aussi clairement, M elle ne croit point

1. La leçon de BMFJG semble bien être fautive. Havet l'a adoptée pourtant : « *il demande... si l'âme ne se trompe jamais, si elle sait qu'elle erre, vu que l'essence de la méprise consiste à la connaître.* » D'abord, la leçon *qu'elle erre*, étant prise au seul ms. M, n'a aucune autorité, comme on sait; puis, Pascal ne ferait que répéter, par une tautologie importune, les mots *si elle ne se trompe jamais*. Il n'a demandé si l'âme ne se trompe jamais — question tout ironique, puisque nul n'a jamais contesté qu'elle fût faillible — que pour amener celle-ci : « sait-elle *quand* elle se trompe? » « vu que l'essence de la méprise » ajoute-t-il, « consiste... » A-t-il pu dire « *à la connaître* »? Il est bien vrai que subjectivement il n'y a méprise qu'à partir de l'instant où celui qui se trompe connaît qu'il se trompe; mais il ne servirait de rien de le marquer ici; la pensée adoptée par Havet, prise isolément, pourrait subsister, mais non dans ce contexte : Pascal, rappelant ces moments d'obscurcissement où l'âme croit fermement que deux et trois font six, demande si elle a quelque moyen de s'apercevoir alors de sa méprise, vu que l'essence de la méprise consiste précisément *à ne pas* s'apercevoir qu'on se trompe au moment où on se trompe. O était donc fautif, et le sens est celui que T et M ont retrouvé aisément chacun de son côté : *à la méconnaître*; *à ne le pas connaître*. Nous pouvons adopter l'une de ces corrections ou, à notre gré, en proposer une autre, de même sens.

deux et trois font six qu'elle sait ensuite que c'est cinq; si les animaux raisonnent, pensent, parlent; et qui peut
240 décider ce que c'est que le temps, ce que c'est que l'espace ou l'étendue, ce que c'est que le mouvement, ce que c'est que l'unité, qui sont toutes choses qui nous environnent et entièrement inexplicables; ce que c'est que la santé, maladie, vie, mort, bien, mal, justice,
245 péché, dont nous parlons à toute heure; si nous avons en nous des principes du vrai, et si ceux que nous croyons, et qu'on appelle axiomes ou notions communes, parce qu'elles sont conformes dans tous les hommes, sont conformes à la vérité essentielle; et puisque nous ne
250 savons que par la seule foi qu'un Être tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connaître la vérité, qui saura sans cette lumière, si étant formés à l'aventure, ils ne sont pas incertains, ou si, étant formés par un être faux et méchant, il ne nous les a pas donnés
255 faux afin de nous séduire? montrant par là que Dieu et le

238 T qu'elle croit ensuite, B qu'elle fait ensuite — 239 M parlent, raisonnent, pensent, BJM et qui peuvent décider; *en* M *un reviseur a biffé* qui *et l'a remplacé par* s'ils. — 240 G décider de ce que c'est qu'esp. ou ét., D ou étendue — 243 BFJDG intérieurement inexplicables; *en* J intérieurement *a été corrigé par un reviseur en* entièrement. — 244 FT que santé, mort, vie, maladie, J que la santé, mort, vie, maladie, G la maladie, santé, vie — 245 J à toutes heures — 246 B principes de vrai — 247 T ou notions communes à tous les h. sont conformes à, D ou not. comm. parce qu'elles sont communes, F ou not. comm. par ce qu'elles sont conformes à tous les h., sont conformes dans la vérité, M ou not. comm. parce qu'elles sont conformes dans les hommes sont conformes (*un reviseur a introduit* tous *devant* les *et remplacé* sont *par* et), J *omet l'incidente* parce que... hommes, G ou not. comm. parce qu'elles sont conformes dans tous les h. à la vérité essentielle — 251 J nous a donné véritable — 253 T l'aventure, nos notions ne sont pas incertaines — 254 G méchant et faux, T données fausses

vrai sont inséparables, et que si l'un est ou n'est pas, s'il est incertain ou certain, l'autre est nécessairement de même. Qui sait donc si le sens commun, que nous prenons pour juge du vrai, en a l'être de celui qui l'a
260 créé? De plus, qui sait ce que c'est que vérité, et comment peut-on s'assurer de l'avoir sans la connaître? Qui sait même ce que c'est qu'être, qu'il est impossible de définir, puisqu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudrait, pour l'expliquer, se servir d'abord de ce mot-là même en
265 disant : C'est, etc...? Et, puisque nous ne savons ce que c'est qu'âme, corps, temps, espace, mouvement, vérité, bien, ni même être, ni expliquer l'idée que nous nous en formons, comment nous assurons-nous qu'elle est la même dans tous les hommes, vu que nous n'en avons
270 d'autre marque que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes; car ils peuvent bien être différents et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

275 « Enfin il examine aussi profondément toutes les sciences, et la géométrie dont il montre l'incertitude dans les axiomes et dans les termes qu'elle ne définit

257 JM certain ou incertain, T donc *manque*. — 259 FJT ordinairement pour juge, T vrai, a été destiné à cette fonction par — 260 J qui plus qui sait (*sic*), G la vérité — 262 FJT qu'un être, T puisqu'il est imp. de le déf., qu'il n'y a — 263 T faudrait d'abord, p. l'e., se s. de l'être même, en disant : c'est telle ou telle chose, DG faudrait, p. l' e., se s. de ce mot-là même, en disant : c'est être, M faudrait, p. l' e., se s. d'abord de ce mot-là m., en disant : c'est, JB faudrait d'abord, p. l' e., se s. de ce mot-là m., en disant : c'est, etc. — 267 G qui expliquera l'idée — 268 M assurerons — 270 FJTG d'autres marques, G de conséquences — 271 G celle de principes — 273 J *omet* chacun. — 275 G Enfin *manque*, T aussi *manque*, DMJG si profondément, DG toutes *manque*. — 276 DMJ et *manque devant* la géométrie. — 277 T ses axiomes, FJM les actions (*corrigé par un reviseur en* J).

point, comme d'étendue, de mouvement, etc.; et la physique en bien plus de manières, et la médecine en
280 une infinité de façons; et l'histoire, et la politique, et la morale, et la jurisprudence et le reste : de telle sorte qu'on demeure convaincu que nous ne pensons pas mieux à présent que dans quelque songe dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, et pendant lequel nous
285 avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins, il la fait des-
290 cendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée, et la met par grâce en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son Créateur même de son rang qu'elle ignore; la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de
295 toutes, ce qui est aussi facile que le contraire, et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant que pour remarquer sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sotte insolence. »

M. de Saci, se croyant vivre dans un nouveau pays et

278 D comme *manque*, DG de centre, de mouvement, FBJ comme descendue (*corrigé par un reviseur en* J.) — 279 T et *manque devant* la physique, T la médecine qu'il déprime en — 280 TG et *manque devant* l'histoire, la politique, *etc.*, B *omet les mots compris entre* façons *et* le reste. — 281 G ainsi du reste — 283 F pas moins à présent, M quelques songes, J quelques songe (*sic*), T de sorte que, sans la révélation, nous pourrions croire, selon lui, que la vie est un songe dont nous ne nous éveillons — 287 G foi, en lui faisant — 289 T ou plus ou moins que l'homme — 290 G met presque en — 295 DG de tout, T ce qui lui paraît — 296 G cependant *manque*, T pour reconnaître, FJ pour connaître, G pour regarder — 298 FJ sotte vanité et insolence, T sotte vanité — 299 T Saci croyait vivre, G autre pays, G pays, dit à M. Pascal : Je vous suis obligé... *Les six lignes intermédiaires manquent.*

300 entendre une nouvelle langue, il se disait en lui-même les paroles de saint Augustin : « O Dieu de vérité ! ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables ? » Il plaignait ce philosophe qui se piquait et se déchirait lui-même de toutes parts 305 des épines qu'il se formait, comme saint Augustin dit de lui-même quand il était en cet état. Après une assez longue patience, il dit à M. Pascal :

« Je vous suis obligé, monsieur; je suis sûr que, si j'avais longtemps lu Montaigne, je ne le connaîtrais pas 310 autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le connût que par les récits que vous faites de ses écrits; et il pourrait dire avec saint Augustin : *Ibi me vide, attende*. Je crois assurément que cet homme avait 315 de l'esprit; mais je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. Vous pouvez juger qu'ayant passé ma vie comme j'ai fait, on m'a peu conseillé de lire cet auteur, dont tous les ouvrages n'ont 320 rien de ce que nous devons principalement rechercher dans nos lectures, selon la règle de saint Augustin, parce que ses paroles ne paraissent pas sortir d'un

300 TB et il, D il *manque*. — 302 J les s. du raisonnement — 303 J le philosophe — 304 M et *manque*, J et se déseichoit — 305 J et comme saint Augustin dit lui-même (*d'une seconde main* : de lui), D lorsqu'il — 307 T Après donc avoir écouté avec patience, il — 309 FT lu longtemps, G monsieur, sûr que si — 312 G le récit — 314 T *vides* — 316 T n'en a eu — 317 FMJB et vous pouvez, G principes. Mais qu'avait besoin... *Les huit lignes intermédiaires manquent*. — 322 T parce que ses paroles ne viennent point de l'humilité et de la piété chrétiennes et qu'elles renversent les fondements de toute connaissance et par conséquent de la religion elle-même. C'est ce que ce saint docteur a reproché à ces philosophes d'autrefois, qu'on n. Ac., et qui voulaient mettre tout dans

grand fonds d'humilité et de piété. On pardonnerait à ces philosophes d'autrefois, qu'on nommait académi-
325 ciens, de mettre tout dans le doute. Mais qu'avait besoin Montaigne de s'égayer l'esprit en renouvelant une doctrine qui passe maintenant aux chrétiens pour une folie ? C'est le jugement que saint Augustin fait de ces personnes. Car on peut dire après lui de Montaigne, à
330 l'égard de la jeunesse : « Il met dans tout ce qu'il dit la foi à part; ainsi nous, qui avons la foi, devons de même mettre à part tout ce qu'il dit. » Je ne blâme point l'esprit de cet auteur, qui est un grand don de Dieu; mais il pouvait s'en servir mieux et en faire
335 plutôt un sacrifice à Dieu qu'au démon. A quoi sert un bien, quand on en use si mal? *Quid proderat*, etc.? dit de lui-même ce saint docteur avant sa conversion. Vous êtes heureux, monsieur, de vous être élevé au-dessus de ces personnes qu'on appelle des docteurs, plongés dans
340 l'ivresse de la science, mais qui ont le cœur vide de la vérité. Dieu a répandu dans votre cœur d'autres douceurs et d'autres attraits que ceux que vous trouviez

323 G Mais dans le fond qu'avait — 327 T passe avec raison parmi les chrétiens, M passe maintenant chez les chrétiens, G passe présentement au chrétien — 328 T folie. Que si on allègue pour excuser Montaigne qu'il met dans tout ce qu'il dit la foi à part, nous qui avons la foi, nous devrons mettre à part tout ce que dit Montaigne — 329 G et on peut — 330 B dans ce qu'il la foi (*sic*), D à l'égard de sa jeunesse, *ces mots manquent en* G. J jeunesse, il met dans tout ce qu'il dit la foi à part, tout ce qu'il dit je ne balance point l'esprit (*sic. Un reviseur a corrigé dans l'interligne*). G ce qu'il dit. Vous êtes heureux... (*Les cinq lignes intermédiaires manquent.*) — 332 F Je ne balance (*corrigé en* blâme), T Je ne blâme point dans cet auteur l'esprit — 334 T il devait s'en — 336 *La phrase* Quid... conversion *manque en* T, même *manque en* D, J après sa conversion — 339 J au-dessus de ces docteurs qu'on appelle des docteurs, G des *manque*. — 340. DG de la science *manque*, T et qui ont, B mais *manque*.

dans Montaigne. Il vous a rappelé de ce plaisir dangereux, *a jucunditate pestifera*, dit saint Augustin, qui rend grâces à Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il avait commis en goûtant trop les vanités. Saint Augustin est d'autant plus croyable en cela qu'il était autrefois dans ces sentiments; et comme vous dites de Montaigne que c'est par ce doute universel qu'il combat les hérétiques de son temps, ce fut aussi par ce même doute des académiciens que saint Augustin quitta l'hérésie des manichéens. Depuis qu'il fut à Dieu, il renonça à cette vanité, qu'il appelle sacrilège, et fit ce qu'il dit de quelques autres. Il reconnut avec quelle sagesse saint Paul nous avertit de ne nous pas laisser séduire par ces discours. Car il avoue qu'il y a en cela un certain agrément qui enlève : on croit quelquefois les choses véritables, seulement parce qu'on les dit éloquemment. Ce sont des viandes dangereuses, dit-il, mais que l'on sert en de beaux plats; mais ces viandes, au lieu de nourrir le cœur, le vident. On ressemble alors à des gens qui dorment, et qui croient manger en dormant : ces viandes imaginaires les laissent aussi vides qu'ils étaient. »

M. de Saci dit à M. Pascal plusieurs choses semblables : sur quoi M. Pascal lui dit que, s'il lui faisait compliment de bien posséder Montaigne et de le savoir

344 G dangereux. M. de Saci dit à M. Pascal. *Les vingt lignes intermédiaires manquent.* — 346 D la vanité, TB ces vanités — 349 D ce fut *manque.* — 350 D que *manque.* — 352 D ces vanité. — 353 T *les mots* et fit... autres *manquent*, T avec quelle facilité — 358 T des choses, T seulement *manque.* — 360 T mais *manque devant* que l'on sert, D dans de b. plats, B mais les viandes — 361 D elles le v., M le séduisent — 365 FJM Il lui dit, G M. de Sacy dit à M. Pascal plusieurs choses semblables. M. Pascal lui dit : « Je vous avoue... » *les huit lignes intermédiaires manquent.*

bien tourner, il pouvait lui dire sans compliment qu'il possédait bien mieux saint Augustin, et qu'il le savait
370 bien mieux tourner, quoique peu avantageusement pour le pauvre Montaigne. Il lui témoigna être extrêmement édifié de la solidité de tout ce qu'il venait de lui représenter; cependant, étant encore tout plein de son auteur, il ne put se retenir et lui dit :

375 « Je vous avoue, monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes de sa faible
380 raison, le précipite dans la nature des bêtes; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Église par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si inutilement humiliés, à ne pas irriter par
385 de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître.

« Mais il agit au contraire de cette sorte en païen. De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'in-
390 certitude, et considérant combien il y a que l'on

368 M il lui pouvait — 369 D qu'il savait bien mieux s. Aug. — 371 TBMFJ av. en faveur du, M en faveur de M. Montagne — 371 T M. Pascal parut extr., FBJM Il lui parut être extr. — 372 T ce que M. de Saci venait — 376 M peux sans joie voir — 378 T laquelle de la société — 380 D de sa faible raison *manque*, se précipite, G où il s'élevait par les maximes des faibles, il le précipite dans la nature des bêtes par celles des prétendus esprits forts, M de sa sotte (seule *en surcharge*) raison, FJ le précipitait, T le précipite dans la condition — 380 T et *manque devant* j'aurais. — 382 T humble disciple — 383 FJT ces hommes — 386 G de ne pas pouvoir — 388 DG en p. de cette sorte, T de cette sorte *manque*. — 390 DG bien combien, G que l'on

cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres; et demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur les sujets de peur d'y enfoncer en appuyant; 395 et prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides que, quelque peu qu'on serre la main, ils s'échappent entre les doigts et la laissent vide. C'est pourquoi il suit le rapport des sens et les notions communes, parce qu'il 400 faudrait qu'il se fît violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il gagnerait, ignorant où est le vrai. Ainsi il fuit la douleur et la mort, parce que son instinct l'y pousse, et qu'il n'y veut pas résister par la même raison, mais sans en conclure que ce soient de véritables maux, 405 ne se fiant pas trop à ces mouvements naturels de crainte, vu qu'on en sent d'autres de plaisir qu'on dit être mauvais, quoique la nature parle au contraire. Ainsi, il n'a rien d'extravagant dans sa conduite; il agit comme les autres; et tout ce qu'ils font dans la sotte 410 pensée qu'ils suivent le vrai bien, il le fait par un autre principe, qui est que les vraisemblances étant pareilles d'un et d'autre côté, l'exemple et la commodité sont les contre-poids qui l'entraînent.

« Il suit donc les mœurs de son pays, parce que la

394 T et *manque*, FJT ces sujets — 396 D sans le — 397 FT que l'on serre, D les mains... et les laissent vides, G la main... et les l. vides — 401 T s'il y — 403 TG ne veut — 405 MJ ses mouvements — 406 T qu'on accuse d'être — 407 G puisque la nature, T nature, dit-il, parle.... Ainsi, ajoute-t-il, je n'ai rien... j'agis... je le fais... qui m'entraînent — 409 D les autres hommes — 410 J il le faut par — 411 G étant égales de part et d'autre — 412 T de l'un et de l'autre — 413 D l'emportent — 414 D *cette phrase* il suit... l'emporte *manque*, G donc les coutumes de son pays, parce que la coutume (*sic*)

415 coutume l'emporte : il monte sur son cheval, comme un qui ne serait pas philosophe, parce qu'il le souffre, mais sans croire que ce soit de droit, ne sachant pas si cet animal n'a pas, au contraire, celui de se servir de lui. Il se fait aussi quelque violence pour éviter certains 420 vices; et même il garde la fidélité au mariage, à cause de la peine qui suit les désordres; mais si celle qu'il prendrait surpasse celle qu'il évite, il y demeure en repos, la règle de son action étant en tout la commodité et la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu 425 stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher : fantôme, à ce qu'il dit, capable d'effrayer les 430 enfants, et qui ne fait là autre chose, avec un travail continuel, que de chercher le repos, où elle n'arrive jamais. La sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée et pour ainsi dire folâtre; elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons ou mauvais, 435 couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes, qui cherchent la félicité avec tant de peine, que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il dit 440 lui-même.

415 FT comme un homme, D comme un autre, G *l'incidente* comme... philosophe *manque*. — 416 T parce que le cheval — 417 G croire pourtant que ce soit de droit, ne sachant pas au contraire celui de (*sic*), J comme ne sachant, T animal au contraire n'a — 419 FJTMB de certains — 420 DG il a gardé — 421 T *la phrase* mais si... repos *manque*. — 426 G les cheveux — 430 G là d'autre chose — 432 JTB Sa science, FM La science, G La sienne au contraire est — 435 M tranquille *manque*. — 436 G cherchent la vérité — 437 D peines — 438 G qu'elle repose, B l'ignorance et l'incertitude

« Je ne puis pas vous dissimuler, monsieur, qu'en lisant cet auteur et le comparant avec Épictète, j'ai trouvé qu'ils étaient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde, et
445 les seules conformes à la raison, puisqu'on ne peut suivre qu'une de ces deux routes, savoir : ou qu'il y a un Dieu, et lors il y place son souverain bien; ou qu'il est incertain, et qu'alors le vrai bien l'est aussi, puisqu'il en est incapable.

450 « J'ai pris un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements en quoi les uns et les autres sont arrivés à quelque conformité avec la sagesse véritable qu'ils ont essayé de connaître. Car s'il est agréable d'observer dans la nature le désir qu'elle a de peindre
455 Dieu dans tous ses ouvrages, où l'on en voit quelque

441 — T dissimuler, ajouta M. Pascal, qu'en — 443 FJMB illustres défenseurs — 444 T du monde infidèle, qui sont les seules, entre celles des hommes destitués de la lumière de la religion, dont les opinions soient en quelque sorte liées et conséquentes. Car que peuvent-ils faire que de suivre l'un ou l'autre de ces deux systèmes? Le premier : il y a un Dieu; donc c'est lui qui a créé l'homme. Il l'a fait pour lui-même. Il l'a créé tel qu'il doit être pour être juste et pour devenir heureux. L'homme peut donc connaître la vérité, et il est à portée de s'élever par sa sagesse jusqu'à Dieu qui est son souverain bien. Second système : L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu. Ses inclinations contredisent la loi. Il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles et même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paraît donc incertain, et le vrai bien l'est aussi; ce qui semble nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude dans les sciences. J'ai pris un plaisir — 445 BJG les seuls — 446 G que l'une de ces, G savoir qu'il, F qu'une de ces vérités, savoir : ou qu'il y a un Dieu et alors qu'elle y place son s. b., ou que cela est inc., J qu'il y place son s. b., ou qu'elle est incertaine — 447 G y placer son — 448 GM et alors — 452 T autres ont aperçu quelque chose de la vérité qu'ils ont essayé — 455 TG quelques caractères, G parce qu'elles en, M *la proposition* où l'on... images *manque*.

caractère parce qu'ils en sont les images, combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vertu essentielle, même en la fuyant, et de remarquer en quoi ils y arri-
460 vent et en quoi ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire dans cette étude!

« Il est vrai, monsieur, que vous venez de me faire voir admirablement le peu d'utilité que les chrétiens peuvent retirer de ces études philosophiques. Je ne
465 laisserai pas néammoins, avec votre permission, de vous en dire encore ma pensée, prêt néanmoins de renoncer à toutes les lumières qui ne viendront point de vous : en quoi j'aurai l'avantage, ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur, ou de la recevoir de vous avec assurance.
470 Il me semble que la source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création; de sorte que l'un remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, a traité la nature
475 comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe; au lieu que l'autre éprouvant la misère présente et ignorant la première

458 T pour parvenir à la vérité même — 459 M et remarquer — 460 G ils s'égarent — 461 J de cette, G dans cette étude. Il me semble que la source... *Les huit lignes intermédiaires manquent.* — 464 BMFJ peuvent faire, *en* J *un reviseur a biffé* faire *et l'a remplacé par* tirer, T le peu de besoin que les chr. ont, F lectures philosophiques — 465 T pas cependant — 466 T à renoncer — 468 F de rencontrer, J en quoi aurai-je l'avantage ou den (*sic*) rencontrer la v. par bonheur ou de recevoir de lui avec ass. (*sic*). *La seconde main a écrit* la *au-dessus de* recevoir *et biffé* de lui), B recevoir de lui — 470 J les sources, T erreurs des stoïciens d'une part et des épicuriens de l'autre est — 475 B la mène — 476 T au comble de l'orgueil — 477 T sa misère... sa p. dignité, MFJ la misère... sa p. dignité

dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir
480 d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi ces deux états qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, l'orgueil et la paresse, où sont infailliblement tous
485 les hommes avant la grâce, puisque, s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité, tant il est vrai ce que vous venez de me dire de saint Augustin, et que je trouve d'une grande étendue;..... car en effet on leur rend hommage en bien
490 des manières.

« C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant le devoir de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre, connaissant l'impuissance et non le devoir, il
495 s'abat dans la lâcheté; d'où il semble, puisque l'un est

478 F traite la — 479 J ce qui est le précipite, *corrigé d'une autre main en* ce qui est se précipiter, B au lieu que l'a... éprouvant la nat. comme nécessairement inf. et irr., ce qui (*sic*) — 481 T Ainsi *manque*. — 482 M ensemble *manque*, G pour voir la vérité dans son entier — 483 T à l'org. ou à la paresse, T plongés tous les h. — 485 T demeurent point — 487 G *cette phrase* tant il est vrai... manières *manque*, T par vanité. Ainsi ils sont toujours esclaves des esprits de malice, à qui, comme le remarque s. Aug., on sacrifie en b. des m. — 492 DG connaissant les devoirs, J qu'il arrive que l'un connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté, d'où il semble (*sic*), FT l'un conn. l'imp. et non le dev., il s'abat dans la l., et que l'autre, conn. le devoir sans conn. son imp., il s'élève dans son orgueil. — 495 G il s'abandonne à la lâcheté, F semble, puisque l'un a la vérité, l'autre l'erreur, BJM semble, puisque l'un est la vérité, l'autre l'erreur, que l'on f., DG semble que, puisque l'un conduit à la v., l'autre à l'e., on formerait, T semble que l'on formerait (*les mots compris entre* puisque *et* erreur *manquent*).

la vérité où l'autre est l'erreur[1], que l'on formerait en les alliant une morale parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre et qu'une destruction générale : car, l'un établissant la certitude, l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme, l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la fausseté l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai et chassant tout ce qui est de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines. Et la raison en est que ces sages du monde placent les contraires dans

498 F il ne réussirait de, M leurs assemblages — 500 MJT et l'autre — 501 J la faiblesse et ruinant, T l'autre sa faiblesse, ils ne sauraient se réunir et se concilier, de sorte qu'ils ne peuvent ni subsister — 504 FJT à cause de leurs opinions — 507 T et *manque devant* unissant, J unissant tout ce qui est désuni et, TB ce qui est vrai, FJMB et sachant tout ce qu'il y a de faux, G et lâchant tout ce qui est de faux — 509 FJ les opposés, T les principes opposés — 511 F les sages d. m. ont placé

1. On l'a vu : aucune des leçons transmises n'est acceptable. La pensée, semble-t-il, ne devient logique que si Pascal a voulu dire : « Puisque la part de vérité du système de Montaigne est la part d'erreur du système d'Épictète, et réciproquement, il semble qu'on formerait en les alliant une morale parfaite ». On peut conjecturer, faute de mieux, que le rédacteur primitif de l'*Entretien* avait écrit « *puisque l'un est la vérité où l'autre est l'erreur* ». *Où*, écrit sans signe d'accentuation, a été pris pour la conjonction *ou* marquant l'alternative, et la phrase a été diversement arrangée par DG d'une part, par MJB d'autre part, par F encore, et supprimée par T.

un même sujet; car l'un attribuait la grandeur à la nature et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister; au lieu que la foi nous apprend
515 à les mettre en des sujets différents : tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissant appartenant à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un
520 effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un Homme-Dieu.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie, au lieu de demeurer dans la philosophie, qui
525 était seule mon sujet; mais il m'y a conduit insensiblement; et il est difficile de n'y pas entrer, quelque vérité qu'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités; ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle enferme si visiblement toutes celles qui se trouvent
530 dans ces opinions. Aussi je ne vois pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. Car s'ils sont pleins de la pensée de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Évangile, qui ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un
535 Dieu? Et s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale plus celle de la véritable faiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Ainsi tous

512 J attribuant, T attribuait la force — 516 G d'infirmité, J appartient à la nature... appartient à la grâce, T nature et tout, MG de puissance — 518 MJT qu'un Dieu, T enseigner que — 520 TMG des deux natures — 525 T philosophie. Mais mon sujet m'y a — 529 FT renferme — 531 M pouvait — 532 G de la pensée *manque*, D qu'ont-ils, F aux principes de l'Évangile — 534 G *la proposition* qui ne sont.... Dieu *manque*. — 535 D se plaisaient — 536 DG leurs idées n'égalent plus celles, T n'égale point — 537 G *les mots depuis* dont *jusqu'à* remède *manquent*.

y trouvent plus qu'ils n'ont désiré; et ce qui est admirable, ils s'y trouvent unis, eux qui ne pouvaient s'allier
540 dans un degré infiniment inférieur. »

M. de Saci ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris comment il savait tourner les choses; mais il avoua en même temps que tout le monde n'avait pas le secret, comme lui, de faire des
545 lectures des réflexions si sages et si élevées. Il lui dit qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes. Il ajouta que, quoiqu'il voyait[1] bien, par ce qu'il venait de lui dire,
550 que ces lectures lui étaient utiles, il ne pouvait pas croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens dont l'esprit se traînerait un peu et n'au-

540 J intimement inférieur, B intimement intérieur, G *les mots compris entre* dans *et* inférieur *manquent.* — 545 FT faire sur ses lectures des réfl., G *remanie ainsi* : Monsieur, dit M. de S., j'admire en vérité la manière ingénieuse avec laquelle vous savez tourner toutes choses; mais tout le monde n'a pas le même secret de faire des lectures et des réflexions si sages et si élevées. Je vois assez par tout ce que vous venez de dire que ces lectures vous sont utiles, mais je ne saurais croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens dont l'esprit se traînerait un peu et n'aurait pas assez d'élévation pour lire les auteurs et en juger et n'en saurait tirer les perles du milieu du fumier. Pour l'utilité de ces lectures — 549 TD quoiqu'il vit bien, T par tout ce qu'il — 550 JM que ses l. — 552 T *les mots* se traînerait un peu et *manquent.*

1. Sur la construction de *quoique* avec l'indicatif, cf. Haase, *La Syntaxe française du XVII*e *siècle*, trad. Obert, § 83. On comprend que deux reviseurs indépendants l'un de l'autre l'aient écartée au XVIIIe siècle; on ne comprendrait pas qu'au XVIIIe siècle deux copistes indépendants l'un de l'autre se fussent rencontrés pour l'introduire.

rait pas assez d'élévation pour lire ces auteurs et en juger, et savoir tirer les perles du milieu du fumier, 555 *aurum ex stercore Tertulliani*, disait un Père. Ce qu'on pouvait bien dire de ces philosophes, dont le fumier, par sa noire fumée, pouvait obscurcir la foi chancelante de ceux qui les lisent. C'est pourquoi il conseillerait toujours à ces personnes de ne pas s'exposer légè- 560 rement à ces lectures, de peur de se perdre avec ces philosophes, et de devenir l'objet des démons et la pâture des vers, selon le langage de l'Écriture, comme ces philosophes l'ont été.

« Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Pascal, je vous 565 dirai fort simplement ma pensée. Je trouve dans Épictète un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à reconnaître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles; qu'il est impossible qu'ils trouvent 570 autre chose que l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient 575 trouver dans les sciences des vérités inébranlables; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un

554 D et tirer, T et pour savoir t. des perles du milieu du fumier, d'où il s'élevait même une noire fumée qui pourrait, D *Tertulliani manque*. — 556 F bien plus dire à ces, BMJ à ces philosophes — 561 TD la proie des démons — 564 G reprit M. Pascal — 568 FJ à connaître, G qu'ils sont esclaves et aveugles — 570 J autres choses, G la douleur qui suit — 571 G seul *manque*. — 573 T sans la foi — 575 T croient, indépendamment de l'existence et des perfections de Dieu, trouver — 576 J et *manque devant* pour. — 577 T difficile après cela d'être tenté de rejeter les mystères parce qu'on croit y trouver des répugnances.

bon usage de ses principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères : car l'esprit en est si battu qu'il est bien éloigné de vouloir juger si l'Incarnation ou le mystère de l'Eucharistie sont possibles ; ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent.

« Mais si Épictète combat la paresse, il mène à l'orgueil, de sorte qu'il peut être très nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de la plus parfaite justice qui n'est pas de la foi. Et Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille. Il me semble seulement qu'en les joignant ensemble elles ne pourraient réussir fort mal, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre : non qu'elles puissent donner la vertu, mais seulement troubler dans les vices : l'âme se trouvant combattue par ces contraires, dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements ni aussi les fuir tous. »

Ce fut ainsi que ces deux personnes d'un si bel esprit s'accordèrent enfin au sujet de la lecture de ces philosophes, et se rencontrèrent au même terme, où ils

578 JM ces principes — 581 T et le mystère, G possibles. Et il me semble qu'en joignant ces deux auteurs ensemble ils ne feraient pas grand mal, parce que l'un s'oppose au mal de l'autre, non qu'il puissent donner la vertu, mais seulement troubler dans les vices. *Explicit* G. — 586 T de toute justice ; — 587 TM qui ne vient pas de la foi — 589 D c'est pourquoi ils doivent, J les lectures — 593 M réussir que fort, B l'un s'oppose — 594 T l'autre. Elles ne peuvent donner la vertu, mais seulement — 596 FJT l'homme se t. combattu — 597 FJTM les contraires — 598 J et ne peuvent, T par ces raisonnements *manque*, DJ ces raisonnements

arrivèrent néanmoins d'une manière différente : M. de Saci y étant venu tout d'un coup par la claire vue du
605 christianisme, et M. Pascal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de tours, en s'attachant aux principes de ces philosophes.

Lorsque M. de Saci et tout Port-Royal des Champs étaient ainsi tout occupés de la joie que causaient la
610 conversion et la vue de M. Pascal, et qu'on y admirait la force toute puissante de la grâce, qui, par une miséricorde dont il y a peu d'exemples, avait si profondément abaissé cet esprit si élevé de lui-même, on le fut encore bien plus, vers le même temps, du changement
615 presque miraculeux d'une autre personne, qui combla de joie tout ce désert....

604 D arrivé tout d'un coup — 606 BDJ de détours, *en* M *la leçon* tours *a été corrigée par un reviseur en* détours. — 608 M des Champs *manque; ajouté en* J *par un reviseur.* — 610 M et la vue *manque.* — 612 JM avait si humblement soumis

LE « PARADOXE SUR LE COMÉDIEN » EST-IL DE DIDEROT?

LE « PARADOXE SUR LE COMÉDIEN » EST-IL DE DIDEROT?

Quand le *Paradoxe sur le Comédien* fut publié pour la première fois, en 1830[1], personne n'hésita à y reconnaître une œuvre authentique de Diderot; et soixante-dix ans passèrent, sans que nul songeât à révoquer en doute cette attribution. De fait, comment aurait-on pu douter? Il était acquis que le *Paradoxe* avait été vendu en 1830 au libraire Sautelet par ce même Jeudy-Dugour, Français naturalisé Russe, qui lui avait aussi vendu la *Correspondance avec Mlle Volland*, une partie des *Lettres à Falconet*, les *Voyages*, la *Promenade du sceptique*, le *Rêve de d'Alembert*. Il était acquis que Jeudy-Dugour avait copié tous ces inédits sur les manuscrits de Diderot que possède la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire sur ces manuscrits mêmes que Mme de Vandeul, fille de

1. *Paradoxe sur le Comédien, ouvrage posthume de Diderot*, Paris, A. Sautelet et Cie, 1830.

Diderot, avait envoyés à Catherine II, en l'assurant qu'ils contenaient les œuvres posthumes de son père. Si le *Rêve de d'Alembert* était authentique, comment le *Paradoxe sur le Comédien* aurait-il pu être apocryphe?

Pourtant M. Ernest Dupuy fit une trouvaille singulière. Un jour, il y a quelques années, sur les quais, il retira de la boîte d'un bouquiniste certain manuscrit. C'était le *Paradoxe*, conforme, à quelques variantes près, au texte connu de tous, mais criblé de corrections : ratures, surcharges, additions marginales. Ce n'était pas un manuscrit de copiste, c'était un manuscrit d'auteur. Or ce manuscrit d'auteur n'était pas de la main de Diderot, mais de la main de Naigeon. La conclusion s'imposait : l'auteur du *Paradoxe* n'était plus Diderot, mais le citoyen Naigeon.

Il fallait bien, il est vrai, que certaines parties fussent authentiques, puisqu'elles reproduisaient un article de Diderot publié dès 1770 dans la *Correspondance* de Grimm; mais M. Ernest Dupuy se persuada que tout le reste (plus des deux tiers de l'œuvre) n'était qu'une audacieuse fabrication de Naigeon, rien qu'un délayage insupportable de l'article de la *Correspondance*, une amplification pauvre d'idées, pauvre de forme, pastichée de Diderot, plagiée de Grimm, de Meister, voire de Cailhava d'Estandoux et de la Clairon. Pour le démontrer, il publia en 1902 un livre, qui est une

édition critique du *Paradoxe*[1], où sa thèse est soutenue avec une extrême ingéniosité.

*
* *

Si elle prévaut, on voit la conséquence immédiate et grave qu'elle entraîne : ce n'est pas seulement le *Paradoxe* qui est en cause, ce sont à peu près toutes les œuvres posthumes du pseudo-Diderot. Comme le dit justement M. René Doumic, « les conséquences de la découverte de M. Dupuy vont loin : songez que tous les écrits posthumes de Diderot nous sont arrivés après une série de pérégrinations et d'aventures de toute sorte et par l'entremise de Naigeon, ou d'autres Naigeons, qui s'appelaient Grimm, l'abbé de Vauxcelles, Jeudy-Dugour, Brière et Walferdin! C'est plus qu'il n'en faut pour éveiller nos doutes sur l'authenticité elle-même d'une bonne partie de l'œuvre de Diderot, de la plus significative, de celle dont on a coutume de se servir pour caractériser l'homme et l'écrivain, dessiner sa physionomie, marquer sa place parmi les penseurs de son temps et déterminer la part qui lui revient dans le mouvement des idées. Pour peu qu'on y regarde de près, on

1. Diderot. *Paradoxe sur le Comédien*, édition critique avec introduction, notes, fac-similé, par Ernest Dupuy, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.

verra les questions se presser, et l'on s'apercevra combien de points obscurs, intéressant à la fois l'œuvre et la vie du philosophe, ont échappé jusqu'ici à la diligence de ses éditeurs et à la clairvoyance de ses biographes [1]. »

*
* *

On comprend que de tels doutes aient ému les critiques, et qu'une querelle littéraire se soit engagée, fort brillante, dont M. Faguet résume ainsi les phases :

« 1° Articles : de M. Gustave Lanson dans la *Revue Universitaire* du 15 mai 1902, très favorable à la thèse de M. Dupuy [2]; — de M. Gustave Larroumet dans le *Temps* (septembre 1902), absolument favorable à la thèse de M. Dupuy et rappelant que M. Larroumet avait lui-même, il y a bien des années, avant la découverte du manuscrit Naigeon, élevé des doutes sur l'authenticité du *Paradoxe sur le Comédien*; — de M. Faguet dans les *Débats* (septembre 1902), très plein d'admiration pour le talent de dialectique de M. Ernest Dupuy, mais ne pouvant admettre, pour des raisons de goût, que le *Paradoxe*, qu'il trouve agréable, soit de Naigeon;

1. *Revue des Deux Mondes*, 1902, p. 925.
2. L'attitude de M. G. Lanson, dans l'article ainsi mentionné par M. Faguet, est bien plutôt celle du « doute provisoire ».

— article de M. Grappe dans la *Revue Latine* dans le même sens et surtout prenant la défense de l'honnêteté et probité de Naigeon.

« 2° Quatre articles dans le numéro de juillet-septembre de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, à savoir : de M. Lucien Brunel, très favorable à la thèse de M. Dupuy, insistant surtout sur les raisons de goût, et se refusant à admettre qu'un ouvrage aussi mal écrit que le *Paradoxe* puisse être de Diderot; — de M. Maurice Tourneux, défendant l'authenticité du manuscrit de Saint-Pétersbourg et réfutant les arguments de M. Dupuy; — de M. Dupuy, montrant l'inanité de l'argumentation de M. Tourneux; — de M. Tourneux, revenant à la contre-réplique et montrant l'inanité de l'argumentation de M. Dupuy. »

A cette revue sommaire, il convient d'ajouter :

3° L'article de M. É. Faguet auquel nous avons emprunté les lignes qui précèdent (*Revue Latine* du 28 décembre 1902), défavorable à la thèse de M. E. Dupuy; — deux articles de M. A. Aulard (*la Révolution française* du 14 août 1902 et du 14 janvier 1903), généralement favorables à la thèse de M. E. Dupuy; un article de M. René Doumic (*Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1902), très favorable à la thèse de M. E. Dupuy.

*
* *

Il est aisé de voir où réside la difficulté du problème : les contradicteurs de M. Dupuy auront beau soutenir que le *Paradoxe* est signé Diderot presque à chaque ligne, ils auront beau accumuler les objections, il est visible que M. Dupuy n'en sera pas ébranlé. Qu'ils attaquent un à un tous ses arguments, il en est un qui demeure. Supposé même que M. Ernest Dupuy renonce de son plein gré à tous les étais de sa théorie, elle subsistera, intangible, aussi longtemps que subsistera le fait qui l'a suscitée et qui la fonde : le manuscrit Naigeon existe. Il existe : qu'y faire? Il existe avec ses ratures et ses surchages : si Naigeon n'a point touché au texte de Diderot, pourquoi ces ratures, pourquoi ces surcharges? Rendez compte d'abord du manuscrit Naigeon. — « Naigeon, dit celui-ci, ne pourrait-il pas l'avoir écrit sous la dictée de Diderot? » — « Ou bien, dit cet autre, ce manuscrit ne serait-il pas une copie figurée, une sorte de calque, où Naigeon se serait amusé à reproduire l'aspect d'un brouillon de Diderot? » De quoi M. Dupuy triomphe, et c'est justice. Et si M. Émile Faguet, revendiquant par de forts arguments l'authenticité du *Paradoxe*, concède pourtant que Naigeon a bien pu, de l'aveu de Diderot, y

insérer trois ou quatre pages de lui, « quelques petites choses » seulement, M. Ernest Dupuy triomphe encore de cette concession : si, là seulement où M. Faguet ne peut pas récuser le témoignage de ses yeux, il accorde que Naigeon a « cuisiné » « quelques petites choses », l'ensemble du *Paradoxe* demeure suspect, sans autre garantie d'authenticité que le goût de chacun ; et deviennent suspects du même coup tous ceux des écrits posthumes de Diderot dont nous devons la connaissance au seul Naigeon ou aux éditeurs de 1830. « C'est donc sur le manuscrit Naigeon », répète M. E. Dupuy, « qu'il faut discuter, c'est là le fond de l'affaire [1]. » Il dit bien, et ses adversaires le savent.

*
* *

Qu'est-ce donc que le manuscrit Naigeon ? M. Ernest Dupuy en a publié dans son édition du *Paradoxe* six pages en fac-similé : regardons-y [2]. Faire la critique des leçons doubles ou triples que nous offre un manuscrit, c'est à l'ordinaire une opération assez simple : nous allons l'essayer.

1. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1902, p. 520.
2. On trouvera ci-après la reproduction de deux de ces pages en fac-similé.

I

Observations tirées de l'examen du fac-similé et formation d'une hypothèse.

Première observation. — Considérez l'une quelconque de ces pages : elle est couverte de ratures et Naigeon y apparaît, semble-t-il, comme un écrivain difficile pour lui-même, qui rarement trouve d'emblée l'expression définitive de sa pensée et qui la cherche à grand effort. Mais regardez aux additions marginales : cherchez-y des ratures. Vous en trouverez une seule, page 25, insignifiante « *Quinaut-Dufresne* (était-il) est-il *Orosmane*[1]? » Elles sont fort longues pourtant, ces additions : sur les six pages du fac-similé, ce sont quatre cents mots qui encombrent les marges, soit quarante lignes pleines d'une impression compacte. Pourquoi ces quarante lignes ne sont-elles jamais raturées, tandis qu'on ne saurait dans les pages elles-mêmes lire plus de dix lignes sans se heurter à quelque retouche? Quelle est cette admirable influence des marges sur le talent de Naigeon?

1. S'il vaut la peine de rendre compte d'un accident si menu, on peut proposer l'explication que voici : Naigeon vient seulement d'effacer cette phrase : « *Mais Quinaut-Dufresne* n'était-il *pas Orosmane?* » Il subit encore la suggestion de cet imparfait.

Dès qu'il y écrit, son style, si laborieux ailleurs, soudain coule de source, pur et facile comme le style de Fénelon. Que n'écrit-il seulement dans les marges?

*
* *

Deuxième observation. — Regardons aux corrections introduites par surcharge dans les six pages du fac-similé. Veuillez y chercher un seul mot qui ait à son tour été raturé et remplacé par une troisième leçon. Cherchez, vous n'en sauriez trouver un seul. Pourtant, lorsque nous corrigeons nos propres écrits, n'arrive-t-il jamais que la correction par nous essayée nous déplaise? Ne nous arrive-t-il jamais de la sacrifier, soit pour revenir au texte primitif, soit pour préférer une troisième expression? C'est là une mésaventure coutumière, à tel point que les parties les plus fragiles de nos écrits, les plus exposées à des remaniements, sont à l'ordinaire celles mêmes que nous avons déjà remaniées. Chez Naigeon il n'en va pas ainsi : rarement la première forme de sa pensée le satisfait, mais toujours la seconde; la première lui semble souvent gauche et mal venue, la seconde est toujours immuable; toujours il s'y complaît et s'y admire. Tout à l'heure nous constations que les marges conféraient à son style une impeccable sûreté; mais de même les interlignes. Il se corrige

volontiers, jamais aux marges, jamais dans les interlignes : admirable puissance des interlignes et des marges!

*
* *

Troisième observation. — Voici une singularité nouvelle : Naigeon ne connaît (outre le renvoi aux marges) d'autre mode de correction que la surcharge; jamais, lui qui remanie tant, il n'éprouve le besoin de remanier que lorsqu'une fois il a rempli d'un texte continu les lignes de son papier. Faites l'épreuve sur une phrase quelconque du fac-similé : lisez ce qui est dans les lignes sous les ratures, jamais vous n'aurez lieu, pour compléter le sens, de recourir aux interlignes. Partout vous trouverez dans les lignes un texte suivi, cohérent, écrit d'une seule tenue de plume, sans hésitation d'aucune sorte; puis, dans les interlignes, utilisant les mots non biffés du premier texte, un second texte suivi, cohérent, écrit d'une seule tenue de plume, sans hésitation d'aucune sorte[1].

1. Je prends comme exemple l'une des phrases les plus remaniées du fac-similé, page 20, ligne 18. Lisant sans tenir compte des ratures et des surcharges, je trouve cette phrase grammaticalement excellente : « *Mais un autre trait où* un même *personnage* vous montrera *dans un* même *moment* la *sensibilité* plate et sotte, *et dans le moment suivant*, la *sensibilité étouffée* et le sens froid sublime, *le voici.* » Si par l'opération inverse, je tiens maintenant pour nuls les mots raturés, et si je leur substitue les mots écrits en surcharge,

Pourtant, regardez parmi vos papiers un brouillon de lettre pris au hasard, un manuscrit raturé quelconque : vous y trouverez des « repentirs », les uns (comme ceux du manuscrit Naigeon) dans les interlignes, les autres dans les lignes mêmes. Ce sera tantôt une phrase qui commence et, brusquement biffée, ne s'achève pas; tantôt une proposition coordonnée qui s'est tournée soudain sous votre plume en une subordonnée, tantôt un mot raturé auquel a succédé sur la même ligne un synonyme choisi à sa place. Par exemple (page 24 du fac-similé, ligne 18), Naigeon a remplacé « il *croira* » par « il *se persuadera* » : il n'a fait cette correction qu'alors que la ligne était déjà toute remplie. Il a superposé un mot à l'autre; lui arrive-t-il ailleurs, comme à chacun de nous, de les juxtaposer? — Jamais. — Lui arrive-t-il, commençant une phrase, de se repentir sur l'instant? — Jamais, dans les six pages du fac-similé, sauf une fois (page 24, ligne 24) :

Votre voisine est belle, très belle, d'accord; mais ce n'est pas la Beauté. *Mais Quinaut* [*ces deux mots raturés*] Il y a aussi loin de votre ouvrage à votre modèle que de votre modèle à l'idéal...

j'obtiens cette seconde phrase, non pas plus correcte que la précédente, mais où la pensée apparaît plus précise et plus nette : « *Mais un autre trait où* je vous montrerai un *personnage dans un moment* rendu plat et sot par sa *sensibilité, et dans le moment suivant* sublime par le sens froid qui *succéda* à la *sensibilité étouffée*, le voici. »

Naigeon a voulu d'abord, semble-t-il bien, passer la parole après le mot *Beauté* au second personnage du dialogue pour lui prêter à cet endroit l'objection : *Mais Quinaut...* Il s'est ravisé et il a ajourné à la page suivante cette riposte. Voilà, direz-vous, un « repentir ». Remarquez pourtant qu'après ces deux mots *Mais Quinaut* l'écriture change d'aspect, les lignes deviennent plus serrées, comme si Naigeon avait ménagé au bas de ce feuillet un blanc qu'il n'a su remplir que plus tard. C'est l'indice qu'il a pu se produire ici quelque accident de copie : réservons tout jugement sur ce cas isolé, qui seul vient troubler — provisoirement peut-être — la pureté et la constance du phénomène : hormis ce cas unique, jamais Naigeon ne se corrige que par surcharge.

*
* *

Ces trois observations manifestent des procédés de travail bizarres et presque pathologiques : Naigeon se révèle à nous comme un écrivain qui ne s'avise jamais d'une correction qu'après avoir rempli la ligne jusqu'au bout, qui est souvent mécontent de son premier jet et toujours ravi du second, et dont le talent de style s'affermit dès qu'il écrit dans les marges.

Comment dissiper ces merveilles et ces prestiges? Par une hypothèse très simple, que d'aven-

ture le lecteur a déjà pressentie et qu'il a dégagée de ces observations.

*
* *

L'hypothèse. — Ce que nous montrent ces six pages en fac-similé, ce n'est pas un écrivain qui peine à trouver la juste expression de sa pensée, qui hésite, se reprend, choisit, crée. Ce n'est pas un écrivain, c'est un scribe.

Naigeon a tiré d'abord une copie du *Paradoxe*, de sa belle écriture posée et soigneuse, si appréciée du baron d'Holbach, et cette copie était vierge de ratures. Plus tard (cinq jours après, cinq ans après, nous ne savons), il s'est trouvé en possession d'un second texte du *Paradoxe*, remanié par son auteur. Il aurait pu dresser une nouvelle copie, déchirer celle qu'il avait déjà prise : il s'est avisé que les remaniements pourraient tenir sur celle-ci sans trop la gâcher; pour épargner sa peine, il s'est dispensé de récrire le tout, et minutieusement, raturant lettre par lettre et jambage par jambage les leçons sacrifiées par Diderot, il s'est contenté de *collationner*.

Par là s'explique tout le mystère.

Pourquoi Naigeon, seul entre tous les écrivains, ne se corrige-t-il jamais dans les lignes, toujours dans les interlignes? C'est que les lignes représentent et reproduisent le premier manuscrit de

Diderot qu'il veut mettre au net. Il ne fait pas l'office d'un écrivain, mais d'un scribe qui copie.

Pourquoi Naigeon, seul entre tous les écrivains, ne se corrige-t-il jamais deux fois? C'est que ses surcharges représentent et reproduisent les variantes du second manuscrit qu'il veut transcrire. Il ne fait pas l'office d'un écrivain, mais d'un scribe qui collationne.

Pourquoi Naigeon, seul entre tous les écrivains, ne se corrige-t-il jamais dans les marges? C'est que ses additions marginales représentent et reproduisent les variantes plus longues, trop longues pour tenir dans les interlignes, du second manuscrit qu'il veut transcrire. Il ne fait pas l'office d'un écrivain, mais d'un scribe qui collationne.

*
* *

On dira : l'explication est plausible peut-être, elle n'est pas nécessaire. D'abord le repentir *Mais Quinaut* la contrarie fortement. Puis, quant aux corrections et additions marginales, il est possible que Naigeon ait pris soin, en ces quelques pages, pour ne pas trop brouiller son texte, de les essayer à loisir sur d'autres feuillets de papier, où il raturait à son aise, ne transportant les leçons nouvelles sur son manuscrit que lorsqu'il les sentait définitives. — Il est possible, certes; mais il est invrai-

semblable qu'il ait pris des soins si minutieux d'un bout à l'autre de son texte. M. Ernest Dupuy n'a publié que six pages du manuscrit en fac-similé; il faut voir les trente autres [1]. Si les phénomènes observés pour ces six pages se reproduisent sur le manuscrit, la vraisemblance de notre supposition croîtra de page en page, selon une progression géométrique, de la septième à la huitième, à la vingtième, jusqu'à confiner finalement à l'évidence. Notre hypothèse pose cette triple gageure : que jamais dans les trente autres pages du manuscrit nous ne trouverons ni dans les additions marginales une rature, ni dans les interlignes une double correction, ni dans les lignes un repentir qui ne puisse et ne doive s'expliquer comme un accident de copie. Il faudra de plus que le manuscrit nous rende compte du cas *Mais Quinaut*.

J'ai proposé cette hypothèse sous la forme qui précède en une conférence faite aux élèves de l'École Normale, avant d'avoir vu le manuscrit, les invitant à la vérifier par eux-mêmes, et prêt, si une seule observation la contredisait, à leur donner l'exemple de la soumission aux faits. Le lendemain seulement, 21 janvier 1903, je fus voir le manus-

1. L'appareil critique disposé par M. E. Dupuy au bas des pages de son édition ne dispense pas de cet examen : il a par exemple négligé d'y noter que huit lignes ont été biffées au haut de la page 25, comme le montre le fac-similé. Il se peut qu'il ait jugé inutile de relever d'autres accidents du manuscrit, défavorables à notre thèse.

crit Naigeon à la Bibliothèque Nationale, qui l'a récemment reçu en don de M. Ernest Dupuy : le manuscrit y a reçu la cote : *Nouvelles acquisitions françaises* 10165.

II

Vérification de l'hypothèse.

Voici comment le manuscrit, interrogé à ses 36 pages, répond aux trois questions posées :

1° *Y a-t-il des ratures dans les additions marginales?* — Jamais.

2° *Y a-t-il dans les interlignes des doubles corrections?* — Jamais, sauf celle-ci, qui ne gêne pas notre hypothèse. P. 14 du manuscrit, p. 29 de l'édition E. Dupuy, on lit :

A quel âge est-on grand comédien? Est-ce à l'âge où l'on est plein de feu? Où le sang bouillonne dans les veines? Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle? Où le choc le plus léger porte le trouble au fond des entrailles? Il me semble que non.

Dans l'interligne, à la fin de la phrase, au-dessus des mots *Il me semble que non*, Naigeon a écrit une seconde fois les mots *Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle*, puis les a biffés.

Pourquoi les a-t-il biffés? On peut en proposer diverses raisons, celle-ci par exemple. Si l'on se

reporte au texte du manuscrit de Saint-Pétersbourg (édition Dupuy, p. 109), on voit que les mots *Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle* y sont bien rejetés à la fin de la phrase. Diderot, les ayant placés d'abord un peu plus haut, aura jugé bon, lors de sa revision, de les transférer à cette place. Naigeon, collationnant d'après un manuscrit où Diderot avait indiqué cette retouche, a voulu l'introduire sur sa copie, et a donc écrit dans l'interligne, à la place requise, les mots *Où l'esprit s'enflamme à la moindre étincelle.* Puis il les a biffés, sans doute parce que Diderot n'avait marqué que par un signe conventionnel le déplacement à opérer, et qu'à la réflexion Naigeon a hésité sur la signification de ce signe et sur l'intention vraie de l'auteur.

3° *Y a-t-il dans les lignes des repentirs?*

Je note ici tous les accidents, si menus soient-ils, que j'ai observés. Les mots en italique sont raturés dans le manuscrit.

P. 8 du ms., p. 19 de l'éd.: « Ce sont les entrailles qui troublent *qui tro* sans mesure la tête de l'homme sensible. » — P. 24 du ms., p. 51 de l'éd. : « elle corrigea les défauts grossiers de ceux-ci, puis*que* les défauts moins grossiers, jusqu'à ce que... » — P. 25 du ms., p. 52 de l'éd. : « *et* — et pourquoi? » — P. 29 du ms., p. 61 de l'éd. : « quelque illustre *débauché* ou riche débauché. » — P. 30 du ms., p. 62 de l'éd. : « une troupe de comédiens n'est point, comme elle devrait l'être chez un peuple où l'on attacherait *chez un peuple*

à la fonction... » — P. 31 du ms., p. 64 de l'éd. : « ce despotisme, ils l'exercent sur les *auteurs* auteurs, et... » — P. 33 du ms , p. 66 de l'éd. : « Je vous devine... — *Ah tr* — Ah traître. » (Naigeon a remplacé *Ah tr* par le trait indiquant le changement d'interlocuteur.)

Pas une de ces ratures ne mérite qu'on s'arrête à expliquer que ce sont des accidents auxquels n'échappe aucun copiste, si attentif qu'il soit. Plusieurs même (par exemple *puisque* au lieu de *puis*), faisant non-sens, ne peuvent guère être le fait que d'un copiste qui s'attache à peine à comprendre ce qu'il transcrit. Si on les néglige, il reste ce seul cas :

P. 15 du ms., p. 31 de l'éd. : « Il n'y a qu'un moment qu'après dix ans d'absence du théâtre la Clairon voulut y *rentrer* reparaître. Si elle joua.... etc. »

Est-ce nécessairement ici une retouche d'auteur? Remarquez que *reparaître* est le dernier mot de la phrase. Comme fait tout scribe, à moins qu'il ignore tout à fait la langue de son modèle, Naigeon ne devait pas reporter les yeux sur le manuscrit original à chaque mot qu'il copiait. Il lisait d'un coup une ligne ou deux, et transcrivait de mémoire. Au dernier mot de la phrase, l'expression *rentrer au théâtre* s'est substituée dans sa mémoire et sous sa plume à l'expression presque synonyme *reparaître au théâtre*. Mais revenant au manuscrit, pour y chercher le début de la phrase suivante *Si elle*

joua..., il s'est aperçu de son erreur. Ici, par la substitution involontaire d'un mot à un autre, il a failli collaborer avec Diderot : c'est la seule fois, je crois.

*
* *

C'est ainsi que le manuscrit a répondu à nos trois questions. Mais il nous a donné par surcroît un renseignement imprévu : tout le manuscrit avant les ratures est écrit d'une même encre; toutes les surcharges des interlignes et toutes les additions marginales sont écrites d'une autre encre, plus étendue d'eau et plus pâle. N'en voulant croire mes yeux, j'ai soumis cette impression à M. Auvray, le savant bibliothécaire du département des manuscrits, qui a vu comme moi. C'est la confirmation de ma thèse par un indice matériel[1].

1. Je crois cet indice réel, et le croyant tel, je le produis donc. Il se peut cependant qu'en quelques passages examinés par d'autres yeux sous un éclairage autre, la différence des deux encres n'apparaisse pas. Mais l'on ne gagnerait rien à nous contester la constance du phénomène : notre remarque est-elle juste, elle nous sert; est-elle fausse, elle ne nous nuit pas. En effet, si d'autres observateurs constatent comme nous, partout et toujours, la différence des deux encres, ils seront obligés d'en conclure que notre thèse est vraie : étant absurde qu'un écrivain change de plume et d'encrier chaque fois qu'il éprouve le besoin de modifier quelque chose à la phrase qu'il est en train d'écrire. Au contraire, si d'autres observateurs nient que ce contraste soit constant, notre thèse n'en recevra nulle atteinte : n'étant pas absurde qu'en certains passages, l'encre ait blanchi plus qu'aux autres, ou bien que Naigeon, au jour où il collationna, ait eu sur sa table deux encriers contenant des encres de qualité différente, et que, se servant à l'ordinaire de l'un, il ait accidentellement trempé parfois sa

De cet examen du manuscrit il semble résulter jusqu'à l'évidence que le manuscrit Naigeon n'est pas un « brouillon d'auteur ». Ce n'est pas un manuscrit de travail, sur lequel un écrivain a pensé. C'est une copie de scribe, collationnée ensuite par le même scribe.

*
* *

Et le cas *Mais Quinaut*, dira-t-on. C'était là contre vous — vous en avez convenu — une difficulté grave. Là du moins, Naigeon manifestait l'activité, non d'un copiste, mais d'un remanieur. L'examen du manuscrit a-t-il pu écarter cet obstacle? — Certes, et au delà de notre espérance. L'explication est un peu malaisée à suivre, pour qui n'a pas le manuscrit entre les mains. Nous ferons effort pour exposer la chose avec clarté; nous osons promettre au lecteur que cette discussion, s'il veut bien y prêter quelque attention, le conduira à un résultat d'un certain intérêt.

Si l'on veut bien regarder à la page 25 du facsimilé, on verra qu'elle commence par huit lignes, soigneusement annulées. Sous les ratures, on lit :

mieux fait qu'elle! Nierez-vous qu'on embélisse la nature? N'avez-vous jamais loué une femme en disant qu'elle était belle comme une vierge de Raphaël?

plume dans l'autre. — Cela dit pour éviter que cette discussion ne dégénère en une expertise d'écriture.

N'avez-vous jamais dit d'un paysage qu'il étoit romanesque ? D'ailleurs vous me parlez d'un instant fugitif de la nature, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art projetté, suivi, qui a sa conduite et sa durée. Prenez chacun de vos acteurs, faites varier la scène dans la rue comme au théâtre et montrez-moi vos personnages successivement, isolés, mais Quinaut-*Dufresne, glorieux de caractère, jouait merveilleusement le Glorieux.*

Ces phrases, vous pourrez les retrouver dans leur vrai contexte aux pages 26 et 27 de l'édition Dupuy :

Quelle est donc cette magie de l'art si vantée, puisqu'elle se réduit à gâter ce que la brute nature et un arrangement fortuit avaient mieux fait qu'elle? Nierez-vous qu'on embélisse la nature? N'avez-vous jamais loué une femme en disant qu'elle était belle comme une vierge de Raphaël? N'avez-vous jamais dit[1] d'un paysage qu'il étoit romanesque? D'ailleurs vous me parlez d'un instant fugitif de la nature, et moi je vous parle d'un ouvrage de l'art projetté, suivi, qui a sa conduite et sa durée. Prenez chacun de vos acteurs, faites varier la scène dans la rue comme au théâtre et montrez-moi vos personnages successivement, isolés, *deux à deux, trois à trois ; abandonnez-les à leurs propres mouvements; qu'ils soient maitres absolus de leurs actions, et vous verrez l'étrange cacophonie qui en résultera.*

Par quelle bizarrerie ce passage se trouve-t-il, sur cette page 25, associé à celui où il est question

1. Ce que nous transcrivons ici, c'est le « premier état » du manuscrit, sans tenir compte du « second état », des surcharges écrites de l'encre pâle que l'on sait.

de Quinaut-Dufresne, alors que ces deux passages sont séparés dans le *Paradoxe* par de longs développements intermédiaires, par vingt-six pages de l'édition Dupuy?

Pour le comprendre, il faut savoir que le manuscrit est écrit au recto et au verso, que la page 24 est un verso et que la page 25 est le recto du feuillet suivant. Il faut savoir en outre que le manuscrit se compose de 18 feuilles de papier pliées par le milieu, de manière à former un cahier de 36 pages, cousu comme un cahier d'écolier, c'est-à-dire que le fil se trouve entre les pages 18 et 19. Dans un cahier de 36 pages écrit au recto et au verso, le feuillet attenant au feuillet 25-26 est nécessairement paginé 11-12.

Or, si l'on se reporte à cette page 12, on constate qu'elle se termine précisément par ces mots :

Quelle est donc cette magie de l'art si vantée, puisqu'elle se réduit à gâter ce que la brute nature et un arrangement fortuit avaient

c'est-à-dire qu'elle se raccorde au feuillet attenant, numéroté 25, qui commence par les mots :

mieux fait qu'elle?

Il faut donc que ce feuillet 25 ait été d'abord le feuillet 13, et chacun peut en voir la preuve matérielle sur le fac-similé, où le nombre primitif 13 reste visible sous la surcharge 25.

Naigeon avait donc formé d'abord, pour y établir sa copie, un cahier de 24 pages seulement; parvenu à la page 12, il avait continué, comme de juste, sur la page 13, puis sur la page 14, etc.

Mais, tandis qu'il copiait, se produisit un grave accident. A son insu, il avait égaré ou déplacé, par telle mésaventure qu'il vous plaira d'imaginer, tout un cahier ou tout un lot de feuillets du manuscrit qu'il avait à transcrire. A la ligne 8 de la page 13 de sa copie, il parvenait au bas d'une page de son modèle, laquelle finissait par les mots *successivement*, *isolés;* il copia ces mots, tourna la page du manuscrit à copier, passa à la suivante : elle commençait par ces mots : *mais Quinaut Dufresne*, *glorieux de caractère*, *jouait merveilleusement le Glorieux;* il les copia, mettant bout à bout *successivement*, *isolés*, *mais Quinaut Dufresne*, sans remarquer la lacune, en bon scribe passif et machinal qu'il était, tout occupé à calligraphier. Longtemps[1] il continua, tant qu'enfin il retrouva ce lot de feuillets égarés ou déplacés, qu'il n'avait pas transcrits. Il s'étonne, cherche la vraie place de ces feuillets, la trouve. C'est à la page 13, ligne 8, qu'il constate la lacune : il se décide à la combler.

1. En admettant qu'il eût paginé son cahier d'avance, de 1 à 24, il reste pourtant qu'il n'a pas sur l'heure reconnu sa méprise : s'il l'avait remarquée avant que la page où elle s'est produite fût écrite tout entière, il lui aurait suffi de biffer douze, ou vingt, ou vingt-cinq lignes au lieu de huit, et il aurait réparé l'accident sur cette page même.

Il annule soigneusement les huit premières lignes de la page 13 (puisqu'il devenait impossible de les conserver), et suppute combien de pages de son écriture il faudra pour y faire tenir les pages retrouvées de l'original. Il estime qu'il lui en faudra douze, grossit en conséquence son cahier de six feuillets nouveaux formant douze pages, les insère après la page 12 et commence à copier sur un nouveau feuillet 13 à partir des mots *mieux fait qu'elle.* Il se trouve qu'il a calculé juste, à un tiers de page près. Lorsque, au feuillet 24, il a achevé sa besogne de raccord et qu'il l'a terminée par les mots *mais Quinaut* qui rejoignent enfin les mots *Dufresne*, *glorieux de caractère*, il n'a rempli sa page qu'aux deux tiers et, n'ayant plus rien à y mettre, il laisse donc le bas de la page en blanc. Il ne lui reste plus qu'à corriger sa pagination devenue fautive, et l'on peut voir sur le manuscrit qu'il a été obligé de la changer toute à partir du feuillet 25 : comme on lit 13 sous 25, de même on lit nettement 14 sous 26, 15 sous 27, 16 sous 28, et ainsi de suite jusqu'à la page 36 et dernière du cahier, primitivement cotée 24.

Plus tard, quand, pourvu d'un manuscrit remanié du *Paradoxe*, Naigeon fait son travail de collation, Diderot a introduit un développement nouveau dans son œuvre : à la page 24, après *mais ce n'est pas la Beauté*, il a continué par les mots : *il y a aussi loin de votre ouvrage à votre modèle que de*

votre modèle à l'idéal, etc. C'est alors que Naigeon efface les mots *Mais Quinaut*, puisque Diderot les avait effacés, et il profite du blanc qui reste au bas de la page pour y insérer le développement nouveau; il a beau serrer les lignes, le tout ne tient pas sur ce feuillet, et il se voit obligé d'utiliser la marge du feuillet suivant, où, après tant d'aventures courues, *Quinaut* rejoint enfin *Dufresne*.

Ce qui prouve la validité de notre interprétation, c'est d'abord qu'il est impossible, croyons-nous, d'en imaginer une autre; c'est ensuite, pour quiconque regardera le fac-similé, que le bas de la page 24, depuis les mots *il y a aussi loin*, n'est pas du même train d'écriture que le haut de la page; c'est, pour quiconque regardera le manuscrit lui-même, que le bas de la page 24 est de l'encre plus pâle qui est celle dont Naigeon s'est servi pour transférer sur sa copie primitive le second état du texte [1].

*
* *

Quel est l'enseignement imprévu de cette longue discussion? C'est que Naigeon, recopiant le *Para-*

1. Il m'avait semblé d'abord — et quelquesunes des personnes que j'ai consultées ont eu la même impression — que les huit lignes raturées de la page 25 étaient d'un autre train d'écriture que le reste de la page : lignes plus rapprochées, écriture plus menue. Vérification faite, ce n'était qu'une illusion de l'œil provoquée par les ratures : on pourra mesurer que ces huit premières lignes ont précisément le même écartement que les autres; on pourra compter qu'elles ont le même nombre de lettres.

doxe, a passé, sans s'en apercevoir, douze pages de développements. Supposera-t-on que ce sont des développements intercalaires, écrits après coup par l'auteur, quel qu'il soit? On le supposerait vainement, car jamais, en aucun état du texte, le passage où intervient Quinaut-Dufresne n'a pu légitimement faire suite au développement : « Nierez-vous qu'on embellisse la nature? » et nous sommes en présence d'une erreur matérielle de scribe [1].

Or, je le demande, l'homme capable d'une bévue de cet ordre peut-il être l'auteur ou le fabricateur du *Paradoxe*? Quel écrivain, mettant au net l'une

1. Il y en a plusieurs autres, qui nous montrent pareillement en Naigeon un scribe passif et machinal. Voici la plus apparente. La *Correspondance* de Grimm (p. 25 de l'édition Dupuy) donnait cette phrase excellente : « Le spectateur délicat sentirait que la vérité d'action dénuée de tout apprêt est mesquine et ne s'accorde pas avec la vérité. Du reste ce n'est pas que... » Il faut que Naigeon n'ait pas eu sous les yeux la *Correspondance*, et qu'il n'ait pas toujours compris ce qu'il copiait, puisqu'il a écrit : « avec la poésie du reste. Ce n'est pas que... », car cette coupe de phrase forme un non-sens. — Comme ce non-sens se trouve aussi dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg, cette faute commune associe le manuscrit Naigeon et celui de Saint-Pétersbourg en une même famille. Mais procèdent-ils l'un de l'autre? ou, indépendamment l'un de l'autre, d'un même modèle? Nous devrions, semble-t-il, quelque part en cette étude, tâcher de déterminer la nature de ce rapport. Nous avons fait ce travail, mais nous avons nos raisons de ne pas en publier ici les résultats. Nous laisserons le soin de reprendre cette petite enquête aux futurs éditeurs des œuvres de Diderot. Qu'il nous suffise de remarquer qu'il ne ressort rien, qu'il ne peut rien ressortir contre notre thèse de la comparaison de ces deux manuscrits, comment que l'on conçoive leurs rapports de filiation.

de ses propres œuvres, pourrait en omettre douze pages, sans s'apercevoir qu'il les omet, alors qu'à l'endroit où il commet cet oubli, il juxtapose absurdement deux développements qui furent toujours disjoints dans son ouvrage et dans sa pensée?

Jusqu'ici l'on pouvait dire : Si vous montrez que Naigeon fait par tout son manuscrit office de scribe, il reste possible pourtant que le scribe Naigeon y copie la prose de l'écrivain Naigeon. Désormais il est bien défendu de le dire : non seulement Naigeon ne peut être l'auteur du *Paradoxe*, mais il est acquis que, copiant le *Paradoxe*, il le connaissait fort superficiellement et peut-être ne l'avait-il seulement pas lu. Bref, si l'on maintient que le *Paradoxe* a été composé, à partir du texte de la *Correspondance* de Grimm, par quelqu'un qui n'était pas Diderot, ce quelqu'un, ce fabricateur pourra être Grimm, ou Marmontel, ou Morellet, ou Le Franc de Pompignan, ou Palissot, ou la Clairon, ou Cagliostro peut-être, ou l'ex-jésuite Nonotte encore : qui l'on voudra, l'un quelconque des personnages qui fleurirent entre 1770 et 1785, un seul excepté : et c'est Naigeon.

Conclusion.

Le manuscrit Naigeon perd donc sensiblement de son importance. Il en garde assez cependant pour qu'on sache gré à M. Ernest Dupuy de l'avoir

imprimé, muni d'un riche et précieux commentaire historique. En effet, à ceux qui croient que le *Paradoxe* est de Diderot, il enseignera par un nouvel exemple que l' « improvisateur » Diderot savait à l'occasion reprendre jusqu'à trois fois[1] le même ouvrage, le repenser, le remanier intimement. De plus, puisqu'il nous laisse discerner et dégager trois états successifs du texte, il invitera les fervents de Diderot à l'observer de près dans le travail de sa composition et de son style. Enfin, nous montrant avec quel soin vétilleux, quels scrupules infinis Naigeon recueille les plus minimes

1. Premièrement en 1770, date où il écrit son article pour la *Correspondance* de Grimm. Deuxièmement, en 1773, date où il compose le *Paradoxe* (il y parle comme d'une actualité des débuts au théâtre de Mlle Raucourt qui eurent lieu le 23 décembre 1772) : c'est le manuscrit Naigeon en son premier état, avant les ratures et les surcharges. — Troisièmement, en 1778, date où il remanie le *Paradoxe* (il y fait allusion à la nomination de Necker au Contrôle général (29 juin 1777), à la *représentation* de la *Gabrielle de Vergy* de Du Belloy (12 juillet 1777), à *Paris sauvé* de Sedaine (1778) : c'est le manuscrit Naigeon en son second état, raturé et surchargé : et par là sont confirmées matériellement les excellentes conjectures d'Assézat. Si notre thèse est vraie, elle veut que ces trois allusions se trouvent dans le manuscrit en surcharge dans les interlignes : on peut vérifier qu'il en est bien ainsi pour Necker (p. 40 de l'éd. Dupuy), et pour *Paris sauvé* (p. 41); quant à l'allusion à *Gabrielle de Vergy*, elle se lirait aussi en surcharge, si Naigeon n'avait pas arrêté trop tôt son travail de collationneur : il l'a, en effet, abandonné à la page 27 du manuscrit. Dans les 26 premières pages, on ne peut lire dix lignes sans rencontrer quelque correction à l'encre pâle; à partir de la page 27 (exactement depuis les mots *embrassements de la mère*, cf. l'édition Dupuy, p. 57), les dix dernières pages du manuscrit Naigeon sont pures de toute surcharge.

retouches de son maître, ce manuscrit sera garant de sa piété envers Diderot et de sa probité d'éditeur : il dédommagera le bon secrétaire du désagrément qu'il lui a attiré d'être traité pendant quelques mois d' « audacieux mystificateur », d' « impudent plagiaire » et de « plat faussaire » : il sera un gage que les écrits de Diderot publiés par Naigeon en 1798 ont chance d'être authentiques jusque dans le détail du style.

Mais, quel que puisse être notre sentiment personnel, nous n'aurons garde d'affirmer ici que le *Paradoxe* est de Diderot. Naigeon copie-t-il du Diderot? ou du Meister, ou du Cailhava? Tout ce que nous affirmons, c'est qu'il copie. Nous nous en tenons là, content d'avoir replacé les choses précisément au point où elles étaient alors que le manuscrit Naigeon moisissait encore dans la boîte du bouquiniste, c'est-à-dire alors que le problème n'existait pas. Avant l'impression de ce manuscrit, personne n'aurait osé, faute d'une arme critique, soulever la question de l'attribution du *Paradoxe* à Diderot. C'est le manuscrit « cuisiné » de Naigeon qui, seul, a fourni à plusieurs cette arme. Elle est brisée, je crois. Leur « brouillon d'auteur » dans les mains, ils disaient : « Expliquez l'existence de ce manuscrit, c'est là le fond de l'affaire. Prouvez que le *Paradoxe* n'est pas de Naigeon ». Aujourd'hui qu'ils n'ont plus rien dans les mains, leurs adversaires leur diront : « Prouvez que le *Paradoxe*

est de Naigeon. » Tout le fardeau de la preuve retombe sur eux. Le « ci-devant chef-d'œuvre » est redevenu chef-d'œuvre. Ils ont tout juste les mêmes droits à révoquer en doute l'attribution du *Paradoxe* à Diderot qu'à contester l'authenticité d'un autre écrit posthume quelconque de Diderot.

Subsidiairement, ce que nous affirmons, c'est que Naigeon, copiant le *Paradoxe*, a copié de la prose de Diderot, ou de Meister, ou de Cailhava, mais non de la prose de Naigeon : s'il est vrai qu'un auteur, qui transcrit une de ses propres œuvres, ne saurait en passer douze pages à son insu dans les conditions ci-dessus décrites. Il reste possible pourtant, à l'extrême rigueur, que lorsque Naigeon a, plus tard, d'une encre plus pâle, transporté sur sa copie du *Paradoxe* des retouches de style et des additions, ces retouches et additions soient de lui. Le prétendre, soutenir que ces cent lignes environ, cent cinquante tout au plus, sont apocryphes, c'est la dernière ressource qui soit laissée, semble-t-il, à ceux qui veulent que Naigeon ait remanié le *Paradoxe*. A eux de montrer, s'ils en ont le pouvoir, que ces corrections et remaniements sont indignes de Diderot.

Voudront-ils s'y essayer?

24

rités. la plai-
roit sur la
chose ... ...
générale qu'
promettoit
...

Mais ce n'est pas
ouvrage à vapeur
idéal ne seroit
n'existe pas; im-
ation — il par
exemple; elle voit
y avait des yeux
grottiers de
une langue sur,
dans la natu-
développement d'
allez aux Indes
toutes les femme,
toute que ait dans
du titien, est-elle
un tableau de
de catherine
belle femme re

UN FRAGMENT INCONNU

D'ANDRÉ CHÉNIER

UN FRAGMENT INCONNU D'ANDRÉ CHÉNIER

Ce n'est pas quelque liasse de vieux papiers ignorés et inédits qui nous livrera ce « fragment inconnu ». Voici trente ans bientôt qu'il est imprimé, noir sur blanc, dans les principales éditions d'André Chénier; mais on y a reconnu jusqu'ici non la main de Chénier, mais celle d'un Polonais.

C'est Gabriel de Chénier qui, le premier, l'a mis en lumière. Dans la *Notice* qui ouvre son édition [1], venant à dénombrer les amis d'André Chénier, il écrit :

« Le poète polonais Niemcewicz, qui fut nonce du Palatinat de Livonie à la Diète constituante de 1788 et ensuite aide de camp de Kosciusko en 1794, envoya à André Chénier, vers 1786, un fragment d'une poésie qu'il adressait à Miss [2] Cosway. Ce qui rend ce morceau remarquable à

1. *Œuvres poétiques d'André Chénier*, Paris, Lemerre, 1874, t. I, p. XXXVII-VIII.
2. Lisez : *Mistress* Cosway.

plus d'un titre, c'est qu'il a été composé en vers français par le poète polonais, qu'il est écrit de sa main, et inédit :

> Trop heureux Niemcewicz dont la muse fidèle
> Ouvre à ta renommée, etc.... »

Au-dessous des vers que Gabriel de Chénier transcrit ici, Niemcewicz a ajouté cette ligne :

> Niemcewicz sera toujours ami de St-André,

et c'est là, dit G. de Chénier, « la signature du poète polonais, accompagnée de mots affectueux ».

Personne, à ma connaissance, n'a jamais contesté cette attribution. Becq de Fouquières l'accepte expressément dans ses *Lettres critiques*[1], et Louis Moland[2] a relégué ce fragment aux *Appendices* de son édition parmi les *Pièces adressées à André Chénier*, sous ce titre :

Fragment d'une poésie adressée à Miss Cosway par Niemcewicz.

Tout récemment encore, M. Paul Glachant[3] classait Niemcewicz parmi les littérateurs qui, comme Le Brun, Florian ou Alfieri, « ont deviné et encouragé Andre Chénier de son vivant », et disait :

1. *Lettres critiques sur la vie, les œuvres, les manuscrits d'A. Chénier*, Paris, Charavay, 1881, p. 117.
2. *Œuvres poétiques d'André Chénier*, Paris, Garnier, 1878, t. II, p. 271.
3. *André Chénier critique et critiqué*, Paris, Lemerre, 1902, p. 271.

Niemcewicz, poète polonais, en 1786, a composé en l'honneur d'André des vers français assez insignifiants, publiés par G. de Chénier dans sa *Notice*. »

Ces vers, les voici :

A Mss Cosway.

Trop heureux Niemcewicz dont la Muse fidèle
Ouvre à ta renommée une porte nouvelle;
A sa langue étrangère enseignant tes vertus,
Te présente à l'encens de peuples inconnus,
Et fait luire tes traits et ton âme et ta grâce
Jusqu'aux bords nébuleux que la Baltique embrasse!
Les sept astres du Nord, parmi les chênes verts,
Le verront, aux pasteurs de fourrures couverts,
Tel qu'Orphée au milieu de sa troupe farouche,
Apprendre ce doux nom qui vivra sur sa bouche,
Ton nom, ton nom si doux, l'honneur de sa chanson.
Pour entendre sa voix et redire ton nom,
De l'âpre Niémen les Naïades sacrées,
Brisant les durs remparts de glaces azurées,
Lèveront à l'envi leurs beaux visages blancs,
Ceints d'humides roseaux et de glaçons brillants.
Ton nom réveillera, chanté par les feuillages,
L'écho de Podolie en ses grottes sauvages.
Les belles, dont la martre au noir duvet luisant
Presse le jeune sein, quand sous leur char glissant
Le froid hiver durcit la Vistule écumante,
Diront : Cette étrangère est donc bien séduisante!
Prêts à braver le Russe en un combat mortel,
Les Polaques guerriers invoqueront le ciel
Pour qu'une autre Cosway, comme toi noble et pure,
De son écharpe blanche entoure leur armure.

Niemcewicz sera toujours ami de St-André.

*
* *

Il semble d'abord, à bien lire ces vers, que Niemcewicz n'est pas « la personne qui parle », mais celle « de qui l'on parle »; que quelque autre le loue ici, et l'*envie* de ce qu'il sait chanter Marie Cosway, non pas en vers français, mais en vers polonais.

Pourtant, comme cette interprétation, probable, n'est peut-être pas nécessaire, voici quelques remarques pour la confirmer.

Ces « belles », dont les « chars glissants » sillonnent la Vistule durcie, sont du plus pur style Louis XVI, et pareillement ces fiers Polaques, semblables aux galants chevaliers du comte de Tressan, qui rêvent de voler au combat parés d'écharpes aux couleurs de leur dame : mais n'apparaît-il pas que les touches de ce coloris exotique ont été disposées par un poète parisien plutôt que par un « Orphée » du Nord?

De plus, regardons le fragment original, ce feuillet écrit de la main[1] de Niemcewicz. Il est conservé à la Bibliothèque de Carcassonne, sous la cote 11816, 3°. A ma prière, et grâce à l'obligeance de M. Izard, bibliothécaire de cette ville,

1. Gabriel de Chénier y a épinglé cette note : « Ce fragment a été envoyé en 1786, et est bien de la main même du poète polonais Niemcewicz. Vérifié sur ses manuscrits à la Bibliothèque polonaise. »

M. H. Busson m'en a envoyé une copie. Niemcewicz a écrit au vers 11 : *Ton nom*, son *nom si doux*, *honneur de ta chanson*, et cette faute serait singulière, si Niemcewicz était l'auteur de la pièce. En outre, il devait savoir assez bien le français, puisqu'il a traduit *Athalie* en vers polonais. Pourtant, on voit qu'il a parsemé notre fragment de fautes d'orthographe, dont voici les plus significatives :

... les Naïades sacrées,
Brisant les dures remparts de glaces azurées,
Lèveront à l'envie leurs beaux visages blancs...

Le Polaque qui a pu fausser de la sorte les vers qu'il transcrivait a manifesté par là, non seulement qu'il n'en était pas l'auteur, mais que jamais de sa vie il n'avait rimé deux vers français.

*
* *

Si Niemcewicz n'a pas composé cette pièce, la note qu'il y joint : *Niemcewicz sera toujours ami de St-André*, ne serait-elle pas son remerciement au véritable auteur? On peut supposer que Chénier lui a lu ces vers, dans le salon de Marie Cosway par exemple, et que Niemcewicz les lui a demandés : par la suite, Chénier n'a recouvré que la copie qui nous est parvenue, soit que Marie Cosway ait gardé l'original, soit que Niemcewicz ait

attaché quelque prix à un papier écrit de la main de son ami, soit qu'il ait détérioré ou perdu l'autographe, soit par l'effet de tout autre incident facile à imaginer. Quoi qu'il en soit, cette effusion amicale : *Niemcewicz sera toujours ami de St-André* s'explique très bien comme clausule de cette pièce si elle est de Niemcewicz, mieux encore si elle est de Chénier, mais difficilement si elle est d'un tiers. Et c'est là une première raison de l'attribuer à André Chénier.

*
* *

Elle est de lui, s'il est vrai qu'on reconnaît en ces vers gracieux la manière du Chénier des *Élégies*, son vocabulaire, ses coupes, ses tours familiers. Les « bords *nébuleux* » de la Baltique rappelleront à plusieurs ce Permesse

Que du Nord *nébuleux* boivent les durs chanteurs.

Ces « belles » dont la martre « presse le jeune sein » évoqueront dans leur souvenir maints beaux vers de Chénier, celui-ci par exemple :

Sa ceinture de pourpre ornait son jeune sein.

A ces deux vers :

De l'*âpre* Niémen les Naïades sacrées
Brisant les *durs* remparts de *glaces* azurées,

celui-ci fait écho, qui est de Chénier :

En flots *âpres* et *durs* brille une mer *glacée* [1].

On pourrait multiplier de tels rapprochements; mais, comme chacun d'eux est après tout contestable, nous nous en tiendrons à trois rencontres qui ne sauraient guère être fortuites.

D'abord la Pologne est, dans notre fragment, caractérisée géographiquement par les noms de la Baltique, du Niémen et de la Vistule. De même, par ces trois noms seulement, en ces vers d'André Chénier :

De la *Baltique* enfin les vagues orageuses
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
Où la fière *Vistule* en de nobles coteaux
Et le froid *Niémen* expirent dans ses eaux [2].

Voici qui est sans doute plus frappant. Un thème répété avec prédilection par Chénier est l'apparition de Naïades ou d'Oréades « qui avancent leurs belles têtes pour voir et pour entendre un berger qui chante ». Or, dans notre fragment, l'idée jolie, la vraie idée de poète n'a-t-elle pas consisté à transposer ce thème, à transférer ces Naïades, de l'Ionie ou de la Sicile, dans un paysage glacial?

De l'âpre Niémen les Naïades sacrées,
Brisant les durs remparts de glaces azurées,

1. Édition G. de Chénier, t. III, p. 115.
2. *L'Invention*, v. 243.

Lèveront à l'envi leurs beaux visages blancs
Ceints d'humides roseaux et de glaçons brillants.

A ces vers comparez ce projet de pièce qu'André Chénier voulait mettre à la fin de toutes les Bucoliques[1] :

« Adieu donc, mes jeunes et rustiques chalumeaux. Les abeilles de Sicile et d'Attique ne viendront plus bourdonner autour de vous.

Des nymphes, des bergers les amours innocentes,

chantées par vous, ne feront plus...

... les bois
D'Olympie ou d'Éphèse ou des sommets crétois.

« Et, pour entendre vos soupirs, les Naïades de tel ou tel fleuve de Thessalie, de Phénicie... n'élèveront plus leurs têtes humides au-dessus de leurs eaux....

Des nymphes, des bergers les amours innocentes.
Et vous ne verrez plus les Naïades brillantes
Que (*tel fleuve*)..... les eaux
A vos soupirs..... sortant de leurs roseaux,
Tout à coup au-dessus de leurs ondes limpides,
Lever leurs beaux cheveux et leurs têtes humides. »

N'y a-t-il pas, entre l'un et l'autre *quadro*, une sûre relation?

1. Édition G. de Chénier, t. I, p. 226.

Enfin, à ce vers de notre fragment :

Les belles...
Diront : « Cette étrangère est donc bien séduisante ! »

ce vers de Chénier, pris à la dédicace de L'*Esclave*[1], répond singulièrement :

Dirait : Que cette muse est belle et séduisante !

Quelle est cette Muse belle et séduisante, à qui L'*Esclave* est dédié? Précisément Marie Cosway. Et ce vers apparaît dans notre fragment comme la signature de Chénier.

*
* *

On est autorisé désormais, croyons-nous, à retirer ces quelques vers à l'Orphée du Niémen. Ils ne dépareront pas le groupe des pièces adressées à Marie Cosway[2], et les éditeurs futurs de Chénier pourront, semble-t-il, rendre à la *Guirlande de Marie* cette fleur délicate.

1. Édition de G. Chénier, t. I, p. 116.
2. L'*Esclave* (éd. G. de Chénier, t. I, p. 116); — *Si ton âme a goûté la voix pure et facile...* (I, 127); — *Docte et jeune Cosway, des neuf sœurs honorée...* (I, 116); — *Senna e Tamigi, unite al fine sorelle...* (I, 244); — *De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux...* (III, 76).

CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE

VÉRITÉ ET FICTION

CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE
VÉRITÉ ET FICTION

Le voyage de Chateaubriand en Amérique est mémorable à jamais, puisque *Atala* « a été écrite sous les huttes des sauvages [1] », puisque la Muse inspiratrice des *Natchez* « a marché devant les pas du voyageur, à travers les régions inconnues du Nouveau-Monde, pour lui découvrir les secrets ravissants des déserts [2] », puisque René aimait à s'asseoir au soleil couchant sur les rochers qui bordent le Meschacebé, puisque Chateaubriand est revenu de la Louisiane et des Florides tout frémissant encore des harmonies de la solitude, et que, les orchestrant dans le *Génie du Christianisme*, dans le *Voyage en Amérique* et dans l'admirable VIe livre des *Mémoires d'Outre-Tombe*, il a « renouvelé pour un siècle l'imagination française [3] ».

1. Préface d'*Atala*.
2. Début des *Natchez*.
3. Cette noble et juste formule est, comme on sait, de M. Faguet.

Si pourtant ce voyage était presque tout entier fictif? Si Chateaubriand n'avait pu voir de ses yeux ni la Louisiane, ni la Floride, ni les savanes que traversèrent en leur fuite Chactas et Atala, ni le village des Natchez, ni le grand Meschacebé? n'y aurait-il pas lieu de rechercher ses humbles sources livresques?

*
* *

L'idée même d'une telle enquête eût semblé chimérique à Chateaubriand, et si on lui eût soumis des preuves — voire irrésistibles pour tout autre — qu'il n'avait pu voguer sur le Meschacebé, elles n'eussent pas ébranlé sa conviction contraire.

Sa sincérité est manifeste, en effet, quand il nous redit quel souvenir grandiose il avait conservé de ses pérégrinations américaines. On le sait : il n'avait pas franchi les mers simplement pour chercher des images. Mais ce grand voyage poétique avait été un grand voyage scientifique. Dernier historien de l'*homme de la Nature*, n'avait-il pas « observé au bord de leurs lacs les hordes américaines et les formes diverses de leurs gouvernements[1] »? Archéologue, n'avait-il pas exploré les ruines sauvages du Scioto[2]? philosophe, conversé sous les érables de l'Érié avec les « sophistes

1. *Génie du Christianisme*, IV, IV, 8.
2. *Génie du Christianisme*, I, IV, 2, et note H.

de la hutte[1]? » naturaliste, recueilli pour M. de Malesherbes des descriptions de la faune et de la flore du Canada? Ce n'était rien encore : « Voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire[2] ». Il s'agissait, en effet, — simplement, — de résoudre « en tournant sous le pôle » la question du passage de la mer de Behring dans l'Atlantique par le Nord, « de faire sur la vastitude de l'Amérique les conquêtes réalisées depuis par les explorateurs anglais, d'imposer des noms français à des terres inconnues, de doter la France d'une colonie sur l'Océan Pacifique, d'enlever le riche commerce des pelleteries à une puissance rivale, d'empêcher cette rivale de s'ouvrir un plus court chemin aux Indes[3] ».

Aussi, les souvenirs de ces hautaines entreprises avaient comme pénétré la vie de Chateaubriand, et vingt ans, trente ans plus tard, dans le train journalier de l'existence, mille réminiscences involontaires évoquaient soudain à ses yeux la nature du Nouveau-Monde. S'il se promenait avec M. de Marcellus dans Regent's Park, il s'arrêtait pour lui nommer telle plante exotique, jadis observée par lui « dans les forêts de l'Amérique[4] ».

1. *Génie du Christianisme*, I, IV, 4.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, *Préface testamentaire*.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition E. Biré (Garnier), t. I, p. 365. Toutes nos citations des *Mémoires d'Outre-Tombe* renverront à cette édition.
4. De Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, 1859, p. 44.

S'il traversait les montagnes de la Savoie, elles éveillaient aussitôt la vision des Apalaches : « Les Alpes ne m'ont pas paru avoir cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches. La hutte d'un Siminole sous un magnolia ou d'un Chipowais sous un pin a un tout autre caractère que la cabane d'un Savoyard sous un noyer[1] ». A la vue des Pyramides, il se rappelait les monuments indiens des bords de l'Ohio[2]; les plaines de l'Arcadie lui remémoraient les savanes floridiennes[3], et découvrant du large la plage de Rosette, il croyait revoir « les lagunes des Florides[4] ». Si, à Mégare, un Albanais, son hôte, lui faisait manger à sa table une poule de Virginie, il lui faisait dire par l'interprète « qu'il avait voyagé au pays de ces oiseaux[5] ». Faisait-il l'ascension du Vésuve, il admirait l'étrangeté de ses destinées vagabondes, et s'écriait : « Mon nom est dans la cabane du sauvage de la Floride; le voilà sur le livre de l'ermite du Vésuve[6]! » Conversait-il, par de beaux soirs, avec Mme Joubert et Mme de Beaumont dans le jardin de Savigny, il leur disait ses voyages : « Je n'ai jamais si bien peint qu'alors

1. *Voyage en Italie*, lettre I.
2. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Le Normant, 1811, t. III, p. 186.
3. *Itinéraire*, t. I, p. 47.
4. *Itinéraire*, t. III, p. 66.
5. *Itinéraire*, t. I, p. 155.
6. *Voyage en Italie*, *Le Vésuve*.

les déserts du Nouveau-Monde[1]. » — En vérité, une foi si profonde ne se serait pas laissé ébranler par nos doutes.

Aussi s'est-elle fortement imposée aux critiques de Chateaubriand. A la première apparition d'*Atala*, les Morellet et les M.-J. Chénier avaient bien pu regarder d'un air surpris ces ours enivrés de raisin, qui, tout le long du Meschacebé, « chancellent sur les branches des ormeaux ». Mais Chateaubriand avait aussitôt écrasé les sceptiques sous le poids d'autorités respectables, et certain de la scupuleuse exactitude de ses peintures, il avait lancé à la critique cette manière de défi : « Les deux traductions anglaises d'*Atala* sont parvenues en Amérique. Si les tableaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auraient-ils réussi chez un peuple qui pouvait dire à chaque pas : « Ce ne sont pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts? » Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude[2]. » — Morellet et M.-J. Chénier se le tinrent pour dit.

*
* *

Cependant, en 1832, un voyageur, qui signe René de Mersenne, eut communication, à New-

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 267.
2. *Défense du Génie du Christianisme*, et *Atala*, Préface de 1805.

York, par « un vieil émigré français », d'un article de l'*American quarterly Review* (déc. 1827, p. 460), où il lut ceci :

« M. de Chateaubriand dit être allé à Richmond dans la Virginie, avoir vu George Washington à Philadelphie, avoir visité le champ de bataille de Lexington et être allé à Niagara et au Canada. On voit qu'il voudrait persuader qu'il a longtemps vécu parmi nos Indiens et fait de longues courses dans nos déserts, surtout qu'il connaît parfaitement la Louisiane, le Mississipi et les Florides. Mais cela est impossible. Les scènes descriptives d'*Atala* et des *Natchez* sont entièrement fausses. Une personne capable de peupler les bords du Mississipi de perroquets, de singes et de flamants n'a jamais vu ce pays. Et, quoiqu'il y ait quelque possibilité qu'il ait parcouru nos forêts dans la direction de Niagara et qu'il ait vu de ces Indiens dont il y avait alors un grand nombre des deux côtés de la ligne du Canada, il n'est pas croyable qu'il ait jamais visité le Sud-Ouest, dont les aspects sont si différents; et nous ne pensons pas qu'il en sache rien de plus que ce qu'on en peut recueillir dans les livres des voyageurs. »

Fort surpris, M. René de Mersenne prit le railroad d'Albany à Niagara, muni de son exemplaire d'*Atala*, et confronta la cataracte à la description du poète. Il n'y trouva guère de ressemblances, et

publia ses doutes [1]. Il s'en prit exclusivement à deux pages de Chateaubriand : à la description du Mississipi, qui ouvre *Atala*, à celle du Niagara, qui la termine. Voici, pour indiquer sa manière, la somme de ses critiques sur le tableau du Meschacebé :

« Il faut donc confesser que les hérons bleus de M. de Chateaubriand, ses flamants roses, ses perroquets à tête jaune, voyageant de compagnie avec des crocodiles et des serpents verts sur des îles flottantes de pistia et de nénuphar; plus son vieux bison à la barbe antique et limoneuse, dieu mugissant du fleuve; plus ses ours qui s'enivrent de raisin au bout de longues avenues, là où il n'y a pas d'avenues; plus ses cariboux qui se baignent dans des lacs, là où il n'y a pas de lacs; plus la grande voix du Meschacebé qui s'élève en passant sous les monts, là où il n'y a pas de monts; plus les mille merveilles de ces bords, qui font du Mes-

1. Sous la forme de deux lettres, insérées d'abord dans l'*Invariable, nouveau mémorial catholique*, Fribourg en Suisse, t. II (1832), p. 302-324, et t. VII (1835), p. 76-112; puis publiées à part à deux reprises : cf. Kerviler, *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, Rennes, 1894, article CHASTEAUBRIAND, nos 235 et 245. — Sur l'identification (fort douteuse) de ce R. de Mersenne avec Jacques Bins de Saint-Victor, voir le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier, sous *Correspondance littéraire, découverte d'une petite mystification*. — Je n'ai pu réussir à me procurer l'*American quarterly Review*. Sainte-Beuve ne la connaissait aussi que par Mersenne. Mais il est visible que toute la substance utile de l'article américain a passé dans les lettres de Mersenne.

chacebé l'un des quatre fleuves du Paradis terrestre, sont des contes à dormir debout, et que les bords de la Garonne eux-mêmes n'auraient pu inspirer[1]. »

Sainte-Beuve, qui lisait tout, connut ces lettres. Elles sont de tour vif et joli. Il s'y amusa donc un instant, mais ne s'y arrêta point. Si curieux qu'il fût à l'ordinaire de chercher noise à Chateaubriand, il était trop fin pour oser faire fonds sur de telles critiques. Elles se réduisent toutes à dire : ce n'est pas ressemblant. Mais la vérité de l'artiste n'est pas celle du topographe. Chateaubriand ne décrivait pas le Niagara tout à fait comme M. de Mersenne? ce n'était pas preuve certaine qu'il n'y fût pas allé, et l'on pouvait tirer de là, au grand dam de M. de Mersenne, quelque autre conclusion. Le Meschacebé ne ressemble pas au Mississipi? nous le soupçonnions, et qu'importe? Ce qui importe seulement, c'est de savoir si la sublime page incriminée doit sa première origine à des sensa-

1. Vers le même temps, un autre voyageur, le fils du maréchal Ney, rapportait d'Amérique la même conviction que Mersenne. On peut lire son témoignage (je dois cette indication à M. F. Baldensperger) au tome I (1883) de la *Revue des Deux Mondes*, p. 531-2 : « Avant d'avoir vu le Mississipi, dit Michel Ney, je ne m'en faisais pas une image moins séduisante que celle du Meschacebé d'*Atala*... Mais c'est en vain que je cherchais à me reconnaître dans le pays que j'avais sous les yeux, par les descriptions du livre... J'étais réellement désappointé en me trouvant ainsi en face de la réalité. La description de ce fleuve, dans *Atala*, est faite par quelqu'un qui ne l'a jamais vu. »

tions réelles — toutes transformées soient-elles par l'opération du génie — ou à des sources livresques.

Aussi Sainte-Beuve n'a-t-il retenu des articles de Mersenne que ceci : « Les critiques qu'on a faites des premières pages d'*Atala*, quant au peu de fidélité du dessin et des couleurs, nous démontrent que Chateaubriand n'a pas cherché l'exactitude pittoresque réelle; qu'après une *vue* générale et rapide, il a remanié d'autorité ses *souvenirs*, et disposé à son gré les riches images réfléchies moins encore dans sa mémoire que dans son imagination[1]. »

Depuis, la critique s'en est tenue à ce jugement. Sans doute, Chateaubriand a conservé des zélateurs assez fidèles pour repousser jusqu'aux timides soupçons de Sainte-Beuve, et j'en sais plusieurs qui s'écrieraient encore volontiers avec l'un d'eux : « Savez-vous comment Chateaubriand expose sa vie en Amérique? Savez-vous quelles sont les chances aventureuses du vrai soldat des Muses? C'est en allant surprendre les mystères poétiques dans les horreurs de la nature; c'est en assistant aux furieuses agonies de l'abîme; c'est en se plaçant sous le coup de ces scènes fortes qu'il tire de son génie d'inépuisables gerbes de foudres! »

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 207; cf. p. 130 et p. 202.

Mais, en général, les critiques ont retenu quelque chose des doutes proposés par Mersenne, dans la mesure où Sainte-Beuve les avait malignement propagés. Et l'état actuel de la question est assez bien rendu, je crois, par le contraste de ces deux passages de la belle étude de M. É. Faguet sur Chateaubriand : *page 3 :* « Il vit les États-Unis, salua Washington, parcourut le Labrador, la région des Lacs, les prairies du Centre, la Louisiane, la Floride, plus peut-être, et peut-être moins; car on le soupçonne d'en avoir décrit un peu plus qu'il n'en a vu. » Mais, *page 55 :* « Il n'a jamais décrit que ce qu'il a regardé[1]. »

Comment sortir de cette incertitude?

*
* *

Le principe de la recherche est très simple. Chateaubriand a enfermé son voyage entre deux dates précises. Entre ces deux dates, lui était-il possible

1. La contrariété est, à vrai dire, plutôt dans les termes. — Depuis Mersenne la question n'a pas été reprise, que je sache. Du moins j'ai vainement cherché trace d'une étude critique sur le voyage au Nouveau-Monde soit chez les biographes récents de Chateaubriand, soit dans la précieuse édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* de M. Biré, soit dans l'excellente *Bio-bibliographie bretonne* de Kerviler. Il est singulier que les Américains n'aient pas institué cette recherche : l'*Index to periodical Literature* de Poole mentionne une cinquantaine d'*Essays* consacrés à Chateaubriand; pas un d'entre eux, à en juger par les titres, ne semble considérer particulièrement le voyageur en Amérique.

de voir tout ce qu'il dit avoir vu, de faire tout ce qu'il dit avoir fait?

Au temps de Mersenne, on ne pouvait raisonnablement poser ainsi la question. On ne connut, en effet, du vivant de Chateaubriand, qu'une seule relation de sa course d'outre-mer, le *Voyage en Amérique*, publié en 1827. Or, à lire ce récit, il semble que le voyage ait duré fort longtemps. Chateaubriand y donne la date de son départ, « en avril 1791 », et il n'aurait pu la reculer — y eût-il songé — puisqu'il l'avait déjà livrée au public, dès son premier livre, trente ans auparavant [1].

Mais, outre cette date du départ, vainement on en chercherait d'autres dans cette relation [2], comme chez les voyageurs ordinaires : plus nulle indication des jours, ni des mois, ni même des saisons. A la dernière page du livre seulement, on lit : « Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. Une tempête me poussa en dix-huit jours sur la côte de France. Je pris terre au Havre. Au mois de *juillet 1792*, j'émigrai avec mon frère. » D'avril 1791 à juillet 1792, s'écoulent quinze ou seize mois. C'était plus qu'il n'en fallait pour achever l'itinéraire décrit, et Mersenne, ni personne, n'y pouvait rien trouver à reprendre.

1. Dans l'*Essai sur les Révolutions*, partie II, chap. LIV.
2. Sauf la date de la première relâche de Chateaubriand aux Açores, 6 mai 1791, date déjà donnée dans l'*Essai*.

Mais, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand fut amené à préciser davantage, et à spécifier qu'à son retour il n'avait pas directement passé du Havre à l'armée des princes : car il lui fallait raconter qu'il s'était marié dans l'intervalle, et son acte de mariage, conservé dans les registres de l'état civil de Saint-Malo, est daté du 19 mars 1792 [1]. Il marqua donc pour la première fois qu'il avait quitté l'Amérique le 10 décembre 1791 [2], et que, grâce à une tempête propice, il avait débarqué au Havre dès le 2 janvier 1792 [3].

Ce retour au Havre n'a guère pu se produire plus tard : car on sait quels incidents précédèrent le mariage de Chateaubriand (résistances de M. de Vauvert, premier mariage devant un prêtre non assermenté, procès, séquestration de l'épousée).

1. *Mém. d'O.-T.*, II, p. 6 et p. 551.
2. *Mém. d'O.-T.*, I, p. 308.
3. *Mém. d'O.-T.*, I, p. 434. — La présente étude avait déjà paru dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, lorsque j'ai réussi à me procurer la forme dernière donnée par René de Mersenne à ses articles. C'est une brochure intitulée : *Deux lettres sur les voyages imaginaires de M. Chateaubriand dans l'Amérique septentrionale*, Paris, Garnier frères, in-8 L'*Avertissement* est daté du 20 janvier 1849 : c'était le temps où les *Mémoires d'Outre-Tombe* paraissaient pour la première fois en feuilleton dans *La Presse*. Pour la première fois Mersenne venait d'y lire la date du 21 décembre 1791 : « Enfin j'ai obtenu une DATE », s'écrie-t-il, et, dans une manière de *post-scriptum* (p. 131-133) à ses anciennes lettres, il tâche de déterminer l'emploi du temps de Chateaubriand d'avril à décembre 1791. C'est l'enquête même que nous allons instituer : la sienne est demeurée sommaire et trop rapide.

Que ces péripéties aient tenu en deux mois [1], il se peut fort bien, et rien ne permet de soupçonner ici quelque erreur de mémoire, mais deux mois y semblent nécessaires. Donc, Chateaubriand a bien pu débarquer d'Amérique plus tôt qu'il ne dit, mais non plus tard. Et nous acceptons ces données des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

Départ de France, le 8 avril 1791 [2].
Arrivée en Amérique.....?
Départ d'Amérique, le 10 décembre 1791.
Rentrée en France, le 2 janvier 1792.

De Saint-Malo au Havre, du 8 avril 1791 au 2 janvier 1792, Chateaubriand n'a donc passé que neuf mois hors de France. Et combien de mois en Amérique? Si la traversée de retour fut d'une rapidité singulière (23 jours), la traversée de Saint-Malo à Baltimore fut lente, au contraire, et Chateaubriand en avait, dès 1797, en son *Essai sur les révolutions*, décrit les longues relâches. Il faudra donc déterminer d'abord cette date de l'arrivée en Amérique et défalquer, de ces neuf mois passés hors de France, plusieurs mois passés en mer.

1. Du 10 janvier environ, date de son arrivée à Saint-Malo, jusqu'au 19 mars, jour de son mariage.

2. *Mém. d'O.-T.*, p. 311. On doit à M. Ch. Cunat la confirmation de cette date. De ses recherches aux archives de la marine de Saint-Malo, il résulte que Chateaubriand s'est embarqué le 8 avril 1791 sur le brick *Saint-Pierre*, de 160 tonneaux, consigné pour l'île Saint-Pierre, d'où il devait relever pour Baltimore.

Dès lors le doute peut surgir. Examinons la chronologie du voyage de Chateaubriand. « La face des lieux », a-t-il dit, « ne change pas comme le visage des hommes. *Non ut hominum vultus, ita locorum facies mutantur.* »

PREMIÈRE PARTIE

CRITIQUE DE L'ITINÉRAIRE DE CHATEAUBRIAND

I. — Difficultés chronologiques.

Parti de Saint-Malo sur le brick *Saint-Pierre*, capitaine Dujardin Pinte-de-Vin, le 8 avril 1791, Chateaubriand ne prit terre en Amérique qu'au mois de juillet. C'est ce qui résulte du récit sans dates qu'il fait de sa longue traversée. Mais sa relation est fort heureusement précisée par le témoignage de ses compagnons de route. C'étaient des prêtres et des séminaristes sulpiciens, conduits par cet abbé Nagot, que Chateaubriand a nommé. Il se trouve que ces ecclésiastiques n'étaient pas des missionnaires quelconques : ils allaient fonder à Baltimore le premier grand séminaire qui ait existé aux États-Unis, et le premier prêtre qui ait été ordonné dans l'Amérique du Nord, Théodore

Badin, était l'un des séminaristes passagers à bord du brick *Saint-Pierre*. La mission de l'abbé Nagot fait donc époque dans l'histoire de l'église catholique en Amérique, et la date de son débarquement à Baltimore a été conservée précieusement. Ce fut le 10 juillet [1].

Chateaubriand a débarqué à Baltimore le 10 juillet 1791. Il s'est rembarqué le 10 décembre 1791. Il a donc passé en Amérique *cinq mois*, jour pour jour.

En ces cinq mois, voici quel itinéraire il aurait parcouru :

De Baltimore à Philadelphie, puis à New-York; — de New-York à Boston, et retour à New-York; — de New-York à Albany et au Niagara; — exploration des lacs du Canada; — voyage du lac Érié à Pittsbourg sur l'Ohio; — descente de l'Ohio et du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans (ou jus-

1. *Mém. d'O.-T.*, p. 310. Voir la note de M. E. Biré, qui renvoie à l'ouvrage de Mme de Barberey, *Elisabeth Seton et les commencements de l'église catholique aux États-Unis*, 4e éd., t. II, p. 482. Cf. C. Moreau, *les Prêtres émigrés aux États-Unis*, Paris, 1856, p. 82-4. La petite colonie fut reçue le 10 juillet au débarcadère de Baltimore par le Rév. Sewall, recteur de Saint-Pierre, en l'absence de Mgr Carrol. — Le récit de Chateaubriand concorde, disons-nous, avec ce témoignage externe. Si l'on part du 6 mai (*Mém. d'O.-T.*, p. 334), jour où l'île du Pic fut en vue, si l'on tient compte des relâches à l'île Graciosa (p. 339-40), à Terre-Neuve (p. 342), à Saint-Pierre (p. 342) et des longs calmes qui arrêtèrent le brick en vue du Maryland (p. 348-51), il ne restera plus que trente ou quarante jours pour la traversée des Açores à Terre-Neuve et à Baltimore, marche qui n'est pas trop lente.

qu'aux Natchez); — exploration de la Louisiane et des Florides; — voyage vers le Nord par Nashville, Knoxville, Salem, Chillicothe; — voyage de Chillicothe à Philadelphie.

A vue de carte, l'itinéraire semble un peu long. Et c'est pour avoir trop pieusement suivi notre voyageur, d'étape en étape, une carte sous les yeux, que nous avons pour la première fois douté. Mais il ne faut pas douter témérairement. Peut-être les modes de locomotion étaient-ils fort rapides, vers 1791, à travers « les royaumes de la solitude ». Appelons à témoin les voyageurs contemporains de Chateaubriand.

Aidé de leur contrôle, nous tâcherons de restituer la chronologie probable du voyage. Chateaubriand ne marque jamais aucune date; très rarement il spécifie qu'il s'est arrêté, ici ou là, tant de jours. Quand ces indications manqueront, nous admettrons qu'il a voyagé tous les jours, de l'aube à la nuit, par les voies les plus rapides.

A. — *De Baltimore à Albany.*

— (*Voyage*, p. 17[1] = *Mém. d'O.-T.*, p. 354.) Débarqué le 10 juillet à Baltimore, Chateaubriand donne un dîner d'adieu au capitaine, et part en *stage-coach*, à quatre heures du matin, pour Philadelphie, soit le. . . . . *11 juillet.*

1. Toutes nos citations du *Voyage en Amérique* renvoient aux pages de l'édition Pourrat, 1836.

C'est un trajet de 200 kilomètres, et « la route était plutôt tracée que faite ». Les renseignements rapportés ci-après sur la lenteur et l'incommodité des *stage-coaches* nous indiquent qu'il dut atteindre Philadelphie le. . . . . *13 juillet.*

— (*Voyage*, p. 20 = *Mém. d'O.-T.*, p. 356.) « Lorsque j'arrivai à Philadelphie, le grand Washington n'y était pas; je fus obligé de l'attendre une quinzaine de jours. » C'est la version du *Voyage*; les *Mémoires* rectifient : « Je fus obligé de l'attendre une *huitaine* de jours. » Disons donc « une huitaine », et nous voici au *21 juillet.*

— (*Voyage*, p. 21 = *Mém. d'O.-T.*, p. 358.) Il rend visite le 21 à Washington, qui l'invite à dîner « pour le jour suivant », soit pour le *22 juillet.*

— « Washington partit le lendemain, et je continuai mon voyage », le . . . . . *23 juillet.*

— (*Voyage*, p. 26 = *Mém. d'O.-T.*, p. 366.) « Un stage-coach, semblable à celui qui m'avait amené à Baltimore, me conduisit de Philadelphie à New-York. » Or, nous apprend Mac Master[1], « on met-

1. John Bach Mc Master, *A history of the people of the United States from the Revolution to the War*, t. I, p. 44-5. — On trouvera en ce livre d'abondants extraits des mémoires du temps, qui déterminent, pour les dernières années du XVIIIe siècle, la durée des trajets en *stage-coach* entre New-York, Philadelphie et Boston. « En 1811, dit Mc Master (t. III, p. 492), la diligence ne mettait plus que trente-six heures entre Philadelphie et New-York », et l'auteur note avec satisfaction ce progrès. On trouvera dans Jansen, *Stranger in America*, 1807, une planche (la dernière du volume) qui représente le *stage-coach* de Philadelphie, et, p. 171, une description plaisante de

Itinéraire de Chateaubriand.

tait alors deux jours en *stage* pour le trajet de

this clumsy and unconfortable machine. Jansen a séjourné en Amérique de 1793 à 1805.

New-York à Philadelphie. » Chateaubriand y parvint donc le 24 juillet, et, bien qu'il décrive la ville, nous admettrons qu'il ne s'y est arrêté que la nuit du. . . . . *24 juillet.*

— « J'allai en pèlerinage à Boston saluer le premier champ de bataille de la liberté américaine. J'ai vu les champs de Lexington. Je revins à New-York. » Or, « en 1789, le stage-coach partant de New-York atteignait Boston à la fin du sixième jour de voyage [1] ». Nous accorderons que Chateaubriand ne consacre que le septième jour à faire la course de Boston à Lexington, et qu'il remonte aussitôt dans la rude diligence, qui le ramène donc à Philadelphie au treizième jour après son départ, le soir du . . . . . *6 août.*

— (*Voyage*, p. 27 = *Mém. d'O.-T.*, p. 367.) « Je m'embarquai à New-York sur le paquebot qui faisait voile pour Albany. Vers le soir de la *première* journée... » La montée de l'Hudson (200 kilomètres) a donc exigé au moins deux journées [2], et Cha-

1. Mac Master, I, p. 41, cf. 45 et p. 46. « Les lettres mettaient (vers 1784) six jours de New-York à Boston en été; jusqu'à neuf jours en hiver. Lenteur qui ne paraîtra pas excessive, si l'on considère que la rareté des ponts obligeait à d'étranges détours. En 1789, pour aller de Boston à Philadelphie, il fallait passer le Connecticut à Springfield, le Housatonic à Stratfort, l'Hudson à New-York, la Hackensack et le Passaic entre Paulus Hook et Newark, le Raritan à New-Brunswick, la Delaware à Trenton et le Neshamung à Bristol.

2. Saint-John de Crèvecœur, qui a remonté l'Hudson de New-York à Albany vers le même temps que Chateaubriand et dans les mêmes conditions, se félicite d'avoir pu achever ce

teaubriand a débarqué à Albany le soir du . . . . . *8 août.*

— (*Voyage*, p. 28-9 = *Mém. d'O.-T.*, p. 368-9.) « Arrivé à Albany, le voyageur cherche un M. Swift, trafiquant des pelleteries, pour lequel il avait une lettre. M. Swift lui fait des objections « très raisonnables » sur la difficulté de découvrir le monde polaire. Chateaubriand, fort déçu, en reconnaît pourtant la justesse et prie M. Swift de lui procurer des chevaux et un guide qui le conduise au Niagara et à Pittsbourg. Pour modifier son plan de route, pour en combiner un nouveau, pour déterminer à le suivre ce « grand Hollandais qui parlait plusieurs dialectes indiens », pour disposer l'équipement nécessaire à un voyage de plusieurs mois à travers les déserts, — il ne s'agit de rien moins en effet, comme on verra, que « d'attaquer les Montagnes Rocheuses », — nous comptons que trois jours ont suffi à Chateaubriand. Il quitte donc Albany le . . . . . *12 août.*

Et c'est en ce jour mémorable qu'il vit pour la première fois les « hommes de la Nature », « ces messieurs les Sauvages et ces dames les Sauvagesses », que M. Violet, ancien marmiton du général Rochambeau, en habit vert-pomme et veste de droguet, faisait danser au violon.

trajet en cinquante-quatre heures (*Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'État de New-York* par un membre adoptif de la nation onéida, Paris, an IX (1801), t. I, p. 402.

B. — *D'Albany au Niagara.*

Chateaubriand décrit ici avec précision la route parcourue, la seule d'ailleurs qu'on pût suivre à l'époque. Il franchit la Mohawk (à 14 kilomètres d'Albany), en remonte la vallée jusqu'au petit lac des Onondagas, longe ce lac, puis la Seneka et se dirige vers la Genésée. Ici « la route devient plus pénible; elle est à peine tracée par des abatis d'arbres ». Il parvient à la Genésée, la franchit, en descend la vallée jusqu'au village indien du Niagara. C'était un parcours de 4 à 500 kilomètres, qu'on pouvait, à grande journées, achever en sept ou huit jours[1]. Mais ici le voyageur s'est attardé sur la route; il mentionne plusieurs arrêts : deux demi-journées pour la chasse au carcajou et au rat musqué (*Mém. d'O.-T.*, p. 372), et plus tard au *strix exclamator* (p. 375); un jour chez le sachem des Onondagas, « vieil Iroquois dans toute la rigueur du mot » (*Voyage*, p. 36-8); deux jours consacrés à Philipe Le Coq, « poitevin devenu sau-

1. Je n'ai point ici d'autre contrôle que la relation de Kalm, qui se rend de Niagara à Albany en dix-sept jours (du 14 août au 1er septembre), et qui se félicite d'avoir pu voyager si rapidement. Mais c'était en 1750, et dans l'intervalle les défrichements avaient assurément raccourci la route. (John Bartram, *Observations on the inhabitants, climate, soil... made by Bartram in his travels*, Londres, 1751, p. 79.)

vage[1] »; un jour au moins pour recevoir l'hospitalité de ces planteurs « dont les filles, *le soir venu*, lui chantaient au piano des mélodies de Paisiello » (*Voyage*, p. 39; *Mém. d'O.-T.*, p. 381); deux jours dans le village indien du Saut du Niagara (*Voyage*, p. 41; *Mém. d'O.-T.*, p. 385). Ce sont donc, au minimum, quinze jours dépensés depuis le départ d'Albany, et nous sommes au. . . . *26 août.*

Le 27 août, « après une marche de quatre heures » (*Mém. d'O.-T.*, p. 385), Chateaubriand parvient à la cataracte. Il ose descendre dans le bassin inférieur, « sur le flanc d'un rocher presque à pic ». Il tombe jusqu'à un demi-pied de l'abîme, et se casse un bras. Il demeure douze jours chez ses médecins, les Indiens du Niagara. Il les quitte donc le. . . . . *8 septembre.*

C. — *Du Niagara à Pittsbourg sur l'Ohio.*

Ici le *Voyage en Amérique* nous offre, en huit pages descriptives fort belles (p. 48-55), un aperçu des lacs du Canada. Il semble bien, à les lire, que Chateaubriand ait vogué sur le lac Érié, le lac

1. « Lorsque je voyageais chez les Cinq-Nations, je ne fus pas peu surpris, en entendant dire que j'avais un compatriote établi à quelque distance dans les bois. Je courus chez lui... Je restai deux jours chez Philippe Le Coq, pour l'observer. » (*Essai sur les révolutions*, partie II, chapitre LVI.)

Huron et le lac Supérieur : « En entrant dans le lac Supérieur par le détroit de Sainte-Marie, on voit à gauche des îles qui se courbent en demi-cercle, et qui, toutes plantées d'arbres à fleurs, ressemblent à des bouquets dont le pied trempe dans l'eau; à droite..., etc. » — Si nous prenions Chateaubriand au mot, notre enquête géographique se terminerait ici. Sur sa nacelle d'écorce, vainement ses matelots sauvages pagayéraient sans relâche : revenu au point de départ après une navigation de deux mille kilomètres au moins, notre voyageur n'aurait plus qu'à reprendre au plus vite le chemin d'Albany, pour atteindre à temps, à Philadelphie, le navire qui doit l'emporter le 10 décembre.

Heureusement, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, il n'est plus question du lac Huron, ni du lac Supérieur. Il est dit simplement : « Je jetai, avant de partir du Niagara, un *coup d'œil* sur les lacs du Canada [1]. » Sans trop nous attarder à demander quels lacs, — car du Niagara l'œil le plus perçant, même armé d'une lunette d'approche, ne peut apercevoir que le seul lac Érié, — nous admettrons donc que ce coup d'œil sur *les lacs* du Canada a été jeté le 8 septembre, et que le même jour Chateaubriand, guéri de sa fracture, a repris sa route.

1. P. 399-400. — Les *Mém. d'O.-T.* disent ici : « Nous vînmes à Pittsbourg au confluent du Kentucky et de l'Ohio. » C'est une méprise de transcription ou d'impression. Corrigez : « Nous vînmes à Pittsbourg, [et de là] au confluent... »

Les *Mémoires* sont ici très sobres de détails : « Mon guide, le Hollandais, refusa de m'accompagner au delà de la cataracte. Je le payai, et je m'associai avec des trafiquants qui partaient pour descendre l'Ohio... Partis des lacs du Canada, nous vînmes à Pittsbourg. » Mais une page inédite des *Mémoires d'Outre-Tombe* est plus explicite. La voici[1] :

« Je le payai, et il retourna à Albany. Je m'associe à des planteurs dont les familles sont établies à Saint-Louis des Illinois, et je m'achemine avec eux. A la sixième journée de marche, ils se querellent. Divisés en trois bandes, chaque bande prend une route diverse; je demeure avec celle qui descend vers l'Ohio [dont la pérégrination me semble plus conforme au plan de mon voyage][2].

« Ici le manuscrit original de mes voyages n'offre plus qu'une masse informe de feuilles volantes, mêlées, déchirées, rongées par l'humidité, sans ordre, sans suite, souvent illisibles. On y trouve des descriptions de la nature; des fragments d'un journal sans date, ou

1. Cette page est tirée du manuscrit de la Bibliothèque nationale, f. fr. 12454, f° 73, où sont, entre autres précieux documents inédits, des pages sacrifiées des *Mémoires*. C'est d'après ce manuscrit que M. Victor Giraud a publié, pour la première fois en son texte intégral, et enchâssé dans un bel article de la *Revue des Deux Mondes* (1er avril 1899) la grande lettre d'amour écrite par Chateaubriand âgé de soixante-trois ans à sa « jeune Occitanienne ».

2. Ce membre de phrase a été raturé. Il signifiait (cf. *Mém. d'O.-T.*, p. 369) que Chateaubriand n'avait pas encore abandonné son projet d'atteindre le pôle : c'est pourquoi il descendait vers l'Ohio et le Mississipi.

n'en ayant d'autre que celle des heures, des notes sur la botanique, évidemment destinées à M. de Malesherbes.

« Nous partîmes[1] de la côte du lac Érié, où l'on voit aujourd'hui la bourgade *Érié* marquée sur la carte, et d'où l'on peut descendre par Mercer à Pittsbourg ou gagner à l'ouest Columbus et Chillicothe, non loin du canal actuellement creusé pour remonter les rapides de l'Ohio. Tout ce pays était alors si inexploré, et mon itinéraire est si vague qu'il n'y faut chercher que ce qu'on y trouve, des tableaux à peine esquissés. Je transcris quelques-uns de ces fragments. »

Chateaubriand, parti du Niagara le 8 septembre, atteignit donc Érié le 13[2], et (en supposant que ses compagnons aient, à partir d'Érié, pressé leur allure) il dut atteindre Pittsbourg (à 200 kilomètres environ d'Érié) le . . . . . *16 septembre.*

Arrivé à Pittsbourg, Chateaubriand s'embarque sur l'Ohio.

D. — *De Pittsbourg aux Natchez.*

A suivre la relation du *Voyage en Amérique* (p. 83), tout lecteur comprend nécessairement qu'il a descendu le Mississipi jusqu'à ses embouchures.

1. Cet alinéa est dans le manuscrit de la main de Chateaubriand.

2. Au plus tôt, d'après le texte ci-dessus, en admettant que c'est à Érié même que se sont querellés les planteurs. Ils peuvent s'être querellés plus tôt, mais non plus tard, puisque c'est à partir d'Érié que commence la descente d'une seule des trois bandes vers l'Ohio.

Mais, d'après les *Mémoires d'Outre-Tombe*, il n'a pas dépassé les Natchez. Voici ce texte[1] :

« Quand je touchai aux Natchez en 1791, rien n'était encore réglé dans ce pays : l'Espagne possédait nominativement la Louisiane et ne régnait effectivement nulle part. Je ne savais plus de quel côté aller; j'étais assez tenté de descendre jusqu'à la Nouvelle-Orléans; j'aurais voulu voir ce marais dépourvu d'arbres, couvert de gros joncs, et qui s'étend dans le delta du Mississipi; je ne sais si j'aurais trouvé affreux, ainsi qu'on le répute[2], ce désert d'eau dépouillé de ses cyprières et qu'on aperçoit du faîte des mâts en voguant à la Nouvelle-Orléans; je ne sais si j'aurais rencontré ces nids, blancs comme l'ivoire, où s'embarquent une sorte d'alcyons qui tendent une aile au vent comme une voile. Cet en-bas du fleuve ressemble peu au Mississipi que j'ai décrit; je n'ai peint que l'en-haut, où j'avais passé; je n'ai reproduit que le vieux fleuve dont La Salle et Charlevoix nous ont laissé le tableau il y a cent cinquante ans. Mais qu'aurais-je été faire aux embouchures du Mississipi, moi qui voulais cheminer vers le Nord[3]? D'un autre côté je reconnus aux Natchez les impossibilités que m'avait annoncées M. Swift d'Albany, et tout ce qui me manquait pour attaquer les Montagnes Rocheuses. J'avais besoin de me rapprocher, mes ressources commençant à s'épuiser. Du reste, j'étais si

1. Cette citation est encore empruntée au manuscrit de la Bibliothèque nationale, f. fr. 12454, f° 14.

2. Je crois que cette page est une réplique aux articles de Mersenne, qui reproche précisément à Chateaubriand de peindre comme un nouvel Eden *l'affreux* en-bas du Mississipi.

3. En effet; mais les Natchez ne sont qu'à quatre jours des embouchures, et, si depuis tant de semaines Chateaubriand cheminait vers le sud, quatre jours de plus ne l'auraient pas sensiblement écarté de la mer Polaire.

charmé de mes courses que je ne pensais presque plus au pôle : le poète avait vaincu le voyageur. »

Donc Chateaubriand n'a pas dépassé les Natchez : du moins, il le dit expressément, il a touché aux Natchez.

Mais qu'entend-il par les Natchez? Peut-on supposer qu'il veuille désigner non pas la *ville* même des Natchez, mais le *territoire de parcours* de la tribu des Natchez? Ces nomades pouvaient, selon lui, étendre leurs courses jusqu'à l'Ohio, et c'est, on s'en souvient, dans le lit de l'Ohio que le chef Chactas raconte à René l'histoire d'Atala, « une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une brise légère. » Si on admet que Chateaubriand n'a vu de sauvages Natchez qu'aux alentours de l'Ohio, il sera possible peut-être de lui épargner la peine de voguer sur le grand Meschacebé.

Mais Chateaubriand tenait trop à cette descente du Mississipi pour qu'il ait laissé subsister un tel doute.

D'abord, dans le texte même que nous venons de transcrire, l'expression « Je touchai aux Natchez en 1791 » serait d'une langue singulière, si l'auteur avait voulu lui faire dire : « Je rencontrai les sauvages Natchez en expédition de chasse à quelque cent lieues au-dessus de ce village que

j'appelle les Natchez dans mes romans, mais auquel en 1791 je ne touchai pas. »

De plus, en d'autres passages, il a pris le soin de dire en toute précision à quels Natchez il a touché.

A la page qui suit immédiatement celle où il écrit : « Je touchai aux Natchez en 1791 », il dit :

« *Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route qui va des Natchez à Nashville par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem*[1]. »

Dans cette phrase, Salem désigne une ville, Knoxville une ville, Nashville une ville, Florence une ville, Jackson une ville; il ne dépend du désir de personne que les Natchez n'y désignent pas une ville. Il n'a jamais existé, il n'existe pas, il n'existera jamais de grande route qui, pour relier le Mississipi à la hauteur du 35e parallèle à Florence sur le même parallèle, passe absurdement par Jackson sur le 33e. Au contraire, une grande route relie depuis cent ans les deux villes voisines des Natchez et de Jackson, distantes de 149 kilomètres, et cette route se prolonge en ligne droite vers Florence, Nashville, etc. De plus, à quiconque voudra bien ouvrir un atlas, il apparaîtra qu'à l'heure où Chateaubriand écrit cette phrase, il n'est pas un poète qui recueille à grand'peine de lointains sou-

1. *Mém. d'O.-T.*, p. 402.

venirs et jette distraitement sur le papier quelques vagues réminiscences topographiques, mais qu'il a sous les yeux une carte *moderne* de l'Amérique et qu'il suit du doigt sur cette carte la route presque rectiligne qui, du S.-O. au N.-E., va des Natchez à Jackson, à Florence, à Nashville.

Le même Chateaubriand écrit, le même jour peut-être, quelques pages plus loin[1] :

« *Si je revoyais aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnaîtrais plus; là où j'ai laissé des forêts, je trouverais des champs cultivés. Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville de cinq mille habitants.* »

Il n'est que d'ouvrir le roman des *Natchez* pour voir que Chateaubriand situe la hutte de Céluta dans certain village situé à une centaine de lieues en amont de la Nouvelle-Orléans, au milieu d'une plaine parsemée de bocages de sassafras, au pied de trois collines, dont l'une est dominée par un fort français, le Fort-Rosalie. Il n'est que d'ouvrir ensuite une vieille carte et un dictionnaire de géographie pour voir que la ville moderne des Natchez est bâtie sur l'emplacement même de cet ancien établissement sauvage et du Fort-Rosalie, au pied de ces trois collines, à 347 kilomètres de la Nouvelle-Orléans.

Lors donc que Chateaubriand dit qu'il a touché

1. *Mém. d'O.-T.*, p. 418; cf. *Voyage*, p. 280.

aux Natchez et vu aux Natchez la hutte de Céluta, il veut assurément dire qu'il est descendu jusqu'aux lieux où s'élève aujourd'hui la ville des Natchez, comté d'Adams, État de Mississipi, un peu au-dessous du 32e degré.

*
* *

A quelle date, partant de Pittsbourg, Chateaubriand est-il parvenu à cette ville des Natchez?

On pouvait alors descendre l'Ohio et le Mississipi soit en pirogue, soit sur de grands chalands de transport. Il est très invraisemblable que Chateaubriand ait voyagé en pirogue. J'ai lu les relations de deux voyageurs, Michaux et Smyth, tout à fait ses contemporains, qui ont descendu l'un l'Ohio, l'autre le Mississipi, sur ces canots indiens, longs et fort étroits, où l'on n'embarquait qu'à trois ou quatre. » Il fallait pagayer soi-même, continuellement assis les jambes étendues; au moindre mouvement on risquait de chavirer [1]. » Cette navigation, très fatigante, était aussi très dangereuse : les deux rives du fleuve étaient infestées de sauvages en embuscade qui tiraient sur les « chairs blanches », ou attaquaient de nuit la pirogue amarrée. Ces pirates assaillaient même les grands chalands, et tel était le péril qu'on y dressait des

1. Michaux, *Voyage à l'ouest des Monts Alleghanys*, p. 80.

cabines de bardeaux, blindées de plaques de métal à l'épreuve des balles sauvages, où s'enfermaient les passagers[1]. Si Chateaubriand avait affronté de tels hasards, il eût peut-être — comme il lui est arrivé en de moindres occasions — célébré son endurance et sa témérité.

Or, des témoignages concordants nous l'apprennent, les bateaux de transport mettaient ordinairement, au printemps, qui est la saison la plus favorable, quarante-cinq ou cinquante jours pour achever le trajet de Pittsbourg à la Nouvelle-Orléans[2].

Ce sont donc quarante jours au moins qu'il faudrait compter pour le parcours de Pittsbourg aux Natchez.

Mais la navigation en pirogue était plus rapide :

1. Forman, *Narrative of a journey down the Ohio and Mississipi in 1789-90*, p. 23.

2. Nos renseignements relatifs à la navigation sur l'Ohio et le Mississipi sont tirés de Mac Master, *ouv. cité*, I, 69, et III, 483; — de Maj. Samuel Forman, *Narrative of a journey down the Ohio and Mississipi in 1789-90* (publié par Lyman C. Draper, Cincinnati, 1888); — de Michaux, *Voyage à l'ouest des Monts Alleghanys*; — de John F. D. Smyth, *Tour in the United States, containing an account of the present situation of that country* (Londres et Dublin, 1782; traduction française de Barenton-Montchal, 1791). — A vrai dire, Imlay (*A topographical description of the western territory of North America*, Londres, 1791, p. 110) assure que la navigation de Pittsbourg à la Nouvelle-Orléans ne dure guère plus d'un mois. Mais le livre d'Imlay est composé tout entier pour attirer, à force de renseignements optimistes, les immigrants dans ces parages, et les données statistiques y sont volontairement fausses.

elle pouvait s'achever en vingt jours [1]. Donc admettons que notre voyageur ait prit une pirogue et pagayé vingt jours. Cette supposition est presque absurde, mais il est de notre jeu de l'accepter. Parti de Pittsbourg le 16 septembre, il débarqua donc aux Natchez le 5 octobre.

E. — *Des Natchez à Philadelphie.*

Nous sommes au 5 octobre et il faut que notre voyageur soit rentré à Philadelphie le 8 décembre au plus tard, s'il veut s'embarquer le 10 pour la France [2]. Sur la route de plusieurs milliers de kilomètres qui le ramènera des Natchez à Phila-

1. Michaux (p. 65 de son *Voyage*) dit que « deux ou trois personnes en pirogue mettent ordinairement vingt à vingt-cinq jours à faire le trajet de Pittsbourg à la Nouvelle-Orléans ». Lui-même a voyagé en pirogue de Weeling à Limestone (p. 110 ss.). Smyth a descendu, aussi en pirogue, depuis le confluent du Kentucky jusqu'à la Nouvelle-Orléans (Smyth, p. 181-7). Or, défalcation faite des journées passées à terre, Michaux a navigué dix jours, et Smyth trente-quatre jours. Si l'on met bout à bout ces deux itinéraires, et si l'on ajoute quatre jours pour les compléter de Pittsbourg à Weeling et de Limestone au confluent du Kentucky, on trouve un total de quarante-huit jours pour la descente de ces deux voyageurs en pirogue de Pittsbourg à la Nouvelle-Orléans. Il semble donc que la durée de vingt à vingt-cinq jours, indiquée par Michaux, représente un *minimum* souvent dépassé.

2. En effet, il nous dit (*Mém. d'O.-T.*, p. 433-4) qu'en arrivant à Philadelphie, il n'y trouva pas les lettres de change qu'il attendait, et qu'il dut négocier avec un capitaine de navire pour voyager à crédit. Nous admettrons que ces démarches et ses préparatifs de départ (vente de ses chevaux, etc.) ne lui ont coûté que deux jours.

delphie, nous compterons un seul jour consacré au repos, puisque les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne relatent qu'un seul arrêt d'une journée « dans une île de l'Ohio » (p. 402-10). Chateaubriand ne dispose donc plus que de soixante-trois jours.

Quel itinéraire a-t-il suivi pendant ces soixante-trois jours? Voici, reproduits *in extenso*, les quelques passages où il s'en explique. Ils sont peu précis. Pour les interpréter, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir recourir à la science géographique de mon ami M. Lucien Gallois.

— *Mém. d'O.-T.*, p. 402. « Une compagnie de trafiquants, venant de chez les Creeks, dans les Florides, me permit de la suivre. Nous nous acheminâmes [1] vers les pays connus alors sous le nom général des Florides, et où s'étendent aujourd'hui les États de l'Alabama, de la Georgie, de la Caroline du Sud, du Tennessee. Nous suivions à peu près des sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville, par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem. Les planteurs de la Georgie et des Florides maritimes venaient jusque chez les diverses tribus des Creeks acheter des chevaux et des bestiaux demi-sauvages, multipliés à l'infini dans les savanes que percent ces *puits*, au bord desquels

1. A partir des Natchez, car la phrase qui précède se raccorde à la page qui raconte l'arrivée aux Natchez (voir ci-dessus, p. 153).

j'ai fait reposer Chactas et Atala. Ils étendaient même leur course jusqu'à l'Ohio.

« Nous étions poussés par un vent frais. L'Ohio, grossi de cent rivières, tantôt allait se perdre dans les lacs qui s'ouvraient devant nous, tantôt dans les bois. Des îles s'élevaient au milieu des lacs. Nous fîmes voile vers une des plus grandes. »

— *Mém. d'O.-T.*, p. 418. « Il y a chez les Muscogulges, les Siminoles, les Chikkasas, une cité d'Athènes, une autre de Marathon, une autre de Carthage : la gloire de tous les pays a placé un nom dans les mêmes déserts où j'ai rencontré le P. Aubry et l'obscure Atala. »

— *Mém. d'O.-T.*, p. 414. « Nous repassâmes les Montagnes Bleues, et nous rapprochâmes des défrichements américains vers Chillicothe. » C'est là qu'un soir (p. 416), s'amusant à lire à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre, il aperçut, écrits en grosses lettres, ces mots *Flight of the King*. « C'était le récit de l'évasion de Louis XVI... J'interrompis brusquement ma course et je me dis : « Retourne en France. » — P. 433 : « Je revins du désert à Philadelphie ».

— *Voyage en Amérique*, p. 98. Si nous passons au *Voyage en Amérique*, nous trouvons que Chateaubriand y décrit Cuscowilla, village siminole, Apalachucla, la ville de la paix, puis le fleuve Chata-Uche : « Lorsque, placé de l'autre côté de

la rivière Chata-Uche, on découvre ces vastes degrés couronnés par l'architecture des montagnes, on croirait voir le temple de la Nature, et le magnifique perron qui conduit à ce monument.... Ici finit, à proprement parler, l'*Itinéraire*, ou le mémoire des lieux parcourus. » — Et, p. 307-10 : « En errant de forêts en forêts, je m'étais rapproché des défrichements américains. Un soir... je m'amusai à lire, à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais, etc... Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. »

Essayons de dessiner le tracé de cet itinéraire.

1° D'après les deux relations, Chateaubriand a voyagé « dans les Florides ». Il l'a répété d'ailleurs vingt fois dans ses divers ouvrages. « C'est le pays, dit-il, où s'étendent aujourd'hui les États de l'Alabama, de la Georgie, de la Caroline du Sud, du Tennessee. » Il ne veut pas dire, sans doute, qu'il ait parcouru toutes ces régions, car des mois y seraient nécessaires. Pourtant force est bien de le conduire jusqu'aux lieux qu'il tenait entre tous à visiter : au pays qu'il a rendu glorieux de « l'obscure Atala ». Il l'a dit et redit : il a peint *de visu* et sur place « avec une scrupuleuse exactitude » les paysages d'*Atala*. S'il décrit longuement en son *Voyage* Cuscowilla et Apalachucla, c'est que l'action d'*Atala* se déroule principalement dans ces deux villages; c'est qu'il veut montrer qu'il a bien réellement erré dans la *patrie* de la vierge musco-

gulge. Or, il ne pouvait voir de Siminoles et de Muscogulges que dans les états actuels d'Alabama et de Georgie. Vérification faite, la Cuscowilla de Chateaubriand, qui est « située à 400 toises d'un lac », est identique à la Cuscowilla portée sur les cartes anciennes aux bords du lac Halwai, en Georgie, sous le trentième parallèle, presque à l'entrée de l'isthme de la Floride. Chateaubriand dit y être allé avant de revenir à Apalachucla : cette illustre ville d'Apalachucla, où Chactas a chanté sa chanson de mort, où Atala a fait tomber les liens du prisonnier, était située sur le Chata-Uche, à 240 kilomètres environ du golfe du Mexique, à la même latitude que les Natchez [1].

2° D'Apalachucla et du fleuve Chata-Uche, où, dit Chateaubriand, « finit, à proprement parler, l'itinéraire [2] », il s'agit de retourner à Philadelphie. Comment et par où? Le voyageur pouvait, abandonnant les « royaumes de la solitude », rentrer sans plus de retard en Georgie et remonter vers Philadelphie à travers les États baignés par l'Atlantique. Ce n'est pas ce qu'il dit avoir fait. Dès lors,

1. Voir, par exemple, la carte dressée par J.-B. Poirson, ingénieur-géographe, « pour servir à l'histoire des voyages de Bartram », dans la traduction française de ces *Voyages*. Cette carte n'a pas été contrôlée, que je sache, par Bartram ; mais, à suivre les divers parcours décrits par celui-ci pour gagner Apalachucla et Cuscowilla, on voit que ces établissements sauvages ne pouvaient être placés que là même où Poirson les place.

2. *Voyage*, p. 98.

il n'y a plus qu'une route possible, celle qu'il décrit en effet, la route des Natchez à Nashville et Knoxville. Il faut donc de toute nécessité que le voyageur, parcourant en sens inverse les régions qu'il venait de franchir, soit retourné du fleuve Chata-Uche aux Natchez ou vers Jackson.

3° Il dit avoir « suivi à peu près les sentiers que lie maintenant la grande route des Natchez à Nashville par Jackson et Florence, et qui rentre en Virginie par Knoxville et Salem ». C'est un itinéraire fort bien dessiné, le plus court, le plus pratique. Mais veut-il dire qu'il a suivi cette ligne jusqu'au bout, ou veut-il simplement indiquer une direction? Il veut dire qu'il l'a suivie jusqu'au bout. Il était bien obligé d'avancer au moins jusqu'à Knoxville, ayant, en plusieurs de ses ouvrages antérieurs, déclaré qu'il avait parcouru les Apalaches. Mais il faut de plus qu'il ait poussé sa pointe jusqu'à Salem, puisqu'il dit : « Nous repassâmes les Montagnes Bleues ». Les Montagnes Bleues n'ont jamais désigné que la bordure orientale des Apalaches [1]. Or, quand, venant de l'ouest et ayant franchi le plateau de Cumberland, on parvient à Knoxville, on est encore fort loin d'atteindre les Montagnes Bleues. Pour dire qu'on a *repassé* les Montagnes Bleues, il faut les avoir passées, et donc s'être avancé jusqu'à Salem.

1. Schématiquement désignée sur notre carte par des hachures qui vont du Chata-Uche vers Salem.

4° Puis, repassant les Montagnes Bleues, Chateaubriand se rapproche des défrichements américains « vers Chillicothe ».

5° De Chillicothe, il revient à Philadelphie.

*
* *

En quel temps *minimum* a-t-il pu achever ce trajet?

Il y a toute une traversée de pays montagneux, qui offrait de graves difficultés. Pour la route de Nashville à Knoxville, nous avons une donnée précise : « Nashville, dit Mac Master, était alors [précisément à la date de 1791] le poste avancé de la civilisation en ces déserts. Pas une maison depuis les Natchez jusqu'à Nashville. Pour atteindre Knoxville, la première ville de quelque importance vers l'est, il fallait un voyage de *quinze* jours à travers les montagnes, dans une région tout infestée d'Indiens [1]. »

Le trajet de Knoxville à Salem est aussi malaisé, et la distance est de 350 kilomètres à vol d'oiseau.

Nous admettrons que Chateaubriand l'a parcouru en *douze* jours.

La route de Salem à Chillicothe n'est guère plus

1. Mac Master, *ouv. cité*, t. II, p. 85.

facile, et ce sont encore 350 kilomètres à vol d'oiseau. Comptons encore *douze* jours.

Quant au reste de l'itinéraire, il ne s'agissait que de traverser des pays peu accidentés, sans obstacles naturels autres que la fréquence des cours d'eau à franchir. Mais calculons les distances. Il y a, à vol d'oiseau, 800 kilomètres des Natchez à Cuscowilla, 200 kilomètres de Cuscowilla à Apalachucla sur le Chata-Uche, 550 kilomètres du Chata-Uche aux Natchez, 650 kilomètres des Natchez à Nashville, 750 kilomètres de Chillicothe à Philadelphie [1]. C'est un parcours minimum de 2 950 kilomètres.

La durée d'une telle chevauchée dépend de l'endurance du cavalier. Il est donc impossible de la déterminer exactement. Si Chateaubriand avait conservé en ces régions la même allure qu'au partir du Niagara pour Érié (40 kilomètres par jour), il y aurait employé 73 jours. Faisons la bonne mesure. Quel est le train le plus rapide que puisse soutenir pendant cinquante jours au moins un cavalier très vigoureux? Il semble — renseignements pris aux sources les meilleures — qu'il ne pourra guère couvrir plus de 60 kilomètres par jour, sans risquer de succomber en route. Mettons que Chateaubriand en parcourait pourtant 80 chaque jour. Il y faudra 37 jours.

1. En suivant, pour le parcours de Chillicothe à Philadelphie, la ligne actuelle du chemin de fer, qui est très directe.

Nous trouvons donc que, pour parfaire son itinéraire des Natchez à Philadelphie, il lui a fallu :

De Nashville à Knoxville.....	15 jours.
De Knoxville à Salem.....	12 —
De Salem à Chillicothe.....	12 —
Pour les 2 950 km. restant.....	37 —
Soit, au total.....	76 jours.

Il ne disposait que de 63 jours. Il arrive donc au terme de son voyage avec 13 jours de retard. C'est le 23 décembre qu'il se hâte vers le quai de Philadelphie. Hélas! le navire qui devait l'emporter a déjà franchi l'Atlantique; il est tout près d'atterrir au Havre.

*
* *

On dira : s'il ne s'en faut que de treize jours, votre critique est téméraire. Êtes-vous si certain d'avoir calculé juste? Sûr de notre jeu, nous croyons l'avoir joué largement. Faites regagner au voyageur, s'il se peut[1], ces treize jours, voire un mois

1. Encore avons-nous très bénévolement supprimé de son itinéraire de vastes régions, qu'en tel et tel de ses ouvrages antérieurs il disait avoir visitées. Par exemple, n'a-t-il pas écrit dans le *Génie du Christianisme* (I, v, 8) : « Nous en avons rencontré nous-même des milliers (de certains oiseaux migrateurs) depuis le golfe Saint-Laurent *jusqu'à la pointe de l'isthme des Florides* » ? Montrez, s'il se peut, que telle partie de la route peut avoir été accomplie en moins de jours que je ne suppose, mais conduisez-le *jusqu'à la pointe de l'isthme des Florides*, et calculez.

entier, ce sera vain effort. Par un scrupule ironique, nous avons tout tenté pour précipiter la marche du voyageur. Devant lui, de larges routes perçaient les forêts vierges; des tables magiques surgissaient dans les déserts pour lui offrir à son gré le vin d'érable et la sagamité. Nous avons presque partout supputé les distances à vol d'oiseau, et le propre des sentiers, en des pays même faciles, est de n'être pas toujours rectilignes; sur les cours d'eau qui sillonnent la Louisiane et les Florides, les ponts étaient rares, il fallait les chercher ou chercher les gués. Nous avons toujours supposé que le voyageur trouvait à Philadelphie, à New-York, à Boston, des diligences attelées à l'heure voulue, dans les déserts des canots tout parés, des chevaux frais tout harnachés, des compagnons tout équipés, sur l'Hudson un paquebot en partance, à Pittsbourg, à Philadelphie des bateaux prêts à lâcher leurs amarres. Combien de jours faut-il compter pour les intempéries, pour les orages de l'été, pour les pluies de novembre? Combien de jours pour les infélicités de route, pour les guides qui s'égarent, pour les compagnons qu'attardent la fatigue ou la maladie, pour les avaries des canots, pour les chevaux qui se déferrent en plein désert, ou se blessent? Combien de jours pour se ravitailler, s'il faut à l'ordinaire chevaucher une semaine avant d'atteindre la plus proche bourgade, si des Natchez à Nashville on

ne rencontre pas une maison? Combien de jours pour tenter les diverses manières de chasse et de pêche que plus tard on décrira? Combien pour explorer les ruines sauvages du Scioto [1]? Combien pour les observations géodésiques [2]? Combien pour recueillir ces « notes sur la botanique, évidemment destinées à M. de Malesherbes » [3]? Combien pour observer les mœurs des sauvages, leurs fêtes, les rites de leurs mariages et de leurs funérailles, la récolte du sucre d'érable, leurs moissons, leurs mythes religieux et leurs recettes de cuisine, les formes diverses de leurs gouvernements, celui des Natchez, qui est le « despotisme dans l'état de nature », celui des Muscogulges, qui est la « monarchie limitée dans l'état de nature », celui des Hurons et des Iroquois, qui est la « république dans l'état de nature [4] »? Combien pour écrire « sur ses genoux, chez les sauvages mêmes, cette *Histoire d'une nation sauvage du Canada* » (malheureusement perdue), « sorte de roman, dont le cadre totalement neuf et les peintures naturelles, étrangères à notre climat, auraient pu mériter l'indulgence du lecteur [5] »? Combien pour écrire *Atala* « sous les huttes des sauvages »?

1. *Génie du christianisme*, I, IV, 2 et note H.
2. *Essai sur les révolutions*, partie I, chapitre I, note.
3. Voir ci-dessus, p. 152.
4. *Voyage en Amérique*, *passim*, et *Génie du christianisme*, V, IV, 8.
5. *Essai sur les révolutions*, dernier chapitre, note.

Ce ne sont point là des questions purement oratoires. Elles indiquent les calculs réels qui s'imposeront à quiconque croira devoir reprendre la question. Il faudra renoncer à supputer les distances à vol d'oiseau, le temps au galop d'un cheval. Nous seul pouvions nous permettre les calculs faciles et dérisoires qui précèdent. Il faudra travailler non pas comme nous sur des cartes scolaires, mais sur les cartes du temps : il y en a d'excellentes, celles que le gouvernement des États-Unis publiait à la fin du XVIIIe siècle, de cinq ans en cinq ans environ, pour marquer les progrès des défrichements. Si Chateaubriand se heurte à une forêt vierge, il faudra, comme les simples mortels, qu'il la contourne; s'il rencontre un fleuve, qu'il cherche le gué praticable; une montagne, qu'il la franchisse par des sentiers tracés; s'il s'enfonce dans la brousse non défrichée, qu'il modère l'allure de son coursier, etc.

Alors on verra que ce ne sont pas des jours ni des semaines qui manquent à notre voyageur, mais des mois et des mois encore.

*
* *

Pourtant, ne pourrait-on faire quelque effort pour abréger sa route? Substituer à notre itinéraire un itinéraire plus réduit?

On peut s'y essayer, sous cette condition que le

nouveau tracé de route que l'on proposera tienne compte, comme fait le nôtre, de *toutes* les affirmations de Chateaubriand. Ou bien, si l'on annule tel ou tel passage, il faudra dire pourquoi, montrer que ce passage a été interpolé par un secrétaire, ou altéré, ou déplacé par les imprimeurs, ou renié par Chateaubriand, ou mal compris, etc. Ce sera malaisé, s'il est vrai que nous n'avons pas employé pour dessiner l'itinéraire de Chateaubriand un seul texte qui ne fût soit dans le *Voyage*, soit dans les *Mémoires*, c'est à-dire dans une relation suivie, continue, composée dans la pleine maturité de l'âge et du génie par un écrivain qui passe pour avoir su sa langue.

II. — De quelques autres difficultés.

Si l'on reprend d'ensemble cette relation, on est frappé d'un contraste singulier.

Tantôt, il semble bien que, pour l'établir, Chateaubriand s'est livré à un travail très attentif de topographe. Tel passage, celui par exemple où il décrit sa route des Natchez à Knoxville et à Salem, suppose, comme on l'a vu, qu'il tient, ouverte sous ses yeux, au moment où il écrit, une carte moderne des États-Unis. Pour composer tel autre passage [1],

1. « Si je revoyais aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnaîtrais plus. Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville charmante d'environ cinq mille habitants.

où il précise en quels lieux il a rencontré Chactas, Atala, le P. Aubry, il faut qu'il se soit armé d'un livre de poste.

Tantôt, au contraire, ces mêmes récits, qui ne sont point si malhabiles dans l'ensemble, puisque pendant soixante ans chacun les a admirés et tenus pour vrais, présentent des bizarreries qui vont jusqu'à l'incohérence.

Voici les plus apparentes :

a. Comment, ayant hâte de rentrer à Philadelphie, Chateaubriand peut-il nous dire qu'il a « repassé les Montagnes-Bleues » et gagné Chillicothe? Jamais sans doute, ni avant lui, ni après, aucun voyageur n'a suivi pareil trajet. Le détour est surprenant, il fait décrire au tracé de l'itinéraire un zigzag bizarre et inexplicable.

b. Avant de gagner Chillicothe, Chateaubriand aurait, nous dit-il (*Mémoires*, p. 402 ss.), vogué sur l'Ohio : il aurait passé une journée admi-

Chactas pourrait être député au Congrès et se rendre chez Atala par deux routes, dont l'une mène à Saint-Étienne sur le Tumbec-bee, et l'autre aux Natchitochès; un livre de poste lui indiquerait les relais, au nombre de onze : Washington, Franklin, Homochitt, etc. Quelques-unes de ces villes, telles que Cahawba, capitale de l'Alabama, conservent leur dénomination sauvage; mais... il y a chez les Muscogulges, les Siminoles, les Chéroquois et les Chicassais, une cité d'Athènes, une autre de Marathon, une autre de Sparte, une autre de Florence, une autre d'Hampden, des comtés de Colombie et de Marengo; la gloire de tous les pays a placé un nom dans *ces mêmes déserts où j'ai rencontré* le P. Aubry et l'obscure Atala. » (*Voyage*, au début de la *Conclusion*; le même passage, remanié, se lit dans les *Mém. d'O.-T.*, p. 418.)

rable dans une île, parée de lilas et d'azaléas en fleurs, et cette île émergeait d'un lac formé par l'Ohio.

Premièrement, on ne sait à quel moment de son trajet de retour situer cette navigation sur l'Ohio : car nous voyons quelques pages plus loin (p. 414) le voyageur repasser les Montagnes-Bleues, et c'est incompréhensible.

Secondement, cet épisode est placé en tout cas par Chateaubriand à la fin de ses pérégrinations, comme il est déjà sur la voie du retour, donc nécessairement vers la fin de novembre. Comment a-t-il pu voir, en cette saison, dans une île de l'Ohio, « des lilas et des azaléas en fleurs »? De même, Panurge, qui voyageait, lui aussi, pour trouver « une sylphide », découvrit, un jour, « une isle, belle et délicieuse sur toutes autres, on l'appeloit l'isle de Frize. En icelle estoit le pays de Satin, onquel les arbres et herbes jamais ne perdoient fleurs ne feuilles, et estoient de damas et velours figuré ».

Troisièmement, comment Chateaubriand peut-il faire une station dans une île située au milieu d'un lac formé par l'Ohio, puisqu'il n'y a pas de lacs sur l'Ohio?

Quatrièmement, comment ce lac de l'Ohio pouvait-il, dans un état antérieur du texte [1], être situé,

1. Voir Jules Troubat, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 397.

non sur le cours de l'Ohio, mais « sur le cours du Mississipi »?

Cinquièmement, comment ce lac de l'Ohio — ou du Mississipi — peut-il dans un autre état du récit (voir le *Voyage*, p. 84 ss.) être situé « dans l'intérieur des Florides »?

Sixièmement enfin, comment se peut-il que, sur ce lac, et dans cette île de l'Ohio, — ou du Mississipi, — ou des Florides, — Chateaubriand ait couru précisément les mêmes aventures qu'y avait rencontrées avant lui un voyageur américain, William Bartram[1]?

c. Dans cette île de l'Ohio, Chateaubriand a pour compagnons une compagnie de trafiquants de Georgie, qui venaient, nous dit-il, acheter chez les Creeks des chevaux et des bestiaux demi-sauvages. Comment ces trafiquants georgiens peuvent-ils chercher des chevaux creeks à des centaines de kilomètres du pays des Creeks, et par quel prodige découvrent-ils, en effet, après de folles pérégrinations, des haras et un marché de chevaux creeks dans une île de l'Ohio? Comment Chateaubriand a-t-il pu s'accointer de ces bizarres compagnons, connaître « les passions qui les agitaient », « démêler leurs rapports avec les femmes creekes », lier connaissance avec « certain métis issu d'un sang mêlé de chéroki et de castillan », qui lui

1. Voir ci-après, p. 202 ss.

dispute deux « sylvaines » floridiennes? Pour répondre à ces questions, il n'est que de recourir aux mêmes *Voyages de William Bartram*, au tome II de la traduction française. Là, à la page 292, on rencontre ces mêmes trafiquants georgiens, et on peut les suivre jusqu'à la page 330, non plus déraisonnables en leur itinéraire, mais sensés, pratiques, comme il sied à des hommes nés de mère, et qui vivent de commerce. On y retrouve, comme chez Chateaubriand, la peinture des passions qui agitaient ces traitants, et notamment leur chef, épris de la femme d'un chef creek; on y retrouve le même métis creek que chez Chateaubriand, « métis né d'une esclave chactaw et d'un père qui lui-même était issu d'une femme creek et d'un blanc ».

*
* *

Comment s'expliquer de telles singularités?

Remarquons que toutes celles qu'on peut relever se trouvent dans la seconde partie de la relation de Chateaubriand, à partir de l'instant où il quitte le Niagara pour s'enfoncer dans « les royaumes de la solitude ».

Au début de son voyage, et jusqu'au Niagara, malgré trente ans écoulés, Chateaubriand retrouve dans sa mémoire ou dans ses papiers des souvenirs précis : il sait marquer chaque étape, noter chaque impression, jour par jour, avec

une très suffisante précision, — jusqu'au Niagara.

Quitte-t-il le Niagara, soudain sa mémoire s'offusque, ses notes de voyage se brouillent, ses récits perdent toute précision et toute apparence de réalité. Il le sait, et nous dit, en un passage que nous avons déjà cité :

« Ici le manuscrit original de mes voyages n'offre plus qu'une masse informe de feuilles volantes, mêlées, déchirées, rongées par l'humidité, sans ordre, sans suite, souvent illisibles. Tout ce pays était alors si inexploré et mon itinéraire est si vague qu'il n'y faut chercher que ce qu'on y trouve : des tableaux à peine esquissés. »

Il est déplorable assurément que l'humidité ait rongé précisément la description des régions où, faute de temps, Chateaubriand ne pouvait pénétrer. Il est admirable en même temps que l'humidité ait épargné quinze pages (*Description de quelques sites de l'intérieur des Florides*), qui ne sont, comme on verra bientôt, qu'une compilation des aventures courues par un autre explorateur.

On pourrait peut-être, tout en regrettant ces méfaits de l'humidité, ajouter cette seconde explication :

Dans son premier ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions*, écrit en 1796 au retour du Nouveau-Monde, Chateaubriand avait donné déjà comme une première relation de son voyage. Par dix fois, il en

avait rapporté des épisodes. Voici les références, classées selon l'ordre des étapes : *Essai*, II, 54; I, 33, note; I, 33, texte; II, 23; I, 70; I, 35; II, 56; II, 57; I, 1; II, 23; I, 46. Or tous ces ressouvenirs concernent *exclusivement* soit des courses à travers les villes des États-Unis (Baltimore, Philadelphie, Lexington, New-York, Albany), soit des voyages « dans l'épaisseur des forêts du *Canada* », « sur les montagnes du *Canada* », « parmi les nations indiennes du *Canada* ». Le terme extrême du trajet, si Chateaubriand n'avait jamais écrit que l'*Essai*, serait le Niagara et le lac Érié, c'est-à-dire précisément le point à partir duquel l'humidité devait plus tard méchamment ronger le manuscrit original de ses voyages.

Dans l'*Essai*, nulles nouvelles du Meschacebé, ni des Natchez, ni des Florides. Plus tard seulement, dans le *Génie du christianisme*, dans l'*Itinéraire*, partout, il répétera qu'il a vu les lagunes des Florides, le pays des Natchez, des Siminoles, etc.

Que s'est-il passé dans l'intervalle? Il a publié *Atala* et fantaisie lui a pris de déclarer qu'il ne peignait que d'après nature, « avec une scrupuleuse exactitude ».

Il semble donc qu'au début de la carrière littéraire de Chateaubriand, ses souvenirs d'explorateur se soient exclusivement référés à une course modeste de Baltimore au Niagara.

De Baltimore au Niagara du moins, ces souve-

nirs sont-ils purs de toute fiction? Il en est un, un seul, que nous pouvons contrôler en quelque mesure, celui qu'il avait gardé de ses entrevues avec le général Washington.

*
* *

Chateaubriand a-t-il rendu visite au général Washington?

Chacun connaît le parallèle, devenu classique, de Bonaparte et du général Washington, publié d'abord dans le *Voyage en Amérique*, puis dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il a été inspiré par le souvenir ému d'une visite à Washington, ainsi rapportée [1] :

« Lorsque j'arrivai à Philadelphie, le général Washington n'y étoit pas. Je fus obligé de l'attendre une quinzaine de jours [2]. Il revint. Je le vis passer dans une voiture qu'emportoient avec rapidité quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides. Washington, d'après mes idées d'alors, étoit nécessairement Cincinnatus; Cincinnatus en carrosse dérangeoit un peu ma république de l'an de Rome 296. Le dictateur Washington pouvoit-il être autre chose qu'un rustre piquant ses bœufs de l'aiguillon et tenant le manche de sa charrue? Mais quand j'allai porter ma lettre de recommandation à ce grand homme, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.

Une petite maison dans le genre anglois [3], ressemblant

1. *Voyage*, p. 20; *Mém. d'O.-T.*, p. 356.
2. *Variante* : une huitaine.
3. Les *Mémoires* suppriment ces mots : *dans le genre anglois.*

aux maisons voisines, étoit le palais du président des États-Unis : point de gardes, pas même de valets. Je frappai : une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général étoit chez lui; elle me répondit qu'il y étoit. Je répliquai que j'avois une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglois, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : *Walk in, Sir.* « Entrez, Monsieur »; et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises : elle m'introduisit dans un parloir, où elle me pria d'attendre le général.

Je n'étois pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : j'admire la première sans en être écrasé; la seconde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

Au bout de quelques minutes le général entra.

Nous nous assîmes, je lui expliquai, tant bien que mal, le motif de mon voyage. Il me répondoit par monosyllabes françois ou anglois, et m'écoutoit avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus, et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir le passage du nord-ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. » *Well, well, young man!* s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant et nous nous quittâmes.

Je fus exact au rendez-vous : nous n'étions que cinq ou six convives....

Je quittai mon hôte à dix heures du soir, et je ne l'ai jamais revu; il partit le lendemain pour la campagne, et je continuai mon voyage. »

Rappelons-nous que Chateaubriand, parti pour Philadelphie le lendemain même de son débarque-

ment en Amérique, y parvint le 13 juillet. Washington n'y est pas : où donc est-il? Washington revient au bout d'une huitaine (ou d'une quinzaine) : d'où revient-il? Washington reçoit Chateaubriand en visite le 21 juillet, au plus tôt; il le reçoit à sa table le 22 et repart le lendemain, 23 juillet : où donc va-t-il?

Pour le savoir, nous avons interrogé les seuls documents dont nous disposions à Paris, la correspondance imprimée de Washington. De plus, nous avons demandé à deux de nos amis d'Amérique, M. W.-H. Schofield et M. Lucien Foulet, de dépouiller pour nous les journaux du temps. Enfin, M. Edgar S. Ingraham a eu l'extrême obligeance de mener une petite enquête du côté des Archives du Congrès à Washington. Voici la substance des renseignements recueillis.

Après un long voyage à travers les États du Sud, Washington était rentré à Philadelphie le 6 juillet[1] : à cette date, le brick de Chateaubriand louvoyait encore sur les côtes du Maryland.

Washington était à Philadelphie le 10 juillet[2].

1. Lettre à La Fayette datée de Philadelphie, 28 juillet 1791 : « On the 6th of this month, I returned from a tour through the southern states, which had employed me for more than three months (éd. Sparks, p. 180).

2. *The Gazette of the United States*, of wednesday, July 13th, 1791 : « Sunday evening [donc le 10], an express arrived from Pittsburg with dispatches from Major General Butler, which were *immediately* laid before the President of the U. S. by the Secretary of the Department of War. » — Même nouvelle dans le *Dunlap's american daily advertiser* du 14 juillet.

Il y était le 13 juillet.

Il y était le 14 juillet [1].

Il y était le 19 juillet [2].

Il y était le 20 juillet [3].

Il y était le 25 juillet [4].

Il y était le 28 juillet [5].

Il y était dans la première semaine d'août [6].

Donc Chateaubriand n'avait que faire d'attendre Washington ni une « quinzaine », ni une « huitaine de jours ». Il pouvait lui rendre visite soit le premier jour de son arrivée (le 13), soit le second

1. Extrait d'une communication adressée à M. Edgar S. Ingraham le 14 août 1901, et qui émane du *Department of State, Bureau of Rolls and Library*, à Washington : « The Library of Congress has transcripts of letters from Philadelphia, written by Washington or by Tobias Lear, Secretary of the President, bearing dates of July 7th, July 14th, July 25th, and July 28th respectively. In addition to these, printed editions of Washington's writings in the Library give copies of letters from Philadelphia bearing dates of July 19th and July 20th ».

2. Lettre de Philadelphie, à Catharine Macaulay. — Cf. *The Federal Gazette*, of July 20th, 1791 : « Yesterday the honourable Don Joseph Ignacio de Viar, chargé d'affaires from the Court of Spain, and the honourable don Joseph de Gaudenes, had the honour of a private audience with the President of the U. S., to whom they were presented by Th. Jefferson, Esq., Secretary of State. »

3. Lettre de Philadelphie, à David Humphreys.

4. Voir ci-dessus, note 2.

5. Lettres du 28 juillet, datées de Philadelphie, et adressées à Gouverneur Morris et à La Fayette.

6. Dans une lettre du 7 août, de Philadelphie, à Thomas Johnson, il dit avoir reçu de Th. Johnson une lettre datée du 30 juillet, au moment où il recevait à sa table les juges de la cour suprême (donc dans la première semaine d'août). Voir *The Writings of George Washington*,.., edited by Worthington Chauncey Ford, New-York, 1891, t. XII, p. 44 ss.

(le 14), soit le septième (le 19). Il pouvait, à vrai dire, lui rendre visite un jour quelconque, depuis le 6 juillet jusqu'au 6 septembre : car il est presque assuré que Washington n'a point quitté Philadelphie, fût-ce pour un voyage ou une villégiature de quelques jours, entre ces deux dates[1].

Mais, dira-t-on, à quelles fins Chateaubriand aurait-il supposé ces deux voyages de son hôte? C'est un phénomène — ou un symptôme — fort banal en pareil cas, et qu'on appelle d'ordinaire le besoin de la précision inutile.

Donc, Washington revient enfin. Chateaubriand frappe à sa porte. « Point de gardes, pas même de valets. Une jeune servante vint m'ouvrir. » La « jeune servante » surprend, et l'absence de valets. Quand Washington sortait dans Philadelphie, toujours en équipage à quatre ou six chevaux, deux valets se tenaient debout derrière son carrosse. Il entretenait toujours, dans ses écuries de Philadelphie, de douze à quatorze chevaux[2]. Mais il ne

1. De tous les journaux dépouillés par mes correspondants, pas un ne mentionne un voyage ou une villégiature. Et pourtant, m'écrit M. L. Foulet, « ces journaux rapportent des faits-divers de minime importance ». Et pourtant, m'écrit M. Schofield, « we have information on matters of all kinds, including much of trivial interest ». Et pourtant encore, tous ces journaux, muets sur les prétendus voyages rapportés par Chateaubriand, s'accordent à raconter l'arrivée du Président à Philadelphie le 6 juillet « au son des cloches, au bruit des salves d'artillerie », et son départ le 15 septembre.

2. S. Coolidge, *A short history of the city of Philadelphia*, Boston, 1887, p. 174.

reléguait pas tout son luxe dans ses écuries : et sachez que, pour traiter les hôtes nombreux qu'il recevait chaque soir, « ce vieux Romain », par un raffinement rare à cette époque, avait un cuisinier français[1]. Si donc, par quelque accident, une jeune servante eût ouvert à Chateaubriand, le lendemain, reçu à la table du dictateur, il semble que la tenue large et noble de la maison, le haut souci du *decorum* dont jamais Washington ne se départit, auraient pu corriger l'impression première du jeune convive.

Ainsi, de tous les événements du séjour de

1. S. Coolidge, *ibidem*. Cf., pour la confirmation de ces renseignements sur la simplicité fort luxueuse du train de vie de Washington, Henri Cabot Lodge, *George Washington*, Londres, 1889, t. II, p. 377. Voici quelques autres témoignages, dus à des contemporains, et recueillis par W. S. Baker, *Character portraits of Washington*, Philadelphie, 1887 : « No person appears to have had a higher sense of decorum, and universal propriety. The eye, following his public and private life, traces an unexceptionale propriety, an exact docorum, in every action; in every word; in his demeanour to men of every class; in his public communications : in his convivial entertainments ; in his letters; and in his familiar conversation. » (Timothy Dwight, Baker, p. 113.) — « His domestic arrangements were harmonious and systematic; his servants seemed to watch his eye, and to anticipate his every wish; hence a look was equivalent to a command » (Elkanah Watson, Baker, p. 175.) — « A la guerre, il recevait chaque soir trente personnes à dîner » (Prince de Broglie, Baker, p. 20; cf. un témoignage identique du Comte de Ségur, Baker, p. 180); à sa maison de campagne de Mount Vernon, « whether there be compagny or not, the table is allways prepared, by its elegance and exuberance, for their reception. » (Jedidiah Morse, Baker, p. 32.)

Chateaubriand aux États-Unis, un seul peut être contrôlé : le contrôle montre qu'il est imaginaire.

III. — Conclusions de cette enquête.

Vinet s'émerveillait que le peintre de Chactas, d'Outougamiz, de Mila, d'Atala, de Céluta ait pu vivre parmi les sauvages « impunément ». Mais, s'il résultait de notre étude qu'il a vu pour tous Algonquins et pour tous Chipowais, pour tous Natchez et pour tous Siminoles, pour tous Chikkasas et pour tous Muscogulges, pour tous Creeks et pour tous Cherokees, ces « messieurs les Sauvages et ces dames les Sauvagesses » à qui M. Viollet faisait danser *Madelon Friquet* sous un hangar dans la banlieue d'Albany, tout s'expliquerait.

On dira : si Chateaubriand ne s'était pas enfoncé dans les déserts, pourquoi aurait-il revêtu ce bel équipement : « J'achetai des Indiens un habillement complet : deux peaux d'ours, l'une pour demi-toge, l'autre pour lit. Je joignis à mon nouvel accoutrement la calotte de drap rouge à côtes, la casaque, la ceinture, la corne pour rappeler les chiens, la bandoulière des coureurs des bois. Mes cheveux flottaient sur mon cou découvert, je portais la barbe longue : j'avais du sauvage, du

chasseur et du missionnaire[1] »? Pourquoi se serait-il écrié : « J'aurais désiré que, parmi ces nations sauvages, *l'homme à la longue barbe*, longtemps après mon départ, eût voulu dire l'ami, le bienfaiteur des hommes[2] »? Si son voyage n'avait été qu'une excursion, pourquoi l'aurait-il si soigneusement préparé avec M. de Malesherbes « le nez collé sur des cartes, lisant les divers récits des navigateurs et voyageurs anglais, hollandais, français, russes, suédois, feuilletant Tournefort, Duhamel, Bernard de Jussieu, Greco, Jacquin[3] »? S'il n'avait pas même tenté, faute de s'être avancé jusqu'à l'Ohio, « d'attaquer les Montagnes-Rocheuses », pourquoi aurait-il gardé, trente ans après, tant d'amertume contre la France, « qui abandonne ses explorateurs à leurs propres forces et à leur propre génie[4]? » Pourquoi, trente ans

1. *Mém. d'O.-T.*, p. 372.

2. *Essai sur les révolutions*, partie II, chap. 23. Il décrit en ce passage, non sa route de 1791, mais « l'immense et périlleux voyage qu'il aurait voulu entreprendre le premier, pour le service de sa patrie et de l'Europe ». « Je calculais qu'il m'eût retenu (tout accident à part) de cinq à six ans (*alias* : neuf ans). On ne saurait mettre en doute son utilité. » — Comme rien ne pouvait lui faire prévoir quel surnom lui auraient imposé les Indiens au cours de ce second voyage, il veut bien dire que, dès son voyage de 1791, il avait été appelé par les sauvages *l'homme à la longue barbe*.

3. *Mém. d'O.-T.*, p. 307-8.

4. *Introduction* au *Voyage en Amérique*, p. 1. « Il faut remarquer une chose particulière à la France : la plupart de ses voyageurs ont été des hommes isolés, abandonnés à leurs propres forces et à leur propre génie... Il me suffira

après, n'aurait-il pu lire, « sans un sentiment de regret, et presque d'envie », le récit des découvertes anglaises au pôle arctique[1]? S'il n'avait fait qu'une promenade de touriste aux États-Unis, pourquoi aurait-il écrit avec tant de solennité : « J'ai exploré les mers de l'Ancien et du Nouveau Monde et foulé le sol des quatre parties de la terre. J'ai campé sous les huttes de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi les forêts et les ruines; j'ai revêtu la casaque de

de faire observer au lecteur que *ce premier voyage pouvait devenir le dernier, si je parvenais à me procurer tout d'abord les ressources nécessaires à ma première découverte*; mais dans le cas où je serais arrêté par des *obstacles imprévus*, ce premier voyage ne devait être que le prélude d'un second, qu'une sorte de reconnaisssnce dans le désert. *Pour s'expliquer la route qu'on me verra prendre, il faut aussi se souvenir du plan que je m'étais tracé...* attaquer la rive occidentale de l'Amérique, un peu au-dessus du golfe de Californie; de là... me diriger vers le nord, doubler le dernier cap de l'Amérique.... etc. » Les passages en italiques montrent (ainsi que dix textes analogues) que Chateaubriand justifie la route qu'il a prise par l'intention de découvrir les mers arctiques, qu'il considère son voyage de 1791 comme un commencement d'exécution de ce projet, comme le voyage de découvertes d'un explorateur qui aspire, ainsi qu'il dit dans une page sacrifiée des *Mémoires* (Bibliothèque Nationale, ms. f. fr. 12 454, f° 23), à être « le Christophe Colomb de l'Amérique polaire ».

1. *Mélanges politiques et littéraires*, article intitulé *De quelques ouvrages historiques et littéraires* (1819) : « Ce n'est pas sans un sentiment de regret et presque d'envie que nous avons lu le récit de la dernière expédition des Anglais au pôle arctique. Nous avions voulu jadis découvrir nous-même, au nord de l'Amérique, les mers vues par Heyne, et depuis par Mackenzie », etc.

peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du mameluk[1] »?

Il est vrai; et, puisqu'il reste dans ses relations des faits non susceptibles de contrôle, permis à chacun de les tenir pour réels et de croire, par exemple, qu'ayant voulu, en sa téméraire hardiesse, se baigner en pleine mer par une forte houle, il se précipita du beaupré dans les flots, fut entraîné par les courants, et en péril d'être happé par les requins[2]; — ou bien, qu'au Niagara, son cheval, effrayé par le bruissement d'un serpent à sonnettes, l'entraîna, et sur le bord de l'abîme se cabra, ne s'y tenant plus qu'à force de reins[3]; — ou encore, que voulant contempler de bas en haut la cataracte, en dépit des représentations de son guide, en dépit des rugissements de l'onde, « l'homme à la longue barbe » descendit le long d'un rocher presque vertical, jusqu'au moment où il demeura suspendu par une main à la dernière racine, et sentit ses doigts s'ouvrir sous le poids de son corps[4]. Permis à chacun, puisque l'itinéraire est trop long, d'en tracer quelque autre plus court, et de s'y tenir[5].

1. *Mém. d'O.-T., Préface testamentaire.*
2. *Ibid.*, p. 350.
3. *Ibid.*, p. 388.
4. *Ibid.*, p. 389.
5. Il va sans dire qu'on en peut dessiner un nombre indéfini. Le plus vraisemblable, à notre sens, conduirait le voyageur jusqu'au Niagara et le ramènerait aussitôt vers Philadelphie.

Pour nous, nous dirons : deux choses seulement sont assurées; la première, que Chateaubriand a débarqué à Baltimore le 10 juillet 1791 et qu'il est reparti d'Amérique cinq mois après, plus tôt peut-être, mais non plus tard; la seconde, qu'il n'a pu visiter aucune des régions où se dérouleront plus tard ses romans. Pour le reste, nous nous en tiendrons à ce sage principe de méthode : « Ce doit être une règle de critique que, quand un récit est en lui-même invraisemblable, il a besoin de plus de garanties qu'un autre pour se faire accepter pour vrai.... C'est un procédé dangereux, qui n'a presque jamais donné de bons résultats, que celui qui consiste à conserver d'un récit, dont rien d'ailleurs n'atteste l'authenticité, et où il y a des erreurs manifestes, ce qui n'est pas absolument démontré faux. Cela rappelle les errements de l'ancien rationalisme qui, prenant un récit miraculeux, en retranchait le merveilleux ou l'expliquait par une simple exagération, pour garder un prétendu noyau historique, tandis que le plus souvent le récit n'était né qu'en vue de ce merveilleux et n'avait aucune existence en dehors. Il faut appliquer avec une rigueur complète les procédés de la critique historique, et n'accepter un récit que quand il se présente dans des conditions vraiment satisfaisantes de probabilité interne et externe [1]. »

1. *Revue historique*, t. LIII (1893), p. 255.

Ainsi s'exprime M. Gaston Paris, en son étude sur la légende du troubadour Jaufré Rudel. Comme la quête de la princesse lointaine par Jaufré Rudel, la double relation du voyage de Chateaubriand à la recherche d'Atala est une admirable légende. C'est comme telle qu'il la faut traiter. Les légendes sortent plus belles des opérations de la critique. Il n'est pas vrai que Jaufré Rudel, seigneur de Blaye, se soit croisé en 1147 par amour pour Mélissent, comtesse de Tripoli, sur le seul renom de sa beauté, ni qu'il soit mort entre ses bras à l'heure qu'il la vit, ni qu'elle se soit rendue nonne au même jour. Il n'est pas vrai que Chateaubriand, en novembre 1791, ait voyagé au pays des Muscogulges en compagnie de trafiquants de chevaux, ni qu'il ait disputé à un sauvage creek et à un métis espagnol les faveurs de deux jeunes Floridiennes. Mais que la critique dépouille ces légendes de leur lourde gangue pseudo-historique : voici qu'apparaissent, plus belles dans la grâce du symbole, la Princesse Lointaine, qui se penche pour cueillir aux lèvres de l'amant inconnu son premier baiser et son dernier soupir; — et là-bas, dans l'île féerique de l'Ohio, sous une pluie de fleurs de magnolias, « baignées dans une rosée de lumière dorée, transparente, volage », les deux Floridiennes, la *fière* et la *triste*, Atala et Céluta.

Il reste une objection : s'il suffit de jeter les yeux sur une carte pour soupçonner que l'itinéraire

de Chateaubriand est trop long, pourquoi l'a-t-il dessiné si long? Quelle que soit l'époque où il écrivit la première de ses deux relations [1], il ne l'a publiée qu'en 1827; en 1827, il avait achevé, depuis cinq ans et plus, les premiers livres de ses *Mémoires d'Outre-Tombe* : il savait donc déjà que la nécessité d'encadrer son voyage entre des faits publiquement datés de sa vie le forcerait à déclarer qu'il n'avait passé que cinq mois sur le sol américain. Dès lors pourquoi n'a-t-il pas abrégé le tracé de sa course d'outre-mer? — La réponse est simple : il était lié par ses dires antérieurs. Vingt fois dans les ouvrages de sa jeunesse, dans l'*Essai sur les révolutions*, dans le *Génie du Christianisme*, dans les articles du

1. A quelle époque fut composé le *Voyage en Amérique*? Il est « tiré du manuscrit des Natchez », dont voici l'histoire : 1° En Amérique même, Chateaubriand écrivit des *Tableaux de la Nature* américaine, *Atala*, une première version des *Natchez*, etc. (*Essai*, II, 57; cf. *Préface d'Atala*). — 2° Ce manuscrit primitif périt dans la Révolution, et « fut reconstitué à Londres sur le souvenir récent de ces ébauches » (*Essai*, note de 1826, au dernier chapitre). — 3° En 1800, « quittant l'Angleterre sous un nom supposé », Chateaubriand « n'osa se charger d'un trop gros bagage » et n'apporta à Paris que *René*, *Atala*, et quelques descriptions de l'Amérique. Il laissa le reste du manuscrit, de 2 383 pages in-folio, dans une malle, chez une Anglaise. — 4° A la reprise des communications avec l'Angleterre, en 1814, il avait oublié le nom de cette Anglaise, le nom de sa rue et son numéro. Néanmoins, des amis dévoués retrouvèrent la rue, le numéro, l'Anglaise et le manuscrit. (Préface des *Natchez*.) — Donc le *Voyage en Amérique* a été composé, en grande partie, avant 1800. En tout cas, la comparaison la plus superficielle des nombreuses pages communes au *Voyage* et aux *Mémoires* montre que c'est la relation du *Voyage* qui est l'ébauche.

Mercure, partout et à tout propos, il avait *romancé* ses souvenirs du Nouveau-Monde. Il ne prévoyait pas alors qu'il dût écrire un jour les mémoires de sa vie, et qu'il pourrait se heurter à des difficultés chronologiques. Il s'était donc donné champ libre, il avait parcouru en rêve d'immenses régions. Vint le jour où il fallut décrire ces courses, non plus en des pages isolées et par épisodes dispersés, mais en une relation régulière. Il fallut les mettre bout à bout : il ne pouvait se rétracter. Pourquoi, par exemple, s'attarder sur la route d'Albany au Niagara? C'est qu'il avait décrit diverses étapes de cette route aux chapitres 56 et 57 de la IIe partie de l'*Essai sur les révolutions*, d'autres dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (t. II, p. 201), d'autres dans le *Génie du Christianisme* (I, III, 2). Pourquoi descendre du lac Érié vers l'Ohio? C'est, entre autres raisons, que, d'après le *Génie du Christianisme* (IV, IV, 8), il avait cheminé plusieurs jours sur cette route avec un missionnaire qui retournait de la Nouvelle-Orléans aux Illinois[1]. Pourquoi visiter les Apalaches? Voyez la lettre I du *Voyage en Italie*. Pourquoi s'aventurer vers les Florides? Voyez tous les ouvrages de sa jeunesse. Encore a-t-il raccourci sensiblement : il n'est plus question,

1. La scène se passe « sur une rive inconnue, au bord d'un fleuve dont ils ne savaient pas le nom » : donc pas sur la grand'route battue d'Albany au Niagara. D'ailleurs, du Niagara aux Natchez, le chemin le plus court est bien d'aller chercher l'Ohio.

dans la double relation du voyage, comme dans le *Génie du Christianisme* (I, v, 8), de pousser « jusqu'à la pointe de l'isthme des Florides », ni, comme dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de prendre de la mer une vue des « lagunes » floridiennes[1]. Ainsi du reste[2]. Pourtant nous avons cherché longuement pourquoi, ayant hâte de rentrer à Philadelphie, il avait passé et repassé les Montagnes-Bleues et gagné Chillicothe. Ici notre explication est en défaut; mais il faut bien se représenter que toutes ces opérations durent être semi-conscientes : en trente années l'auto-suggestion avait achevé son œuvre.

La poétique légende du voyage en Amérique offre en effet un exemple achevé d'auto-suggestion. C'est un beau cas. Nous le soumettons aux biographes de Chateaubriand. Ils diront si des phénomènes analogues se peuvent constater en telles autres circonstances de sa vie; s'il est vrai, par exemple, comme le veut l'historien de la Palestine,

1. *Itinéraire*, t. III, p. 60. « Des palmiers et un minaret nous annoncèrent l'emplacement de Rosette; mais le plan même de la terre était toujours invisible. Ces plages ressemblaient aux lagunes des Florides. »

2. Il était pareillement tenu de donner la date réelle de son départ pour l'Amérique et de décrire une lente traversée : car il avait donné cette date et raconté ces longues relâches dès l'*Essai sur les révolutions* (partie II, chapitre LIV). Je ne vois qu'une course qu'il aurait pu s'épargner sans se démentir : celle de New-York à Boston et à Lexington. Du moins, je n'ai pas retrouvé dans ses premiers ouvrages mention de cet épisode.

Titus Tobler, que l'itinéraire de Chateaubriand en Terre-Sainte n'est qu' « un voyage fait avec des Voyages [1] ». Ils diront si les opérations intellectuelles par nous constatées concordent avec certains traits généraux du caractère de Chateaubriand, et si elles éclairent sa psychologie.

Pour nous, cette enquête nous a induit seulement à une recherche d'ordre littéraire. Chateaubriand n'a pas visité les régions où son imagination a si longtemps vécu. Ce sont donc des livres qui lui en ont donné la vision première. Sur quelle matière a-t-il exercé sa maîtrise, et par quels procédés? Il s'agit de capter ses sources.

1. *Dritte Wanderung nach Palästina*, Gotha, 1859, p. 425. Cf. T. Tobler, *Bibliographia geographica Palaestinae*, Leipzig, 1867, p. 2 et p. 137-139.

DEUXIÈME PARTIE

LES SOURCES

Où chercher, comment retrouver « la triste matière, sèche et terne, dont les Chateaubriand font des chefs-d'œuvre » ?

Le poète ne s'en étant guère expliqué, on est réduit à dépouiller au hasard les relations des voyageurs qui l'ont précédé au Nouveau-Monde. Donc nous en avons parcouru un certain nombre, depuis les récits de La Sale, composés à l'extrême fin du XVIIe siècle, jusqu'à ceux de Saint-John de Crèvecœur, écrits à l'extrême fin du XVIIIe. On le verra, cette recherche n'a point donné de résultats complets, et plusieurs des sources de Chateaubriand nous échappent encore. Aussi, pour éviter une besogne inutile à qui achèvera cette ingrate enquête, nous dressons en note la liste des livres par nous

dépouillés et qu'il sera superflu d'interroger à nouveau : Chateaubriand ne les a pas connus ou n'en a pas tiré parti[1]. Ces livres éliminés, voici ceux qu'il convient de retenir :

1. Voici cette liste :
La Sale, *Dernières découvertes dans l'Amérique septentrionale* de M. de la Sale, *mises au jour par* M. le chevalier Tonti, gouverneur du fort Saint-Louis aux Illinois, Paris, 1697. — *Journal historique du dernier voyage que feu M. de la Sale fit dans le golfe du Mexique...* par M. Joutel, Paris, 1713. — *Voyage de la Louisiane*, par le P. Laval, Paris, 1728. — John Bartram, *Observations on the inhabitants, climate, soil, rivers, productions, animals... made by* Mr John Bartram *in his travels from Pensilvania to Onondago, Oswego and the Lake Ontario*, Londres, 1751. — *An Account of East Florida with a Journal kept by* John Bartram of Philadelphia..., Londres, 1765. — Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, Amsterdam, 1777. — Abbé Robin, *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale en l'année 1781*, Philadelphie et Paris, 1782. — De Chastellux, *Voyages... faits en 1780, 1781 et 1782*, Paris, 1784. — Michaux, *Voyage à l'ouest des Monts Alleghanys*. — John F. D. Smith, *Toar in the United States, containing an account of the present situation of that country*, Londres et Dublin 1782 (*traduction française* par L. de Barenton-Montchal, Paris, 1791). — John Filson, *Histoire de Kentucke, traduit de l'anglais* par Parraud, Paris, 1785. — *Lettres d'un cultivateur américain écrites de 1780 à 1786 et traduites de l'anglais* par M. Saint-John Crèvecœur, Paris, 1787; — *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'État de New-York, par un membre adoptif de la nation Onéida* [Saint-John de Crèvecœur], Paris, an IX (1801). — Ferdinand M. Bayard, *Voyage dans l'intérieur des États-Unis pendant l'été de 1791*, Paris, 1797. — *Voyages de* J. Long *chez différentes nations de l'Amérique du Nord*, traduits de l'anglais par le citoyen Billecocq, Paris, an II; — Imlay, *Topographical description of the western territory of North-America*, Londres, 1792. — T. Cooper, *Some information respecting America*, Londres, 1795. — La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique*, Paris, an VII. — Isaac Weld, *Travels through the states of America*, Londres, 1795-97, et (2e édition) 1799.

1° En première ligne, l'œuvre de l'illustre père jésuite François-Xavier de Charlevoix, rédacteur du *Journal de Trévoux* : *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentionale*, Paris, 1744, 3 vol. in-4°.

2° Autant qu'au P. de Charlevoix, Chateaubriand est redevable à William Bartram, voyageur et naturaliste américain, qui raconta en 1791 des voyages accomplis en 1773, 1774, 1776, 1778 : *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, the Cherokee country...*, Philadelphie, 1791; Londres, 1792; Dublin, 1793; 1 vol. in-8°.

3° Chateaubriand exploite encore, mais moins largement, Jonathan Carver : *Travels to the interior parts of America*, Londres, 1778, 1779, 1784, 1 vol. in-8°.

A l'occasion, mais très accessoirement, Chateaubriand prendra encore quelque chose, soit à :

4° Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, Paris, 1758, 3 vol. in-12°; soit à :

5° J.-E. Bonnet, *Les États-Unis d'Amérique à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, 1795, 2 vol. in-8°.

Chateaubriand n'a nommé nulle part, que je sache, ni Bonnet, ni Le Page du Pratz[1]; mais bien les trois autres, en passant. Jamais pourtant en telle manière qu'on pût soupçonner la nature de ses

1. A moins que l'auteur qu'il appelle *Duprat* dans le *Génie du Christianisme* (I, IV, VIII, note H) ne soit Le Page *du Pratz*.

Charl. 1744
Carver 1781
Bartram 1793.
Le Page 1750

obligations. Il les mentionne à l'ordinaire en voyageur qui « ayant tout vu par lui-même » et « ne suivant personne [1] », daigne parfois rectifier ou compléter les dires de ses devanciers [2].

Pour rapprocher les descriptions de Chateaubriand de leurs sources, nous ne suivrons pas toujours le même procédé : les œuvres de Charlevoix

1. Voici, sauf omission, le relevé de ces mentions. Chateaubriand a allégué Carver deux fois : dans le *Génie du Christianisme* (I, V, x) pour ce trait que « le serpent à sonnettes, quand sa famille est poursuivie, la reçoit dans sa gueule », et dans la *Défense du Génie du Christianisme* (*note F*), pour établir que les ours d'Amérique grimpent, enivrés de raisin, à la cime des plus grands arbres. — Quant à Charlevoix, Chateaubriand a réimprimé, sous forme d'appendice aux *Natchez*, les quelques pages de l'*Histoire de la Nouvelle-France* qui lui ont fourni le *scenario* de son poème : ainsi Corneille reproduit, au début de ses *Horaces*, la narration de Tite-Live. Chateaubriand s'appuie encore de l'autorité du bon Père pour défendre ses ours ivres (*Défense, loc. laud.*), et comme un chapitre du *Génie du Christianisme*, les *Missions de la Nouvelle-France* (IV, IV, VIII), est composé presque tout entier de citations de Charlevoix imprimées entre guillemets, il y indique des références précises à son *Histoire*. Mais, dans le *Voyage en Amérique*, il ne nomme Charlevoix qu'une fois pour compléter, en voyageur mieux renseigné, une de ses allégations (voir ci-dessous, p. 240). — Bartram enfin a eu l'honneur d'être nommé en trois occasions : d'abord au même passage que Carver et Charlevoix à propos des ours ivres de Meschacebé, puis en note d'un chapitre du *Génie du Christianisme* (I, V, x), où Chateaubriand décrit les *puits naturels* des Florides; enfin, en un passage plus explicite du *Voyage en Amérique* reproduit ci-après (p. 202) : Chateaubriand y annonce qu'il communiquera quelques extraits des *Voyages* de Bartram, où s'entremêleront ses rectifications. — Outre Charlevoix, Carver et Bartram, Chateaubriand s'est référé encore, en un passage du *Génie*, à deux ou trois autres voyageurs en Amérique. On verra ci-dessous (p. 284) que cette référence est inexacte.

2. *Génie du Christianisme*, I, V, IV.

sont aisément accessibles à tout lecteur; nous pourrons donc nous dispenser de réimprimer ici une soixantaine de pages du savant jésuite; il suffira d'en donner quelques-unes à titre de spécimens, et de renvoyer aux autres avec exactitude. Au contraire, il est très difficile de se procurer en France les œuvres de Carver et de Bartram, comme nous avons pu nous en assurer dans les principales bibliothèques publiques de Paris. Force sera donc de reproduire ici les textes de ces deux voyageurs. S'astreindre à les citer en anglais, c'eût été, sans grand profit, rendre le travail de comparaison désagréable à maint lecteur français. Et, d'autre part, si nous avions proposé des traductions de notre cru, nous aurions risqué de multiplier malgré nous les coïncidences verbales et de forcer les ressemblances. Nous avons donc pris le parti de citer Bartram d'après la traduction française publiée par P.-V. Benoist en l'an VII [1], Carver d'après la traduction donnée par M. de C... en 1784 [2]. A l'occasion, s'il y a quelque intérêt littéraire à déroger à cette règle, nous communiquerons le texte anglais original.

1. *Voyages dans les parties sud de l'Amérique septentrionale, faits par W. Bartram,...* traduits en français par P.-V. Benoist, Paris, an VII, 2 vol. in-8.

2. *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale pendant les années 1766, 1767 et 1768...* traduit sur la 3e édition anglaise par M. de C..., Paris, 1784, 1 vol. in-8.

Le « Voyage en Amérique ».

Notre recherche des sources est restée à peu près vaine pour les 80 premières pages du *Voyage en Amérique*. Assurément, la plupart de ces récits sont tout spontanés. Mais de longs morceaux, l'*Aperçu des lacs du Canada* (p. 48-55), la description du cours de l'Ohio et du Mississipi (p. 64-83), d'autres encore, doivent être empruntés à des livres sur lesquels nous n'avons pas su mettre la main. A peine pouvons-nous, pour quelques fragments, proposer les rapprochements que voici :

Voyage, p. 45. *Lettre écrite chez les Sauvages du Niagara.*	Charlevoix[1], p. 326.
« Lorsqu'une jeune Indienne a mal agi, sa mère se contente de lui jeter des gouttes d'eau au visage et de lui dire : *Tu me déshonores*. Ce reproche manque rarement son effet.	« Une mère qui voit sa fille se comporter mal, se met à pleurer. Celle-ci lui en demande le sujet, et elle se contente de lui dire : *Tu me déshonores*. Il est rare que cette manière de reprendre ne soit pas efficace. Ordinairement la plus grande punition... c'est de jeter aux enfants un peu d'eau au visage. »

1. Lorsque nous citons Charlevoix, sans mentionner aucun titre, nous voulons désigner son *Journal historique*, qui forme le troisième volume de son grand ouvrage. Bartram est cité, quand nous renvoyons au texte anglais, d'après l'édition de Dublin, 1797.

Ce trait est reproduit dans *Atala*.

Voyage, p. 48.	Charlevoix, p. 253.
Le lac Érié a plus de cent lieues de *circonférence*. Les nations qui peuplaient ses bords furent exterminées par les Iroquois il y a deux siècles; quelques hordes errantes infestèrent ensuite des lieux où l'on n'osait s'arrêter.	Le lac Érié a cent lieues de *longueur* de l'est à l'ouest. Le nom qu'il porte est celui d'une nation de la langue huronne, qui était établie sur ses bords et que les Iroquois ont entièrement détruite.

Par une singulière interprétation de l'original, Chateaubriand réduit des deux tiers la circonférence du lac Érié.

Voyage, p. 50.	Charlevoix, p. 282-3.
Le lac Huron abonde en poisson; on y pêche l'*artikamègue* et des truites qui pèsent deux cents livres. L'île de *Matimoulin* était fameuse; elle renfermait le reste de la nation des Ontawais, que les Indiens faisaient descendre du grand Castor.	Les poissons les plus communs dans les trois lacs sont... l'*astikamègue*, et surtout la truite. Il y en a d'une grosseur monstrueuse... Les Ontaouais, qui se sont retirés dans les îles du lac Michigan, y sèment du maïs. Les Amikoués faisaient autrefois demeure dans ces îles; cette nation est aujourd'hui réduite à un très petit nombre de familles, qui ont passé dans l'île *Manitoualin*, au nord du lac Huron; elle est pourtant une des plus nobles du Canada, suivant les Sauvages, qui la croient descendue du grand Castor.

Donc, en ces deux phrases, Chateaubriand, trouvant intérêt à nous renseigner sur certain poisson,

sur certaine île et sur les habitants de cette île, estropie le nom du poisson, défigure le nom de l'île et y transporte une peuplade qui, sans doute, n'y a jamais dressé ses wigwams.

Voyage, p. 57.
Journal sans date.

Je n'avais pas fait cent pas sous bois que j'ai aperçu un troupeau de dindes... Le soir, elles se perchent sur les cimes des arbres les plus élevés; le matin, elles font entendre du haut de ces arbres leur cri répété; un peu après le lever du soleil, leurs clameurs cessent, et elles descendent dans les forêts.

Bartram, t. I, p. 158.

Je fus éveillé au matin par le babil des dindes sauvages. Pendant plus d'une heure, on n'entend que ce bruit dans tout le pays; un peu après le lever du soleil, elles cessent leurs appels, et quittent les hautes branches sur lesquelles elles ont couché, et descendent à terre, où, déployant leur queue argentée, les mâles se pavanent autour de leurs femelles.

Voyage, p. 72.

On appelle *lic* en Amérique des bancs d'une terre blanche un peu glaiseuse, que les buffles se plaisent à lécher; ils y creusent avec leur langue des sillons. Les excréments de ces animaux sont si imprégnés de la terre du lic, qu'ils ressemblent à des morceaux de chaux. Les buffles recherchent les lics à causes des sels qu'ils contiennent : ces sels guérissent les animaux ruminants des tranchées que leur cause la crudité des herbes. Cependant les terres de la vallée de l'Ohio ne sont point salées au goût; elles sont au contraire extrêmement insipides.

Bartram, t. I, p. 90.

La terre de cet endroit (*Buffalo Lick*) est un argile gras, visqueux et blanc ou cendré, que toutes espèces de bêtes à cornes lèchent avec avidité; les habitants pensent que cet argile est imprégné de vapeurs salines; mais je n'ai pu y trouver aucun goût. Il est d'une douceur extrêmement insipide. Les bêtes l'aiment avec passion, au point que leurs excréments semblent être de véritable argile.

Description de quelques sites dans l'intérieur des Florides. (*Voyage*, p. 84-88.)

Chateaubriand fait précéder les belles pages que nous reproduisons ici de ces quelques lignes; c'est la principale mention qu'il ait jamais faite de Bartram.

« Immédiatement après la description de la Louisiane, viennent dans le manuscrit quelques extraits des voyages de Bartram, que j'avais traduits avec assez de soin. A ces extraits sont entremêlées mes rectifications, mes réflexions, mes additions, mes propres descriptions, à peu près comme les notes de M. Ramond à sa traduction du *Voyage de Coxe en Suisse*. Mais dans mon travail, le tout est beaucoup plus enchevêtré, de sorte qu'il est presque impossible de séparer ce qui est de Bartram, ni souvent même de le reconnaître. »

Nous tâcherons de le reconnaître pourtant, et de faire ce départ.

Voyage, p. 84.	Bartram, *passim*.
Nous étions poussés par un vent frais. La rivière allait se perdre dans un lac qui s'ouvrait devant nous, et qui formait un bassin d'environ neuf lieues de circonférence. Trois îles s'élevaient du milieu de ce lac; nous fîmes voile vers la plus grande, où nous arrivâmes à huit heures du matin.	(*On retrouve, presque à chaque page, Bartram occupé de tels soins dans des paysages analogues : il reconnaît un petit lac, et fait voile vers un îlot : amarrage de sa barque aux arbres de la rive, exploration des richesses naturelles du lac et de l'îlot, pêche, chasse, herborisation, il n'est pas de scènes plus familières au lecteur de ses récits.*)
Nous débarquâmes à l'orée d'une plaine de forme circu-	

laire; nous mîmes notre canot à l'abri sous un groupe de marronniers qui croissaient presque dans l'eau. Nous bâtîmes notre hutte sur une petite éminence. La brise de l'est soufflait, et rafraîchissait le lac et les forêts. Nous déjeunâmes avec nos galettes de maïs, et nous nous dispersâmes dans l'île, les uns pour chasser, les autres pour pêcher ou pour cueillir des plantes.

Nous remarquâmes une espèce d'hibiscus. Cette herbe énorme, qui croît dans les lieux bas et humides, monte à plus de dix ou douze pieds, et se termine en un cône extrêmement aigu : les feuilles lisses, légèrement sillonnées, sont ravivées par de belles fleurs cramoisies, que l'on aperçoit à une grande distance.

L'agavé vivipare s'élevait encore plus haut dans les criques salées, et présentait une forêt d'herbes de trente pieds perpendiculaires. La graine mûre de cette herbe germe quelquefois sur la plante même, de sorte que le jeune plant tombe à terre tout formé. Comme l'agavé vivipare croît souvent au bord des eaux courantes, ses graines nues emportées du flot étaient exposées à périr : la nature les a développées pour ces cas particuliers sur la vieille plante, afin qu'elles pussent se fixer par leurs petites racines, en s'échappant du sein maternel.

Bartram, t. I, p. 191
(Dublin, 102).

L'*hibiscus coccineus* croît à dix ou douze pieds de haut, en se divisant régulièrement de manière à former un cône aigu. Ses branches se subdivisent de même et sont ornées de grandes fleurs pourpre, qu'on aperçoit à une grande distance.

Bartram, t. I, p. 17
(Dublin, p. 14).

Je parvins à une forêt d'*agave vivipara*. Je dis une forêt, parce que les hampes de leurs fleurs avaient près de trente pieds de haut. Lorsque leurs graines sont mûres, elles germent et poussent sur les branches mêmes, jusqu'à ce que la hampe se dessèche et meure. Les jeunes plantes alors tombent par terre, se fixent dans le sable et poussent des racines.

Voyage, p. 85.

Le souchet d'Amérique était commun dans l'île. Le tuyau de ce souchet ressemble à celui d'un jonc noueux, et sa feuille à celle du poireau : les sauvages l'appellent *apoya matsi*. Les *filles indiennes de mauvaise vie* broient cette plante entre deux pierres, et s'en frottent le sein et les bras.

Nous traversâmes une prairie semée de jacobée à fleurs jaunes, d'alcée à panaches roses, et d'obélia, dont l'aigrette est pourpre. Des vents légers, se jouant sur la cime de ces plantes, brisaient leurs flots d'or, de rose et de pourpre ou creusaient dans la verdure de longs sillons.

La sénéka, abondante dans les terrains marécageux, ressemblait par la forme et par la couleur à des scions d'osier rouge : quelques branches rampaient à terre, d'autres s'élevaient dans l'air : la sénéka a un petit goût amer et aromatique. Auprès d'elle croissait le convolvulus des Carolines, dont la feuille imite la pointe d'une flèche. Ces deux plantes se trouvent partout où il y a des serpents à sonnettes : la première guérit

Charlevoix, *Hist. de la Nouv.-France*, t. II, *Descr.* [1], p. 44.

Le souchet de l'Amérique est une herbe dont les feuilles ressemblent à celles du poireau;... son tuyau est comme celui du jonc noueux... Les sauvages de la Floride nomment cette plante *apoya matsi*. Les *sauvages* la broient entre deux pierres et se frottent de son suc, quand ils veulent se laver, parce qu'ils croient qu'elle affermit leurs chairs et leur communique une odeur fort douce.

Charlevoix, *Descr.*, p. 36.

La sénéka est jaunâtre en dedans, blanche en dehors, et d'un goût âcre, un peu aromatique. Elle pousse plusieurs tiges, les unes droites, les autres couchées par terre.

Les Sauvages la regardent comme un spécifique contre le venin du serpent à sonnettes.

1. Cette abréviation désigne une *Description des Plantes de l'Amérique septentrionale*, par le P. de Charlevoix, publiée en appendice au t. II de son *Histoire de la Nouvelle-France*.

de leur morsure; la seconde est si puissante, que les Sauvages, après s'en être frotté les mains, manient impunément ces redoutables reptiles. Les Indiens racontent que le Grand-Esprit a eu pitié des guerriers de la Chair-Rouge *aux jambes nues*, et qu'il a semé lui-même ces herbes salutaires, malgré la réclamation des âmes des serpents.

Voyage, p. 86.

Nous reconnûmes la serpentaire sur les racines des grands arbres; l'arbre pour le mal de dents, dont le tronc et les branches épineuses sont chargés de protubérances grosses comme des œufs de pigeon; l'*arctosta*[1] ou canneberge, dont la cerise rouge croît parmi les mousses, et guérit du flux hépatique. La bourgène, qui a la propriété de chasser les couleuvres, poussait vigoureusement dans des eaux stagnantes couvertes de rouille.

Charlevoix, *Descr.*, p. 24.

La serpentaire se trouve communément sur la racine des grands arbres. — P. 22. L'arbre pour le mal de dents a son tronc et ses grosses branches presque tous couverts de protubérances,... dont les plus grandes sont grosses comme des noix; — P. 39. La canneberge vient dans les pays couverts de mousse; ... son fruit est rouge, gros comme une cerise... Les sauvages l'appellent, *atoca*, on le confit et on l'estime contre le cours de ventre. — P. 51. La bourgène jette plusieurs verges droites, longues.... on prétend qu'avec un bâton de cet arbrisseau on chasse les serpents.

1. L'*Arctosta*. Cette plante s'appelle, selon Charlevoix, non pas l'*arctosta*, mais l'*atoca* ou canneberge (p. 40). Il va sans dire que les dictionnaires de botanique, qui connaissent l'*atoca*, ignorent l'*arctosta*.

Un spectacle inattendu frappa nos regards : nous découvrîmes une ruine indienne ; elle était située sur un monticule au bord du lac ; on remarquait sur la gauche un cône de terre de quarante à quarante-cinq pieds de haut ; de ce cône partait un ancien chemin tracé à travers un magnifique bocage de magnolias et de chênes verts, et qui venait aboutir à une savane. Des fragments de vases et d'ustensiles divers étaient dispersés çà et là, agglomérés avec des fossiles, des coquillages, des pétrifications de plantes et des ossements d'animaux.

Le contraste de ces ruines et de la jeunesse de la nature, ces monuments des hommes dans un désert où nous croyions avoir pénétré les premiers, y causaient un grand saisissement de cœur et d'esprit. Quel peuple avait habité cette île ? Son nom, sa race, le temps de son existence, tout est inconnu ; il vivait peut-être lorsque le monde, qui le cachait dans son sein, était encore ignoré des trois autres parties de la terre. Le silence de ce peuple est peut-être contemporain du bruit que faisaient de grandes nations européennes tombées à leur tour dans le silence, et qui n'ont laissé elles-mêmes que des débris.

Bartram, t. I, p. 188
(Dublin, p. 101).

Sur les bords de ce lac [le lac George, formé par une expansion de la rivière Saint-Jean], on voit les restes évidents d'une grande ville indienne. Elle était située sur un monticule, près des bords du lac. Sur son emplacement est une élévation conique de terre, d'où part une grande chaussée indienne, qui, traversant un magnifique bois de magnolias, de chênes verts, de palmiers et d'orangers, va aboutir à une vaste savane. L'île a dû être très peuplée si l'on en juge par les nombreux fragments de vaisselle indienne, les os d'animaux, et autres débris qu'on y rencontre partout, et surtout sur les coteaux et parmi les coquillages qui y forment plusieurs monticules.

Voyage, p. 87.

Nous examinâmes les ruines : des anfractuosités sablonneuses du tumulus sortait une espèce de pavot à fleur rose, pesant au bout d'une tige inclinée d'un vert pâle. Les Indiens tirent de la racine de ce pavot une boisson soporifique; la tige et la fleur ont une odeur agréable qui reste attachée à la main lorsqu'on y touche. Cette plante était faite pour orner le tombeau d'un Sauvage : ses racines procurent le sommeil, et le parfum de sa fleur, qui survit à cette fleur même, est une assez douce image du souvenir qu'une vie innocente laisse dans la solitude.

Bartram, t. II, p. 234 (Dublin, p. 404).

Continuant notre route et observant les mousses, les graminées pendantes, les arbustes échevelés, et tout ce train de plantes au port mélancolique qui se plaisent à décorer les ruines, nous observâmes une espèce d'œnothère pyramidale, haute de sept à huit pieds, à feuilles oblongues [1], dentelées, et d'un vert noir; sa fleur est jaune. Le soir, cette fleur commence à s'entr'ouvrir; elle s'épanouit pendant la nuit; l'aurore la trouve dans tout son éclat; vers la moitié du matin elle se fane; elle tombe à midi :

A quelques milles au-dessus de Taensa (pays de la Mobile) j'aperçus avec étonnement une plante en fleurs, dorée du jaune le plus éclatant. Étant monté sur la côte, je vis que c'était une sorte d'*œnothera*; elle s'élève droite à sept ou huit pieds de haut... et forme une sorte de figure pyramidale. Les feuilles sont d'un vert foncé, larges, dentelées profondément en scie. Les fleurs sont d'un jaune éclatant; ses fleurs commencent à s'ouvrir le soir; elles s'épanouissent tout à fait dans la nuit, et sont le matin dans toute leur

1. Et non *blondes*, comme on lit dans l'édition Biré des *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 403.

elle ne vit que quelques heures, mais elle passe ces heures sous un ciel serein. Qu'importe alors la brièveté de sa vie?

A quelques pas de là s'étendait une lisière de mimosa ou de sensitive : dans les chansons des Sauvages, l'âme d'une jeune fille est souvent comparée à cette plante [1].

beauté; mais elles se ferment et se dessèchent avant la fin du jour.

Voyage, p. 88.

En retournant à notre camp, nous traversâmes un ruisseau tout bordé de dionées; une multitude d'éphémères bourdonnaient à l'entour.

Bartram, t. I, p. 9
(Dublin, p. XIII).

Ce qui est vraiment admirable, ce sont les propriétés de la *Dionea muscipula*. Avançons près de ce ruisseau, qui en est bordé; voyez s'ouvrir ces lobes vermeils : leurs ressorts sont tendus, ils sont prêts à se refermer sur l'insecte sans défiance : voyez comme une de ses feuilles se replie sur une mouche; une autre a pris un petit ver : elle s'en saisit, et ne le lâchera pas.

Il y avait aussi sur ce parterre trois espèces de papillons : l'un blanc comme l'albâtre, l'autre noir comme le jais avec des ailes traversées de bandes jaunes, le troisième portant une queue fourchue, quatre

Bartram, t. I, p. 18
(Dublin, p. XVIII).

L'éclat des myrtes et des cactus... attirait plusieurs beaux papillons de deux ou trois espèces : il y en avait un noir, dont les ailes supérieures étaient... marquées de bandes transversales d'un

1. *Note de Chateaubriand* : « Tous ces divers passages sont de moi; mais je dois à la vérité historique de dire que, si je voyais aujourd'hui ces ruines indiennes de l'Alabama, je rabattrais de leur antiquité. »

ailes d'or barrées de bleu et semées d'yeux de pourpre. Attirés par les dionées, ces insectes se posaient sur elles; mais ils n'en avaient pas plus tôt touché les feuilles qu'elles se refermaient et enveloppaient leur proie.

jaune pâle... Une autre espèce était d'une grandeur singulière : la paire inférieure de ses ailes se terminait près du corps par une queue longue, étroite et fourchue; le fond de sa couleur était un jaune rayé transversalement de bandes obliques, d'un léger bleu céleste, dont les extrémités étaient ornées de petits yeux formés par des cercles bleus et rouges. Un plus grand nombre était d'une espèce blanche comme la neige [1].

Bartram, t. I, p. 42
(Dublin, p. 12).

De retour à notre ajoupa, nous allâmes à la pêche pour nous consoler du peu de succès de la chasse. Embarqués dans le canot, avec les filets et les lignes, nous côtoyâmes la partie orientale de l'île, au bord des algues et le long des camps ombragés; la truite était si vorace que nous la prenions à des hameçons sans amorce; le poisson appelé le poisson d'or était en abondance. Il est impossible de voir rien de plus beau que ce petit roi des ondes : il a environ cinq pouces de long; sa tête

Nous eûmes bientôt pris quelques poissons, dont un d'une très belle espèce. On lui donne le nom de *ventre rouge*. Il est grand comme la main d'un homme; le haut de la tête et du dos sont d'un vert olive... les côtés [de la tête] sont d'un vert de mer, tournant un peu vers l'azur... le ventre est d'un beau rouge écarlate; ses yeux sont grands, et l'iris est d'une belle couleur rouge. C'est un poisson vorace, qu'il est aisé de prendre avec une amorce convenable.

1. C'est ici le type des *rectifications* que nous promettait Chateaubriand : il fait dévorer par la *dionea muscipula*, habile à se saisir de *mouches* et de *petits vers*, les papillons « d'une grandeur singulière », qui, chez Bartram, dix pages plus loin, voltigent sur des myrtes inoffensifs.

est couleur d'outremer; ses côtés et son ventre étincellent comme le feu; une barre brune longitudinale traverse ses flancs [1]; l'iris de ses larges yeux brille comme de l'or bruni. Ce poisson est carnivore.

A quelque distance du rivage, à l'ombre d'un cyprès chauve, nous remarquâmes de petites pyramides limoneuses qui s'élevaient sous l'eau et montaient jusqu'à la surface. Une légion de poissons d'or faisait en silence les approches de ces citadelles. Tout à coup l'eau bouillonnait; les poissons d'or fuyaient. Des écrevisses armées de ciseaux, sortant de la place insultée, culbutaient leurs brillants ennemis. Mais bientôt les bandes éparses revenaient à la charge, faisaient plier à leur tour les assiégés, et la brave, mais lente garnison, rentrait à reculons pour se réparer dans la forteresse.

Bartram, t. I, p. 87
(Dublin, p. 43).

L'eau [de la rivière Broad] était tranquille, claire, et coulait dans un lit de gravier.

On y voyait plusieurs petits monticules coniques, dont le faîte s'élevait jusqu'à la surface de l'eau. Ces petites pyramides étaient l'ouvrage des crabes (*cancer macrourus*), qui les habitaient. Elles semblaient servir de fort et de retraite aux jeunes crabes poursuivis sans relâche par leurs ennemis, les dorades; celles-ci, en grand nombre, leur donnaient continuellement la chasse, excepté dans de courts instants où les vieux crabes, quittant leurs pyramides, faisaient sur elles une sortie. Alors les petites dorades fuyaient de toutes parts, fendant l'eau comme des sillons de lumière; mais bientôt, toutes revenaient à la charge et sitôt les vieux crabes rentrés, elles entouraient les pyramides pour atteindre les petits.

1. Cette « barre brune longitudinale » manque à la description de Bartram : exemple des *additions* promises par Chateaubriand.

	Bartram, t. I, p. 288 (Dublin, p. 164).
Le crocodile, flottant comme le tronc d'un arbre, la truite, le brochet, la perche, le cannelet [1], la basse, la brême, le poisson-tambour, le poisson d'or, tous ennemis mortels les uns des autres, nageaient pêle-mêle dans le lac, et semblaient avoir fait une trêve afin de jouir en commun de la beauté de la soirée : le fluide azuré se peignait de leurs couleurs changeantes. L'onde était si pure, que l'on eût cru pouvoir toucher du doigt les acteurs de cette scène, qui se jouaient à vingt pieds de profondeur dans leur grotte de cristal. Pour regagner l'anse où nous avions notre établissement, nous n'eûmes qu'à nous laisser dériver au gré de l'eau et des brises.	Je vis le crocodile, étendu dans le fond de la source, comme le tronc d'un arbre, la truite, et toutes les variétés de la brême diaprée, le carfish barbu, le redouté sting-ray, le flounder, le bass, le sheepshead et le drum, tous en troupes séparées et sans crainte les uns des autres. Aucun signe d'inimitié, aucune tentative pour s'attaquer réciproquement. Suspendus dans le fluide comme des papillons dans l'air, ils montent et redescendent... On croit voir les poissons à quelques pouces de soi; on serait tenté de les saisir, ou de toucher du doigt l'œil du crocodile endormi, quoiqu'il soit à vingt ou trente pieds sous l'eau.

Suit (*Voyage*, p. 90-1) la célèbre description, « tout enveloppée, pénétrée, saturée de lumière », qui se termine par ce puissant mouvement :

A l'orient, la lune, touchant l'horizon, semblait reposer immobile sur les côtes lointaines; à l'occident, la voûte du ciel paraissait fondue en une mer de dia-

1. Qu'est-ce que le *cannelet*? Les lexicographes l'ignorent. Mais les dictionnaires anglais-français courants traduisent *bass* par *perche*, *drum* par *poisson-tambour*, *flounder* par *carrelet*. C'est ce nom bien connu (cf. Littré, sous ce mot) que Chateaubriand aura rencontré dans son dictionnaire, et mal transcrit.

mants et de saphirs, dans laquelle le soleil, à demi plongé, avait l'air de se dissoudre.

Les animaux de la création étajent, comme nous, attentifs à ce grand spectacle : le crocodile, tourné vers l'astre du jour, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées; perché sur un rameau desséché, le pélican louait à sa manière le maître de la nature, tandis que la cigogne s'envolait pour le bénir au-dessus des nuages!

Nous te chanterons aussi, Dieu de l'univers, toi qui prodigues tant de merveilles! la voix d'un homme s'élèvera avec la voix du désert : tu distingueras les accents du faible fils de la femme, au milieu du bruit des sphères que ta main fait rouler, du mugissement de l'abîme dont tu as scellé les portes.

C'est une des pages les plus opulentes de Chateaubriand, des plus grandes, des plus spontanées. A peine si l'on peut indiquer que, pour tel trait du coloris local, Chateaubriand doit quelque chose à Bartram (I, 212) : « Je vis un crocodile sortir d'entre les fleurs et les roseaux; l'eau sortait à flots de sa gueule béante, et ses larges narines l'exhalaient en vapeurs... »

Voyage, p. 92.	Bartram, t. I, p. 307 (Dublin, p. 176).
Nous avions un voisin à notre souper : un trou semblable à la tanière d'un blaireau était la demeure d'une tortue : la solitaire sortit de sa grotte et se mit à marcher gravement au bord de l'eau. Ces tortues diffèrent peu des	La *testudo naso cylindraceo* ressemble beaucoup à la tortue de mer. Son cou s'allonge à une grande longueur... Nous eûmes à souper une de ces tortues, très grande et très grasse.

tortues de mer; elles ont le cou plus long. On ne tua point la paisible reine de l'île.

Voyage, p. 93.

Les Sauvages de la Floride racontent qu'il y a au milieu d'un lac une île où vivent les plus belles femmes du monde. Les Muscogulges ont voulu plusieurs fois tenter la conquête de l'île magique; mais les retraites élyséennes fuyant devant leurs canots, finissaient par disparaître : naturelle image du temps que nous perdons à la poursuite de nos chimères. Dans ce pays était aussi une fontaine de Jouvence : qui voudrait rajeunir[1] ?

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous avons quitté l'île, traversé le lac, et rentré dans la rivière par laquelle nous y étions descendus. Cette rivière était remplie de kaïmans. Ces animaux ne sont dangereux que dans l'eau, surtout au moment d'un débarquement. A terre, un enfant peut aisément les devancer en marchant d'un pas ordinaire. Pour éviter leurs embûches, on met le feu aux herbes et aux roseaux : c'est alors un spectacle curieux que de voir de grands espaces d'eau surmontés d'une chevelure de flamme.

Bartram, t. I, p. 66 (Dublin, p. 25).

La rivière Sainte-Marie renferme plusieurs grandes îles. Il y en a une, entre autres, que les Creeks représentent comme un lieu enchanté. Elle est, disent-ils, habitée par une peuplade d'Indiens dont les femmes sont d'une beauté exquise. Les chasseurs prétendent qu'en voulant y aborder, ils se trouvèrent engagés dans une suite continuelle de marais. Perdus au milieu de ces labyrinthes, ils croyaient toujours s'approcher de l'île; ils l'apercevaient de temps à autre; mais toujours ils la voyaient s'éloigner.

1. Cette fontaine de Jouvence floridienne reparaît au livre X des *Natchez*.

Bartram, t. I, p. 227-9
(Dublin, p. 126).

Lorsque le crocodile de ces régions a pris toute sa croissance, il mesure environ vingt à vingt-quatre pieds de la tête à la queue. Son corps est gros comme celui d'un cheval : ce reptile aurait exactement la forme du lézard commun, si sa queue n'était comprimée des deux côtés comme celle d'un poisson. Il est couvert d'écailles, à l'épreuve de la balle, excepté auprès de la tête et entre les pattes. Sa tête a environ trois pieds de long; les naseaux sont larges; la mâchoire supérieure de l'animal est la seule qui soit mobile; elle s'ouvre à angle droit sur la mâchoire inférieure; au dessous de la première sont placées deux grosses dents comme les défenses d'un sanglier, ce qui donne au monstre un air terrible.

Lorsque le crocodile a atteint toute sa taille, c'est un grand et terrible animal. J'en ai vu un de vingt pieds de long, et l'on prétend qu'il y en a de vingt-deux à vingt-trois. Il a le corps aussi gros qu'un cheval. Sa forme est exactement celle d'un lézard, à l'exception de la queue, qui est comprimée de chaque côté. Elle est, ainsi que tout le corps, couverte d'écailles épaisses, impénétrables à toute espèce d'armes, même à une balle de carabine. On prétend cependant qu'autour de la tête et derrière les jambes de devant ils peuvent être blessés. La tête d'un grand crocodile a environ trois pieds de long... les narines sont larges; ces amphibies n'ont de mobile que la mâchoire supérieure, qu'ils élèvent presque perpendiculairement, au point qu'elle forme un angle droit sur la mâchoire inférieure. Sur le devant de la mâchoire supérieure sont deux grandes fortes dents, aussi blanches que l'ivoire le plus poli; elles sont toujours visibles, ce qui donne à l'animal un aspect effrayant.

Bartram, t. I, p. 225-7
(Dublin, 125).

La femelle du kaïman pond à terre des œufs blanchâtres

Voir la citation de Bartram ci-après, p. 286.

qu'elle recouvre d'herbes et de vase. Ces œufs, quelquefois au nombre de cent, forment, avec le limon dont ils sont recouverts, de petites meules de quatre pieds de haut et de cinq pieds de diamètre à leur base : le soleil et la fermentation de l'argile font éclore ces œufs. Une femelle ne distingue point ses propres œufs des œufs d'une autre femelle; elle prend sous sa garde toutes les couvées du soleil. N'est-il pas singulier de trouver chez des crocodiles les enfants communs de la république de Platon?

La chaleur était accablante; nous naviguions au milieu des marais; nos canots prenaient l'eau; le soleil avait fait fondre la poix du bordage[1].

Voyage, p. 95.

Le soleil se couvre, les premiers roulements du tonnerre se font entendre; les crocodiles y répondent par un sourd rugissement, comme un tonnerre répond à un autre tonnerre. Une immense colonne de nuages s'étend au nord-est et au sud-est; le reste du ciel est d'un cuivre sale, demi-transparent et teint de la foudre. Le désert éclairé d'un jour faux, l'orage suspendu sur nos têtes et près d'éclater, offrent

Bartram, t. I, p. 218-9 (Dublin, p. 139).

Vers midi la chaleur devint excessive; pas un souffle de vent, et l'on entendait dans le lointain gronder sourdement le tonnerre. Les crocodiles, par leurs rugissements, répondaient à ces roulements, présage infaillible de la tempête... Renfermé entre les bois et les savanes, je ne pus juger des progrès de l'orage.

Lorsqu'il arriva, je fus frappé d'une terreur soudaine. Des nuages pourprés parcouraient

1. J'omets ici vingt lignes (les signes précurseurs de l'ouragan) et vingt lignes un peu plus bas (le ciel qui se rassérène, *Voyage*, p. 96).

un tableau plein de grandeur.

Voilà l'orage! qu'on se figure un déluge de feu sans vent et sans eau; l'odeur de soufre remplit l'air; la nature est éclairée comme à la lueur d'un embrasement.

A présent les cataractes de l'abîme s'ouvrent; les grains de pluie ne sont point séparés : un voile d'eau unit les nuages à la terre.

avec vitesse tout l'horizon. En un instant tout le ciel fut en feu; les éclairs se succédaient sans intervalle; le tonnerre grondait d'une manière effrayante. Soudain la pluie se mit à tomber à torrents...

Voyage, p. 96.

Le pays habité par les Creeks (la confédération des Muscogulges, des Siminoles et des Chéroquois) est enchanteur. De distance en distance la terre est percée par une multitude de bassins qu'on appelle des *puits*, et qui sont plus ou moins profonds : ils communiquent par des routes souterraines aux lacs, aux marais et aux rivières. Tous ces puits sont placés au centre d'un monticule planté des plus beaux arbres, et dont les flancs creusés ressemblent aux parois d'un vase rempli d'une eau pure. De brillants poissons nagent au fond de cette eau.

Dans la saison des pluies, les savanes deviennent des espèces de lacs au-dessus desquels s'élèvent, comme des îles, les monticules dont nous venons de parler.

Comparez, pour la description de ces puits, Bartram, t. I, p. 203-4, p. 304-5 et p. 406-7.

Voyage, p. 97.

Cuscowilla, village siminole, est situé sur une chaîne de collines graveleuses à quatre cents toises d'un lac; des sapins écartés les uns des autres, et se touchant seulement par la cime, séparent la ville et le lac : entre leurs troncs, comme entre des colonnes, on aperçoit des cabanes, le lac et ses rivages attachés d'un côté à des forêts, de l'autre à des prairies : c'est à peu près ainsi que la mer, la plaine et les ruines d'Athènes se montrent, dit-on, à travers les colonnes isolées du temple de Jupiter Olympien.

Il serait difficile d'imaginer rien de plus beau que les environs d'Apalachucla, la ville de la paix. A partir du fleuve Chata-Uche, le terrain s'élève en se retirant à l'horizon du couchant; ce n'est pas par une pente uniforme, mais par des espèces de terrasses posées les unes sur les autres.

A mesure que vous gravissez de terrasse en terrasse, les arbres changent selon l'élévation du sol : au bord de la rivière ce sont des chênes-saules, des lauriers et des magnolias; plus haut des sassafras et des platanes; plus haut encore des ormes et des noyers; enfin la dernière terrasse est

Bartram, t. I, p. 317.

Nous n'étions plus fort éloignés de Cuscowilla. Après avoir fait sept ou huit milles sous de magnifiques ombrages, nous entrâmes dans une forêt de pins clairsemés sur deux collines sablonneuses, qui s'élevaient en pente douce; et nous vîmes au travers des arbres briller les eaux du lac.

Bartram, t. II, p. 204 (Dublin, 388).

Nous arrivâmes au bord de la rivière Chata-Uche... Nous repartîmes pour Apalachucla, ville consacrée à la paix... A partir de la rivière, le terrain s'élève majestueusement par des plateaux successifs, disposés en amphithéâtres. Chacun de ces repos forme une plaine, et, à mesure qu'on s'éloigne de la rivière, les degrés sont plus hauts et les plateaux plus étendus.

Les arbres et arbustes qui croissent dans les terres basses près de cette grande rivière sont *platanus occidentalis*, *lyriodendron tulipifera*, *laurus sassafras*, *laurus benzoïn*, *magnolia grandiflora*, *ulmus campestris*, *ulmus suberifera*, *carpinus*; *quercus*, diverses espèces; *juglans*, diverses es-

plantée d'une forêt de chênes, parmi lesquels on remarque l'espèce qui traîne de longues mousses blanches. Des rochers nus et brisés surmontent cette forêt [1].

Des ruisseaux descendent en serpentant de ces rochers, coulent parmi les fleurs et la verdure, ou tombent en nappes de cristal. Lorsque, placé de l'autre côté de la rivière Chata-Uche, on découvre ces vastes degrés couronnés par l'architecture des montagnes, on croirait voir le temple de la nature et le magnifique perron qui conduit à ce monument.

Au pied de cet amphithéâtre est une plaine où paissent des troupeaux de taureaux européens, des escadrons de chevaux de race espagnole, des hardes de daims et de cerfs, des bataillons de grues et de dindes, qui marbrent de blanc et de noir le fond vert de la savane. Cette association d'animaux domestiques et sauvages, les huttes siminoles où l'on remarque les progrès de la civilisation à travers l'ignorance indienne, achèvent de donner à ce tableau un caractère que l'on ne retrouve nulle part.

pèces, *fagus sylvatica*. Sur le haut des plans inclinés, on trouve, OUTRE les arbres déjà cités, *halesia ptelea*, *cornus florida*, et *amorpha*. La plus élevée de ces terrasses est une plaine unie d'excellente terre, couverte d'une haute forêt des ARBRES SUSDÉSIGNÉS, *quercus tinctoria*, *juglans nigra*, *ulmus*, *tilia*, *gladitsia*, *juglans hickory*, *etc.*

1. On voit que, s'il fallait en croire Bartram, ces arbres croîtraient pêle-mêle sur le même sol. Mais, bien qu'en quelques pays les ormes et les chênes puissent pousser côte à côte, les heureuses *observations* de Chateaubriand nous apprennent que, sur l'amphithéâtre d'Apalachucla, ces diverses essences s'étagent, sans se confondre, de terrasse en terrasse.

« Ici », ajoute Chateaubriand (p. 98), « finit, à proprement parler, l'*Itinéraire* ou le mémoire des lieux parcourus; mais il reste dans les diverses parties du manuscrit une multitude de détails sur les mœurs et les usages des Indiens. J'ai réuni ces détails dans des chapitres communs, après les avoir soigneusement revus et amené ma narration jusqu'à l'époque actuelle. Trente-six ans écoulés depuis mon voyage ont apporté bien des lumières, et changé bien des choses dans l'Ancien et le Nouveau-Monde; ils ont dû modifier les idées et rectifier les jugements de l'écrivain. Avant de passer aux *Mœurs des sauvages*, je mettrai sous les yeux des lecteurs quelques esquisses de l'*histoire naturelle* de l'Amérique septentrionale. » — On le verra : plusieurs de ces idées et de ces jugements n'étaient pas, en 1827, vieux de trente-six ans; mais bien de cinquante ans, puisque Bartram a voyagé de 1775 à 1778; ou de soixante ans, puisque Carver a voyagé de 1766 à 1768; ou de cent six ans, puisque le P. de Charlevoix a voyagé en 1721.

HISTOIRE NATURELLE

Castors.

« Malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères! Nous l'avons visitée au milieu de la nuit, la vallée solitaire habitée par les castors!... Et je n'aurais vu dans cette vallée aucune trace de l'Intelligence divine! »

(*Génie du Christianisme*, I, v, 4.)

Voyage, p. 89 — p. 106 = Charlevoix, p. 94 — p. 107.

Ces sept pages de Chateaubriand répondent à ces douze pages de Charlevoix, à peu près en la manière que voici :

Voyage, p. 105.	Charlevoix, p. 95 ss.
La longueur moyenne du castor est de deux pieds et demi à trois pieds; sa largeur,	Les plus grands castors ont un peu moins de quatre ou cinq pieds sur quinze pouces

d'un flanc à l'autre, d'environ quatorze pouces; il peut peser quarante-cinq livres, sa tête ressemble à celle du rat; ses yeux sont petits, ses oreilles courtes, nues en dedans, velues en dehors; ses pattes de devant n'ont guère que *trois* pouces de long, et sont armées d'ongles creux et aigus; ses pattes de derrière, palmées comme celles du cygne, lui servent à nager; la queue est plate, épaisse d'un pouce, recouverte d'écailles hexagones, disposées en tuiles comme celles des poissons; il use de cette queue en guise de truelle et de traîneau.

Ses mâchoires, extrêmement fortes, se croisent ainsi que les branches des ciseaux; chaque mâchoire est garnie de dix dents, dont deux incisives de deux pouces de longueur : c'est l'instrument avec lequel le castor coupe les arbres, équarrit leurs troncs, arrache leur écorce, et broie les bois tendres dont il se nourrit.

L'animal est noir, rarement blanc ou brun; il a deux poils, le premier long, creux et luisant; le second, espèce de duvet qui pousse sous le premier, est le seul employé dans le feutre. Le castor vit vingt

de large d'une hanche à l'autre, et pèsent soixante livres... [P. 96] La tête d'un castor est à peu près de la figure d'un rat de montagne. Il a... les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, particulièrement celles de devant; elles n'ont guère que *quatre ou cinq* pouces de long;... les ongles en sont taillés de biais, et aigus, comme les plumes à écrire. Les pieds de derrière... sont garnis de membranes entre les doigts; ainsi le castor nage avec la même facilité que tout animal aquatique. [P. 97] Sa queue est épaisse d'un pouce,... couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont hexagones... et sont appuyées les unes sur les autres comme toutes celles des poissons.

[P. 96] Ses mâchoires ont une force extraordinaire... elles se croisent comme les deux tranchants des ciseaux... Chaque mâchoire est garnie de dix dents, dont deux incisives et huit molaires. Les deux incisives supérieures ont deux pouces et demi de long. [P. 102] Ils vivent... d'écorces... et de bois tendre.

[P. 95] Dans les quartiers du Nord les plus reculés, les castors sont noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs; dans les pays plus tempérés, ils sont bruns... leur poil est de deux sortes : l'un

ans. La femelle est plus grosse que le mâle, et son poil est plus grisâtre sous le ventre. Il n'est pas vrai que le castor se mutile lorsqu'il tombe vivant entre les mains des chasseurs, afin de soustraire sa postérité à l'esclavage. Il faut chercher une autre étymologie à son nom.

est rude, gros, luisant... l'autre poil est un duvet très fin... et c'est celui qu'on met en œuvre. [P. 96] On prétend que le castor vit quinze ou vingt ans. [P. 99] C'est une folie que de dire... que, quand le castor se voit poursuivi, il se coupe ces prétendus testicules et les abandonne aux chasseurs, pour mettre sa vie en sûreté... C'est néanmoins cette fable qui lui a fait donner le nom de castor.

Je ne remarque guère, dans tout ce chapitre du *Voyage*, qu'un trait propre à Chateaubriand : dans les « palais de la Venise de la Solitude » (« dans cette petite Venise, » disait déjà Charlevoix, p. 100), il y a, assure Chateaubriand (p. 102), « des infirmeries pour les malades ».

Ours, Cerf, Orignal, Bison, Fouine, Renards, Loups, Rat musqué, Carcajou, Serpents.

« Nous avions consacré à l'histoire naturelle des études que nous n'eussions jamais suspendues, si la Providence ne nous eût appelé à d'autres travaux. »
(*Génie du Christianisme*, I, v, 4.)

Ours.

Voyage, p. 106 = Charlevoix, p. 117.

Quelques traits seulement sont pris à Charlevoix : j'ignore la source des autres.

CERF.

Voyage, p. 107.

La source m'est inconnue.

ORIGNAL.

Voyage, p. 107.

L'orignal a le mufle du chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. Son poil est mêlé de gris, de blanc, de rouge et de noir; sa course est rapide.

Selon les Sauvages, les orignaux ont un roi surnommé *le grand orignal*; ses sujets lui rendent toutes sortes de devoirs. Ce grand orignal a les jambes si hautes, que huit pieds de neige ne l'embarrassent point du tout. Sa peau est invulnérable; il a un bras qui lui sort de l'épaule, et dont il use de la même manière que les hommes se servent de leurs bras.

Les jongleurs prétendent que l'orignal a dans le cœur un petit os qui, réduit en poudre, apaise les douleurs de l'enfantement; ils disent aussi que la corne du pied gauche

Charlevoix, p. 126-8.

[P. 126] L'orignal a le mufle gros et rabattu comme celui du chameau; son bois est plat et fourchu comme celui du daim... il a des jambes de cerf... [P. 128] Son poil est mêlé de gris-blanc et de rouge-noir. [P. 127] L'orignal va toujours au grand trot...

Il court parmi ces barbares une assez plaisante tradition d'un *grand orignal*... Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'orignaux qui lui rendent tous les services qu'il exige d'eux... Il a, disent-ils, les jambes si hautes que huit pieds de neige ne l'embarrassent point. Sa peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes, et il a une manière de bras qui lui sort de l'épaule, et dont il se sert comme nous faisons des nôtres.

[P. 128] L'on prétend que l'orignal a dans le cœur un petit os, lequel, réduit en poudre, facilite les couches et apaise les douleurs de l'enfantement... [P. 126] On prétend

de ce quadrupède, appliquée sur le cœur des épileptiques, les guérit rapidement. L'original, ajoutent-ils, est lui-même sujet à l'épilepsie; lorsqu'il sent approcher l'attaque, il se tire du sang de l'oreille gauche avec la corne de son pied gauche, et se trouve soulagé.

que l'orignal est sujet à l'épilepsie et que, quand ses accès le prennent, il les fait passer en se grattant l'oreille de son pied gauche de derrière, jusqu'à en tirer le sang; ce qui a fait regarder la corne de ce pied comme un spécifique contre le haut mal.

Bison.

Voyage, p. 108-9 = *Charlevoix*, p. 131.

Le premier alinéa seul est pris textuellement à Charlevoix. Je n'ai pas retrouvé la source des autres.

Fouine.

Voyage, p. 110; cf. Charlevoix, p. 133.

Chateaubriand ajoute à la description de Charlevoix certains détails, que j'ai certainement lus chez Bartram, ou chez Carver; je ne puis retrouver le passage.

Renards.

Voyage, p. 110 = Charlevoix, p. 133.

Loups.

Voyage, p. 111.

Il y a en Amérique diverses sortes de loups : celui qu'on appelle *cervier* vient pendant

Bartram, t. II, p. 28 (Dublin, p. 278).

Les renards (*the foxes*) de la Caroline et de la Floride jappent la nuit autour des

la nuit aboyer autour des habitations. Il ne hurle jamais qu'une fois au même lieu; sa rapidité est si grande qu'en moins de quelques minutes on entend sa voix à une distance prodigieuse de l'endroit où il a poussé son premier cri.

habitations, mais jamais ils ne jappent deux fois au même endroit. Ils changent de place précipitamment, et l'instant d'après qu'on les a entendus d'un côté, on les entend de l'autre à une grande distance.

Rat musqué.

Voyage, p. 111 = Charlevoix, p. 107 et p. 399.

Carcajou.

Voyage, p. 111-2 = Charlevoix, p. 129.

Serpents.

Voyage, p. 113-5.

Je reproduis, presque en son entier[1], l'article des serpents, parce qu'il nous enseigne avec netteté le procédé matériel de composition de Chateaubriand.

Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-Fr.*, t. II, p. 272.

Un serpent noir qui porte un anneau jaune au cou est assez malfaisant : un autre serpent tout noir, sans poison, monte sur les arbres et donne la chasse aux oiseaux et aux écureuils. Il charme l'oiseau par ses regards, c'est-à-dire qu'il l'effraie. Cet effet de la

On voit [chez les Iroquois] un serpent noir, qui monte sur les arbres et qui n'est pas venimeux.

1. A l'exception des vingt premières lignes (description du serpent à sonnettes et généralités), dont je n'ai pas retrouvé l'origine.

peur, qu'on a voulu nier, est aujourd'hui mis hors de doute : la peur casse les jambes à l'homme; pourquoi ne briserait-elle pas les ailes à l'oiseau?

Bartram, t. II, p. 17, 18 (Dublin, p. 271).

Le serpent ruban, le serpent vert, le serpent piqué, prennent leurs noms de leur peau; ils sont parfaitement innocents et d'une beauté remarquable.

décrit en une même page le « serpent ruban », le serpent « vert » et le serpent « piqué », comme de beaux serpents inoffensifs.

Bartram, t. I, p. 337 (Dublin, p. 194).

Le plus admirable de tous est le serpent appelé de *verre*, à cause de la fragilité de son corps, qui se brise au moindre contact. Ce reptile est presque transparent, et reflète les couleurs comme un prisme. Il vit d'insectes et ne fait aucun mal : sa longueur est celle d'une petite couleuvre.

La couleur générale de l'*anguis fragilis* est bleue, ou verdâtre, transparente comme celle du verre, ce qui, en même temps que sa fragilité, ferait croire... qu'il est réellement de cette substance. Il paraît doux et aussi peu dangereux qu'un ver. Lorsqu'il atteint toute sa croissance, il a deux pieds et demi de long.

Bonnet, *Les États-Unis d'Amérique à la fin du XVIIIe s.*, p. 357.

Le serpent à épines est court et gros. Il porte à la queue un dard dont la blessure est mortelle.

Le serpent à queue épineuse est ainsi appelé à cause de deux épines qu'il a au bout de la queue, avec lesquelles il pique mortellement.

Bonnet, *ibidem*.

Le serpent à deux têtes est peu commun : il ressemble assez à la vipère; toutefois ses têtes ne sont pas comprimées.

Il est douteux que le serpent à deux têtes forme une espèce. On n'en a encore vu que deux : l'un qui fut pris près du lac Champlain et donné en présent

à Lord Amerhst, et l'autre conservé dans le musée du collège d'Yale.

Carver, p. 117.

Le serpent siffleur est de la petite espèce des serpents tachetés. Lorsque quelque animal approche de lui, il s'aplatit aussitôt et l'on voit ses taches, qui sont de diverses couleurs, devenir aussitôt plus colorées. Il pousse en même temps de sa bouche un vent subtil et nauséabond; et, si ce vent est malheureusement respiré par quelque voyageur imprudent, il éprouve une maladie de langueur, qui, en peu de mois, le conduit au tombeau.

Le serpent siffleur est fort multiplié dans la Géorgie et dans les Florides. Il a dix-huit pouces de long; sa peau est sablée de noir sur un fond vert. Lorsqu'on approche de lui, il s'aplatit, devient de différentes couleurs et ouvre la gueule en sifflant. Il se faut bien garder d'entrer dans l'atmosphère qui l'environne; il a le pouvoir de décomposer l'air autour de lui. Cet air imprudemment respiré fait tomber en langueur. L'homme attaqué dépérit, ses poumons se vicient, et, au bout de quelques mois, il meurt de consomption : c'est le dire des habitants du pays.

On voit clairement que Chateaubriand opérait sur une collection de fiches. Pour écrire ce petit chapitre, il en maniait au moins huit, compilées au hasard de ses lectures, d'après Charlevoix, Bartram, Carver, Bonnet, et d'après un cinquième naturaliste que nous ne connaissons pas. Nous n'avons pu reconstituer que six de ces fiches, et il manque encore à notre musée le serpent à sonnettes et certain serpent noir et jaune. Du moins avons-nous eu la joie de retrouver le serpent à deux têtes; nous l'avions recherché avec un acharnement de collectionneur, car il est « peu commun ».

MŒURS DES SAUVAGES

Mariages, Enfants, Funérailles.

Voyage, p. 117-134.

« J'ai étudié au bord de leurs lacs les hordes américaines. »
(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 3e partie, éd. Le Normand, 1811, p. 204.)

Je ne sais où Chateaubriand a pris sa description des rites du mariage sauvage, — très semblables à des scènes de ballet, — et par exemple ces étranges maçons qui, sans repos, pour construire la cabane des époux, dansent en chantant des chansons. Quelques détails sont dus à Carver, quelques pages à Charlevoix. Chateaubriand doit à Carver : ses données sur le châtiment des adultères (*Voy.*, p. 127 = Carver, p. 282); — sa description des berceaux (*Voy.*, p. 131 = Carver p. 167); — le

rite des épousailles, que Carver rapporte ainsi (*Voy.*, p. 125-7 = Carver, p. 279) :

Les futurs se placent sur une natte, au centre de la cabane, et prennent chacun l'une des extrémités d'une baguette de quatre pieds de long... Ils dansent et chantent, après quoi ils brisent la baguette en autant de parties qu'il y a de témoins présents. Chacun d'eux en prend une pièce et la conserve soigneusement.... En cas de divorce, ils la jettent au feu en présence des parties.

Carver a encore fourni à Chateaubriand ce détail (*Voy.*, p. 130 = Carver, p. 185) : « Les enfants des sauvages portent toujours le nom de leurs mères. C'est que les enfants, disent-ils, sont l'ouvrage du père quant à l'âme, et de la mère quant au corps. »

Voici le relevé des emprunts à Charlevoix :

Voyage		Charlevoix
p. 126.	Présents de noces	p. 283-4
127.	Pluralité des femmes, ou des maris	286
128.	Longue continence imposée aux nouveaux époux	284 et 288
128.	Mariages entre beau-frère et belle-sœur	284
128-9.	Hutte des purifications	288
130.	Imposition des noms aux enfants	289
131.	Funérailles	373
131-2.	Festins funéraires	351-2 et 373
132.	Pratiques de deuil	375-6
132.	Sauvages tués à la chasse	374
132.	Temps d'exhumation publique	376

Moissons, Fêtes.

Voyage, p. 134-142.

Quelques données seulement semblent dues à Charlevoix (*Voy.*, p. 134, cf. Charlevoix, p. 330; *Voy.*, p. 143, cf. Charlevoix, p. 121-3). La Fête du blé vert est décrite par Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, 1758, t. II, p. 360 ss. Il est probable que Chateaubriand a exploité ici, outre Le Page du Pratz, une autre source; mais Le Page du Pratz lui était familier, comme le prouve l'emprunt de cette recette de cuisine :

Voyage, p. 135.	Le Page du Pratz, t. II, p. 5.
Les quenouilles de maïs, mises bouillir dans de l'eau de fontaine, sont retirées à moitié cuites et présentées à un feu sans flamme. Lorsqu'elles ont acquis une couleur roussâtre, on les égraine dans un *poutagan* ou mortier de bois. On pile le grain en l'humectant. Cette pâte, coupée en tranches et séchée au soleil, se conserve un temps infini. Lorsqu'on veut en user, il suffit de la plonger dans de l'eau, du lait de noix ou du jus d'érable; ainsi détrempée, elle offre une nourriture saine et agréable.	On fait cuire à moitié le mahiz dans l'eau, puis on le fait bien sécher... et roussir... et on le remue sans cesse afin qu'il ne prenne que la couleur rousse. Lorsqu'il a pris cette couleur, on le frotte bien et on le met dans un mortier. Ensuite, on le pile doucement... avec un peu d'eau... On concasse ce gruau et on le fait sécher au soleil... Cette farine peut se garder six mois... Pour en manger, on la mélange d'eau... Cette même farine, mêlée avec du lait et un peu de sucre, peut être servie sur les meilleures tables.

Quant à la fête du *Feu nouveau* (*Voy.*, p. 136-140), il semble que, pour composer sa poétique descrip-

tion, Chateaubriand ait mêlé des données prises à Le Page du Pratz et à ce passage de Bartram (t. II, p. 405, Dublin, p. 507-8) : on y reconnaîtra notamment une phrase que Chateaubriand transporte en style direct (p. 136) pour la faire proclamer « à son de conque, par un crieur public ».

« A l'ouverture de la fête du feu nouveau, les Creeks, après s'être pourvus de nouveaux habits, vases, poêles et autres ustensiles de ménage, ramassent tous leurs vêtements usés, et les jettent avec toutes les ordures des maisons et le reste de leurs grains et provisions dans un grand feu qui les consume. Pendant trois jours, ils prennent médecine et observent un jeûne rigoureux. Une amnistie générale est prononcée. Il est permis à tous les malfaiteurs de rentrer dans leurs bourgades; leurs crimes sont pardonnés; ils sont absous et rentrent en grâce. Le matin du quatrième jour, le grand prêtre, en frottant des bois secs, produit un feu nouveau au milieu de la place publique, où chaque habitation en envoie prendre. »

Récolte du suc d'érable.

Voyage, 143-5.	J.-E Bonnet, *Les États-Unis d'Amérique à la fin du XVIIIe siècle*, t. II [1].
La récolte du suc d'érable se faisait et se fait encore, parmi les Sauvages, deux fois l'année. La première récolte a	P. 290. — La saison pour percer les arbres est en février, mars ou avril, selon le temps qui règne en ces mois. Il y a

1. J.-E. Bonnet dit qu'il rédige ce chapitre d'après « le troisième volume des *Transactions de la Société philosophique américaine* », publication que je ne me suis pas procurée.

lieu vers la fin de février, de mars ou d'avril, selon la latitude du pays où croît l'érable à sucre. L'eau recueillie après les légères gelées de la nuit se convertit en sucre, en la faisant bouillir sur un grand feu. La quantité de sucre obtenue par ce procédé varie selon les qualités de l'arbre. Ce sucre, léger de digestion, est d'une couleur verdâtre, d'un goût agréable et un peu acide.

toujours une suspension de liqueur dans la nuit, si à un jour chaud succède une nuit froide. La quantité de sucre que l'on obtient chaque jour d'un arbre varie de cinq gallons à une pinte.

La seconde récolte a lieu quand la sève de l'arbre n'a pas assez de consistance pour se changer en suc. Cette sève se condense en une espèce de mélasse, qui, étendue dans de l'eau de fontaine, offre une liqueur fraîche pendant les chaleurs de l'été.

P. 293. — Dans la dernière partie du printemps comme dans l'été ou au commencement de l'automne, l'arbre à sucre donne une eau légère, mais qui n'est pas saturée de sucre; c'est une boisson agréable pendant la moisson.

On entretient avec grand soin le bois d'érable de l'espèce rouge et blanche. Les érables les plus productifs sont ceux dont l'écorce paraît noire et galeuse. Les Sauvages ont cru observer que ces accidents sont causés par le pivert noir à tête rouge, qui perce l'érable dont la sève est plus abondante. Ils respectent ce pivert comme un oiseau intelligent et un bon génie.

P. 287. — Les érables les meilleurs sont ceux qui ont été percés en cent places par les piverts qui se nourrissent de ce suc. Les arbres ainsi blessés répandent leur liqueur sur la terre et ensuite prennent une couleur noire.

A quatre pieds de terre environ, on ouvre dans le tronc d'érable deux trous de trois quarts de pouce de profondeur, et perforés du haut en bas pour faciliter l'écoulement de la sève.

P. 292. — On enfonce dans l'érable une tarière environ trois quarts de pouce dans la direction de bas en haut, pour empêcher la liqueur d'être gelée le matin ou le soir, si elle coulait doucement... On perce l'érable d'abord du côté du

Ces deux premières incisions

sont tournées au midi ; on en pratique deux autres semblables du côté du nord. Ces quatre taillades sont ensuite creusées à mesure que l'arbre donne sa sève, jusqu'à la profondeur de deux pouces et demi.

midi, et lorsque l'effusion de la liqueur commence à diminuer, on l'ouvre du côté du nord... on enfonce la tarière jusqu'à deux pouces; on introduit un tuyau dans le trou, environ un demi-pouce.

Deux auges de bois sont placées aux deux faces de l'arbre, au nord et au midi, et des tuyaux de sureau, introduits dans les fentes, servent à diriger la sève dans ces auges.

On place sous le tuyau une auge de pin blanc ou de tilleul... le tuyau est ordinairement fait de bois de sumach ou de sureau.

Toutes les vingt-quatre heures, on enlève le suc écoulé; on le porte sous des hangars couverts d'écorce; on le fait bouillir dans un bassin de pierre en l'écumant. Lorsqu'il est réduit à moitié par l'action d'un feu clair, on le transvase dans un autre bassin, où l'on continue à le faire bouillir jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance d'un sirop. Alors, retiré du feu, il repose pendant douze heures. Au bout de ce temps, on le précipite dans un troisième bassin, prenant soin de ne pas remuer le sédiment tombé au fond de la liqueur.

On verse tous les jours la liqueur dans un large réservoir; de ce réservoir on le met sur le fourneau. — P. 295. La chaudière est couverte par un hangar.

Ce troisième bassin est à son tour remis sur des charbons demi-brûlés et sans flammes. Un peu de graisse est jeté dans le sirop pour l'empêcher de surmonter les bords du vase. Lorsqu'il commence à filer, il faut se hâter de le verser dans un quatrième

P. 296. — On met dans la chaudière du beurre ou de la graisse de cochon pour empêcher la liqueur de sortir en bouillonnant.

et dernier bassin de bois, appelé le *refroidisseur*. Une femme vigoureuse le remue en rond, sans discontinuer, avec un bâton de cèdre, jusqu'à ce qu'il ait pris le grain du sucre. Alors elle le coule dans des moules d'écorce qui donnent au fluide coagulé la forme de petits pains coniques : l'opération est terminée.

Quand il ne s'agit que des mélasses, le procédé finit au second feu.

L'écoulement des érables dure quinze jours, et ces quinze jours sont une fête continuelle. Chaque matin on se rend au bois d'érables, ordinairement arrosé par un courant d'eau. Des groupes d'Indiens et d'Indiennes sont dispersés aux pieds des arbres; des jeunes gens dansent et jouent à différents jeux; des enfants se baignent sous les yeux des sachems. A la gaîté de ces sauvages, à leur demi-nudité, à la vivacité des danses, aux luttes non moins bruyantes des baigneurs, à la mobilité et à la fraîcheur des eaux, à la vieillesse des ombrages, on croirait assister à l'une de ces scènes de Faunes et de Dryades décrites par les poètes :

Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres Ludere.

P. 299. — Le sucre, après avoir suffisamment bouilli, devient grené; on le fait sécher, on le raffine et on le convertit en pain. — P. 305. Les moules où on coule le sucre doivent être faits avec du bois sec; on leur donne la forme d'une trémie de moulin.

Pêches.

Voyage, p. 146-8.

Chateaubriand consacre ces deux pages (*Voy.*, p. 175-8) à chanter « l'épithalame du filet ». Sur cette curieuse coutume, le P. de Charlevoix avait dit simplement (p. 153) :

Les sauvages pêchent aussi avec la seine, et ils s'y disposent par une cérémonie assez bizarre. Avant que de se servir de ce filet, ils le marient avec deux filles vierges, et pendant les festins de noce, ils le placent entre les deux épouses. On l'exhorte ensuite fort sérieusement à prendre beaucoup de poisson, et on croit l'y engager en faisant de grands présents à ses prétendus beaux-pères.

Sur quoi Chateaubriand nous rapporte, en bon folkloriste, comment les jeunes filles et le filet étaient mariés par le jongleur avec les cérémonies d'usage; comment les nouvelles épouses, enveloppées dans le filet, étaient portées en grande pompe jusqu'au fleuve; comment, à minuit, après une pêche aux flambeaux, le jongleur déclarait que le filet voulait se retirer avec ses deux épouses, comment on chantait alors la gloire du filet, vainqueur de l'esturgeon, et des strophes qui disaient la douleur des « veuves » des poissons : « En vain ces veuves *apprennent à nager*, elles ne reverront plus ceux avec qui elles aimaient à errer dans les forêts

sous les eaux! elles ne se reposeront plus avec eux sur des couches de mousse!... »

Le lecteur, curieux de s'informer plus avant sur ces poissons dont les veuves ne savent pas encore nager, les retrouvera tous dans Charlevoix. Exemple :

Voyage, p. 147.	Charlevoix, p. 152.
On peignoit la déroute de l'armée entière des poissons : le lencornet dont les barbes servent à entortiller son ennemi, le chaousaron, pourvu d'une lance dentelée, creuse et percée par le bout, l'artimègue qui déploie un pavillon blanc, les écrevisses qui précèdent les guerriers-poissons, pour leur frayer le chemin; tout cela étoit vaincu par le filet.	Le lencornet a des barbes dont il se sert pour prendre d'autres poissons... P. 153 : il sort de dessous la gueule du chaousarou une arête plate, dentelée, creuse et percée par le bout... P. 282 : l'astikamègue ou poisson blanc....

On remarquera que Chateaubriand déforme ici le nom de deux poissons sur trois : il baptise *chaousaron* la *chaousarou*, et *artimègue* l'*astikamègue*. Il est vrai que plus haut (voir ci-dessus, p. 199), il avait appelé ce même poisson l'*artikamègue*.

Danses.

Voyage, p. 148-9.

Comme Chateaubriand décrit des danses presque en chacun des chapitres qui précèdent et qui suivent, comme ses sauvages dansent en moissonnant,

pêchent en dansant, dansent en maçonnant, dansent pour fumer le calumet, pour chasser, pour se marier, pour faire la guerre, la paix, l'amour, il se trouve ici fort dépourvu. Ses fiches inemployées ne lui fournissent plus que la *danse des braves* et deux autres danses de guerre (*Voy.*, p. 148-9). La danse des braves ressemble, — mais sans coïncidences verbales, — à une danse décrite par Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, II, 376-8. Je n'ai pas retrouvé l'origine des deux autres.

Jeux.

Voyage, p. 149-55.

Après quelques généralités, Chateaubriand consacre tout cet article à deux sortes de jeux des Sauvages : le jeu des *plumes*, qui est un « jeu de la virilité », et le jeu des *osselets*, qui est un « jeu de l'oisiveté et des passions ».

Ce petit chapitre tout entier est composé d'après Charlevoix, très fidèlement interprété :

Voyage, p. 151.	Jeu des plumes....	Charlevoix, p. 319.
— 151-155.	Jeu des osselets....	— 260-3.

Année. — Divisions et règlement du temps. — Calendrier naturel.

Voyage, p. 156-9.

Chateaubriand, par exception, indique ici ses sources : « Les noms des douze lunes varient selon

le pays et les usages des diverses peuplades. Charlevoix en donne un grand nombre. Un voyageur moderne, Beltrami, donne ainsi les mois des Sioux et les mois des Cipawoix. » Il s'agit sans doute ici du *Voyage* de Baltrami *aux sources du Mississipi*, publié en 1823, que je n'ai pas réussi à me procurer. Pour les emprunts à Charlevoix, voir son *Journal historique*, p. 400-2.

MÉDECINE.

Voyage, p. 160-6.

Ce chapitre est dû tout entier à Charlevoix, sauf quelques alinéas :

Voyage,		Charlevoix,
p. 160.	Usage des simples, *garentoguen*.	p. 316, cf. *Hist. Nouv. Fr.*, *Descr.*, p. 10.
160.	Sassafras.....	*Ibid.*, p. 10.
160.	Lychnis.....	*Ibid.*, p. 11.
160.	Bellis.....	*Ibid.*, p. 14.
160.	Hedisaron.....	*Ibid.*, p. 40-1.
161-2.	Chirurgie.....	p. 365-6.
162.	Boîte fumigatoire.....	*Ibid.*, I, p. 126.
162-3.	Femmes accouchées par frayeur.	*Journal*, p. 288.
163-4.	Imposture des jongleurs.....	p. 368.
164.	Chiens égorgés.....	p. 372.
164-5.	Les jongleurs dans la cabane des sueurs.....	p. 381-2.
165.	Le petit os.....	p. 369.
165-6.	Malades frénétiques.....	p. 354.

Tous ces passages de Charlevoix ont été diligemment transposés, sauf de menues trahisons. Que signifie, par exemple, ce rébus? « Les sauvages,

dit Chateaubriand (p. 160), connaissent une multitude de simples propres à fermer les blessures : ils ont l'usage du *garent-oguen*, qu'ils appellent encore *abasout-chenza*, à cause de sa forme ; c'est le *ginseng* des Chinois. » Nous voilà bien informés, si par hasard nous ignorons la valeur du mot *abasout-chenza* en iroquois. Heureusement, le P. de Charlevoix nous tirera de peine : « Les sauvages, nous apprend-il (*Descr.*, p. 10), appellent aussi le *garent-oguen* du nom d'*abesoutchenza* [et non *abasout-chenza*], *qui veut dire un enfant*, à cause de la forme de sa racine. » D'ailleurs cette plante qui, selon Chateaubriand, « ferme les blessures », ne serait propre, selon Charlevoix, qu'à rendre les femmes fécondes. » Qui croire?

A la fin de ce chapitre (p. 166), et contre son ordinaire, Chateaubriand a nommé une fois le P. de Charlevoix, mais c'est qu'il avait à compléter les informations du savant jésuite. Charlevoix (p. 354), pour montrer jusqu'où les sauvages portent l'extravagance au sujet des songes, avait raconté un fait « attesté par deux témoins irréprochables », deux missionnaires. Ils avaient vu un jour un sauvage pris de frénésie. « On lui demanda quel était son mal. J'ai rêvé, répondit-il, qu'un huart m'était entré dans l'estomac. Sur quoi, tous se mirent à contrefaire les insensés et à crier qu'ils avaient aussi un animal dans l'estomac, et à contrefaire... qui une oie, qui un canard, qui une

outarde, qui une grenouille : le rêveur contrefit aussi son huart. »

Chateaubriand a remplacé ce huart[1] (déjà mal commode au malade, semblait-il) par un bison : « Le médecin cherche à pénétrer la cause du délire du malade... J'ai rêvé, répond celui-ci, que j'avais un bison dans l'estomac. La famille semble consternée; mais soudain, les assistants s'écrient qu'ils sont aussi possédés d'un animal : l'un imite le cri d'un caribou, l'autre le hurlement d'un loup; le malade contrefait à son tour le mugissement de son bison. » — Et Chateaubriand d'ajouter : « Ces folies, mentionnées par Charlevoix, se renouvellent tous les jours chez les Indiens. »

Il reste quatre alinéas de ce chapitre dont je n'ai pas retrouvé l'origine dans les œuvres du P. de Charlevoix. J'ignore la source de deux d'entre eux (*le sac de médecine*, p. 162; et *qu'on ne prononce jamais le mot de mort devant un ami du malade*, p. 163). Les deux autres ont été suggérés par Carver. Les voici : Carver (p. 296-7) raconte qu'à Penobscot, dans la province de Main, la femme d'un soldat étant restée trois jours en travail d'enfant, malgré les soins d'un chirurgien et d'une sage-femme, une femme indienne la délivra en la bâillonnant. Chateaubriand rapporte, d'après Carver, cette pratique et ajoute ces lignes émues (p. 162) : « On

1. « Espèce de cormoran », dit Charlevoix, p. 193.

avertit toujours la femme en travail avant de recourir à ce moyen; elle n'hésite jamais à se sacrifier. »

L'autre emprunt à Carver est cette description de la « cabane des sueurs » :

Voyage, p. 161.	Carver, p. 296.
La *cabane des sueurs* est construite avec des branches d'arbres plantées en rond et attachées ensemble par la cime, de manière à former un cône; on les garnit en dehors de peaux de différents animaux : on y ménage une très petite ouverture pratiquée contre terre, et par laquelle on entre en se traînant sur les genoux et sur les mains. Au milieu de cette étuve est un bassin plein d'eau que l'on fait bouillir en y jetant des cailloux rougis au feu; la vapeur qui s'élève de ce bassin est brûlante, et en moins de quelques minutes le malade se couvre de sueur.	La manière dont les sauvages construisent leurs étuves est simple. Ils placent en rond six petites perches, qu'ils attachent ensemble par le sommet, de manière à former une rotonde, et ils les recouvrent de fourrures. On ne laisse qu'une petite ouverture, à pouvoir se glisser dedans. Au centre de cette construction, l'on place des pierres rougies au feu, sur lesquelles on jette de l'eau; il s'en élève une vapeur... qui procure au malade une transpiration abondante.

Langues indiennes.

Voyage, p. 167-176.

Presque tout ce chapitre porte sur la grammaire des Hurons. Chateaubriand nous dit en note : « J'ai puisé la plupart des curieux renseignements que je viens de donner sur la langue huronne dans une petite grammaire iroquoise manuscrite qu'a bien voulu m'envoyer M. Marcoux, missionnaire au saut Saint-Louis, district de Montréal. »

Sommes-nous pourtant redevables à M. Marcoux de la contribution philologique que voici? Non, mais encore au P. de Charlevoix, bizarrement interprété par Chateaubriand :

Voyage, p. 170.	Charlevoix, p. 197.
Le huron est une langue complète ayant ses verbes, ses noms, ses pronoms et ses adverbes. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque; les troisièmes personnes ont les deux genres, et les nombres et les temps suivent le mécanisme de la langue grecque. Les verbes actifs se multiplient à l'infini, comme dans la langue chicassaise.	Dans le huron, tout se conjugue : *un certain artifice, que je ne vous expliquerais pas bien, y fait distinguer* les noms, les pronoms, les adverbes, etc., des verbes. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisièmes personnes ont les deux genres...; pour ce qui est des nombres et des temps, on y trouve les mêmes différences que dans le grec. Les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action.

Outre M. Marcoux, Chateaubriand a, en effet, ici encore, largement exploité le P. de Charlevoix (cf. Charlevoix, p. 188-9 et 195-8). Quelques renseignements sur le natchez et le chicassais semblent pris à Bartram (II, 419, Dublin, p. 517), mais non tous : Chateaubriand devait connaître le dialecte d'Atala par quelque autre grammairien, que je n'ai pu découvrir.

CHASSE.

Voyage, p. 177-191.

EMPRUNTS A CHARLEVOIX :

Voyage,		Charlevoix,
p. 179.	Sacrifice expiatoire aux âmes des ours..	p. 116
179-80.	Raquettes à neige.....	221
184-6.	Chasse à l'ours.....	115-7
186.	Repas sacré après la chasse à l'ours..	300
187-8.	Chasse à l'orignal.....	419
190.	Chants au retour de la chasse et l'alinéa qui suit.....	118
190-1.	Repas de huit ou dix heures.....	349

EMPRUNTS A CARVER :

a. Début du chapitre.

Voyage, p. 177.

Quand les vieillards ont décidé la chasse du castor ou de l'ours, un guerrier va de porte en porte dans les villages, disant : « Les chefs vont partir; que ceux qui veulent les suivre se peignent de noir et jeûnent, pour apprendre à l'Esprit des songes où les ours et les castors se tiennent cette année. » A cet avertissement tous les guerriers se barbouillent de noir de fumée détrempé avec de l'huile d'ours; le jeûne de huit nuits commence : il est si rigoureux qu'on ne doit pas même avaler une goutte d'eau, et il faut chanter incessamment, afin d'avoir d'heureux songes. Le jeûne accompli, les guerriers se baignent : on sert un grand festin.

Carver, p. 208.

Le chef des guerriers invite en grande solennité ceux qui veulent l'accompagner en chasse. Ils se peignent de noir leurs corps... et se préparent au départ par un jeûne de plusieurs jours. Ils s'abstiennent absolument de toute nourriture et de boisson; ils ne prennent pas même une goutte d'eau; et, au milieu de cette abstinence, ils paraissent gais. Ce singulier jeûne les dispose à rêver. Ce jeûne étant fini, le chef donne une grande fête aux chasseurs; mais aucun n'ose y prendre part avant de s'être baigné.

b. Chasse au bison, en embrasant les herbes. *Voyage*, p. 188 = Carver, p. 211-2.

c. Chasse au castor dans les viviers gelés. *Voyage*, p. 182 = Carver, p. 214-5. (Les deux textes ne se suivant pas exactement, ce dernier rapprochement est douteux.)

La Guerre.

Voyage, p. 191-221.

Voyage,		Charlevoix,
p. 193.	La chaudière de guerre	p. 208.
193.	Poteaux de guerre, médecine de guerre	424
193-4.	Jeûne du chef de guerre	217
194.	Mesures qu'on prend pour avoir des prisonniers	217
194.	Engagements volontaires	217
194.	Guerriers peints et tatoués	328
195.	Armes et parure des guerriers	222
195-6.	Discours du chef de guerre[1]	216
196.	Collier et chanson de mort	216
197.	Le chien sacré	217
198.	Traîneaux[2]	221
198.	Canots	192
199.	Le jour des adieux	221
200.	Étendards d'écorce	222
200.	Distribution des manitous	223
201-2.	Jongleries	219
202.	Nouveau discours du chef	218
203.	Danse de la découverte	297
205.	Mise à l'épreuve des jeunes guerriers	219
207.	Admonition aux manitous	425
209.	Rencontre d'une troupe alliée	237

1. Il est curieux de constater qu'ici — et en plusieurs autres lieux — Carver (p. 223-4) a fait comme Chateaubriand : il a pris ce discours à Charlevoix. Mais Chateaubriand a recouru aux vraies sources, et c'est bien d'après Charlevoix qu'il le reproduit.

2. Le nom sauvage de *metump* est ici ajouté à Charlevoix par Chateaubriand d'après Carver, p. 246.

Voyage,		Charlevoix,
p. 210.	Finesse de l'ouïe chez les sauvages.....	p. 239
212.	La nuit des songes.....	237
214-5.	Hiéroglyphes (très arrangé).....	239-40
219.	Cruauté des femmes.....	242
219.	Adoption des prisonniers.....	241-46
220.	Rencontre d'un père et d'un fils dans un combat.....	309-10

EMPRUNTS A CARVER.

a. *Le « woop » de guerre.*

Voyage, p. 192.

Quatre guerriers jettent au foyer de ces cabanes un casse-tête peint en rouge, sur le pied duquel sont marqués, par des signes connus des sachems, les motifs des hostilités : les premiers Romains lançaient une javeline sur le territoire ennemi. Ces hérauts d'armes indiens disparaissent aussitôt dans la nuit comme des fantômes, en poussant le fameux cri ou *woop* de guerre. On le forme en appuyant une main sur la bouche et frappant les lèvres, de manière à ce que le son échappé en tremblotant, tantôt plus sourd, tantôt plus aigu, se termine par une espèce de rugissement dont il est impossible de se faire une idée.

Carver, p. 227 et p. 249.

Pour déclarer la guerre, les Indiens envoient par un esclave une hache, dont la poignée est peinte en rouge, à la nation avec laquelle ils veulent rompre. Les cris de guerre consistent en cris comme ceux-ci : « oû, oû, oûp... » Ils sont modulés en espèces de notes par la main placée d'une certaine manière devant la bouche.

b. *Danse de guerre.*

Voyage, p. 204.

Les casse-têtes retentissent contre les casse-têtes; le chichikoué précipite la marche; les guerriers tirent leurs poignards; ils commencent à tourner sur eux-mêmes, d'abord lentement, ensuite plus vite, et bientôt avec une telle rapidité, qu'ils disparaissent dans le cercle qu'ils décrivent : d'horribles cris percent la voûte du ciel. Le poignard que ces hommes féroces se portent à la gorge avec une adresse qui fait frémir, leur visage noir ou bariolé, leurs habits fantastiques, leurs longs hurlements, tout ce tableau d'une guerre sauvage inspire la terreur.

Carver, p. 196-7.

Tous dansent à la fois. Ils prennent les postures les plus effrayantes.. Ils tiennent leurs couteaux pointus, avec lesquels, en tournant comme ils font, ils semblent en danger de se couper la gorge les uns aux autres; ce qui arriverait sans leur extrême adresse. Pour augmenter l'horreur de la scène, ils jettent des hurlements et des cris comme au combat... et l'on croirait voir des démons déchaînés.

c. *Le scalp.*

Voyage, p. 218.

On met le pied sur le cou du vaincu, de la main gauche on saisit le toupet de cheveux que les Indiens gardent sur le sommet de la tête; de la main droite on trace, à l'aide d'un étroit couteau, un cercle dans le crâne, autour de la chevelure; ce trophée est souvent enlevé avec tant d'adresse que la cervelle reste à découvert sans avoir été entamée par la pointe de l'instrument [1].

Carver, p. 245.

Ils saisissent la tête de leur ennemi, et plaçant leur pied sur le cou, ils entortillent leur main gauche dans la chevelure. De la main droite, ils tirent leur couteau à scalper, cernent la peau et l'enlèvent avec la chevelure.

1. La traduction de Chateaubriand fait contre-sens : il décrit l'opé-

RELIGION.

Voyage, p. 221-9.

« Il est faux qu'il y ait des sauvages qui n'aient aucune notion de la Divinité. Les voyageurs qui avaient avancé ce fait ont été démentis par d'autres voyageurs mieux instruits. Nous les avons vus, ces *sophistes de la hutte!* »

(*Génie du Christianisme*, I, VI, 4.)

Voyage,		Charlevoix,
p. 221.	Sacrifices	p. 348
222.	Manitous, Songes	346
222.	Immortalité de l'âme	351 et 353
223.	Trace des fictions grecques et des vérités bibliques dans la religion des sauvages	349
223.	Comment le Grand Lièvre créa la terre.	344
223.	Areskoui	208
223.	Michabou, Athaënsic, etc	344
224.	Jouskeka, etc	345
224.	Messou ou Saketchak, etc	399
224-5.	Traditions sur le lac Nipissingue	283
225.	Michabou sur les lacs	281 et 283
227.	La belle Endaë	352
228.	L'arbre du Lac Salé	349

Je n'ai pu retrouver chez Charlevoix, ni ailleurs, la *caverne du Grand-Esprit* (*Voyage*, p. 225), le *Manitou de soixante coudées* (p. 226), ni (p. 227-8) l'histoire d'Handioun, qui rechercha la belle Almilao, et « qui l'aima comme la lune ».

Chateaubriand, sans doute en peine de parfaire

ration comme s'il s'agissait d'enlever non pas seulement le cuir chevelu, mais la boîte crânienne.

ce chapitre sur la *Religion* des sauvages, retrouva heureusement un résidu de fiches inemployées sur l'*herbe à la puce*, sur le *cèdre blanc*, et sur le *chat-huant*.

Il lisait sur la première : « Quelques-uns, en regardant seulement l'*herbe à la puce*, sont attaqués d'une fièvre violente.... et qui est accompagnée d'une grande démangeaison par tout le corps; elle n'opère sur d'autres que quand ils la touchent. » (Charlevoix, p. 263.)

Il lisait sur la seconde : « On prétend que les femmes enceintes ne doivent pas user du bois du *cèdre blanc* pour leur busc. » (Charlevoix, p. 255.)

Il lisait sur la troisième : « La provision du *chat-huant* pour l'hiver sont des mulots, auxquels il casse les pattes, et qu'il engraisse et nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin. » (Charlevoix, p. 155.)

Et, comme il avait conversé avec « les sophistes de la hutte », Chateaubriand écrivit (*Voyage*, p. 226-7) :

Athaënsic a planté dans les îles du lac Érié l'*herbe à la puce* : si un guerrier regarde cette herbe, il est saisi de la fièvre; s'il la touche, un feu subtil court sur sa peau. Athaënsic planta encore au bord du lac Érié le *cèdre blanc* pour détruire la race des hommes : la vapeur de l'arbre fait mourir l'enfant dans le sein de la jeune mère, comme la pluie fait couler la grappe sur la vigne. Le Grand-Lièvre a donné la sagesse au *chat-huant* du lac Érié. Cet oiseau fait la chasse aux souris pendant

l'été; il les mutile et les emporte toutes vivantes dans sa demeure, où il prend soin de les engraisser pour l'hiver.

GOUVERNEMENT.

« Nous avons eu nous-même occasion d'observer, chez les Indiens du Nouveau-Monde, toutes les formes des constitutions des peuples civilisés : ainsi les Natchez, à la Louisiane, offraient le despotisme dans l'état de Nature; les Creeks de la Floride, la monarchie, et les Iroquois du Canada, le gouvernement républicain. »

(*Génie du Christianisme*, IV, IV, 8.)

LES NATCHEZ.

Despotisme dans l'état de nature.

Voyage, 229-40.

Voyage,		Charlevoix,
p. 231.	Division des nations en tribus.....	p. 266
232.	Conseils des nations indiennes.....	267-9
233.	Colliers.....	210 et 305
235-40.	Gouvernement des Natchez.....	419-24

LES MUSCOGULGES.

Monarchie limitée dans l'état de nature.

Voyage, p. 240-50.

Voyage, p. 240-1.	Bartram, t. II, p. 382 (Dublin, p. 492).
Les Muscogulges ont un chef appelé Mico, roi ou magistrat.	A la tête du vénérable Sénat des Muscogulges préside le Mico.
Le Mico, reconnu pour le	Le Mico est regardé comme

premier homme de la nation, reçoit toutes sortes de marques de respect. Lorsqu'il préside le conseil, on lui rend des hommages presque abjects; lorsqu'il est absent, son siège reste vide.

Le Mico convoque le conseil pour délibérer sur la paix et sur la guerre; à lui s'adressent les ambassadeurs et les étrangers qui arrivent chez la nation.

La royauté du Mico est élective et inamovible. Les vieillards nomment le Mico; le corps des guerriers confirme la nomination. Il faut avoir versé son sang dans les combats, ou s'être distingué par sa raison, son génie, son éloquence, pour aspirer à la place de Mico. Ce souverain, qui ne doit sa puissance qu'à son mérite, s'élève sur la confédération des Creeks, comme le soleil pour animer et féconder la terre.

Le Mico ne porte aucune marque de distinction : hors du conseil, c'est un simple sachem qui se mêle à la foule, cause, fume, boit la coupe avec tous les guerriers : un étranger ne pourrait le reconnaître. Dans le conseil même, où il reçoit tant d'honneurs, il n'a que sa voix; toute son influence est dans sa sagesse : son avis est généralement suivi, parce que son avis est presque toujours le meilleur.

le premier homme de la tribu, et reçoit tous les témoignages d'amour et d'estime que son rang exige. Quand il préside un conseil, il est révéré et traité aussi respectueusement que peut l'être le monarque le plus despotique de l'Europe; et, quand il est absent, sa place n'est occupée par personne.

Quoique le Mico soit électif, il ne doit le trône ni à des violences publiques, ni à des intrigues secrètes. Son apparition est mystérieuse : c'est celle du soleil, qui se lève sur la terre, pour la rendre heureuse et féconde. Personne ne vous dira [1] quand et comment il est devenu roi; mais il est universellement reconnu pour le personnage le plus considérable.

Ses habits sont les mêmes et un étranger ne pourrait distinguer son habitation de celles des autres citoyens... Hors du conseil, le Mico se mêle à la foule des citoyens, converse avec eux, et tous l'approchent sans contrainte... Il préside en personne, et chaque jour, au conseil : mais sa voix n'a d'autre prépondérance que celle du plus sage et du meilleur citoyen.

1. Bartram avait compté sans Chateaubriand.

La vénération des Muscogulges pour le Mico est extrême. Si un jeune homme est tenté de faire une chose déshonnête, son compagnon lui dit : « Prends garde, le « Mico te voit » ; le jeune homme s'arrête : c'est l'action du despotisme invisible de la vertu.

... Ces peuples agissent comme si leur chef, en restant invisible, avait l'œil ouvert sur toutes leurs actions.

Voyage, p. 242 (Le Mico a la disposition du grenier public) = Bartram, t. II, p. 385 (Dublin, 494). Par contre, Bartram ne sait rien dire des attributions du *Sénat*. — *Voyage*, p. 243-4 (Histoire des Muscogulges) = Bartram, *passim* (voir, par exemple, Bartram, t. II, p. 208-9).

Voyage, p. 244.

Le serf [chez les Muscogulges] est logé, vêtu et nourri comme ses maîtres. S'il se marie, ses enfants sont libres; ils rentrent dans leur droit naturel par la naissance. Le malheur du père et de la mère ne passe point à leur postérité ; les Muscogulges n'ont point voulu que la servitude fût héréditaire : belle leçon que les Sauvages ont donnée aux hommes civilisés !

Tel est néanmoins l'esclavage : quelle que soit sa douceur, il dégrade les vertus. Le Muscogulge, hardi, bruyant, impétueux, supportant à peine la moindre contradiction, est servi par le Yamase, timide, silencieux, patient, abject.

Bartram, t. I, p. 321 (Dublin, p. 184).

Chez les Creeks, les esclaves des deux sexes ont la permission de se marier entre eux; les enfants sont libres et considérés, à tous égards, comme égaux aux autres habitants.

En observant ces esclaves, on reconnaît au premier coup d'œil, dans leur maintien, dans leurs manières, la prodigieuse différence qu'il y a de l'esclavage à la liberté... L'Indien libre est actif, audacieux, turbulent. Les serfs sont les hommes les plus soumis, les plus dégradés qu'on puisse voir. Doux, humbles et souples, ils semblent n'avoir de force ni de volonté que pour obéir à leurs maîtres...

Voyage, p. 245-7.

Les villages muscogulges sont bâtis d'une manière particulière : chaque famille a presque toujours quatre maisons ou quatre cabanes pareilles [1]. Ces quatre cabanes se font face les unes aux autres, et forment entre elles une cour carrée d'environ un demi-arpent : on entre dans cette cour par les quatre angles. Les cabanes construites en planches, sont enduites en dehors et en dedans d'un mortier rouge qui ressemble à de la terre de brique. Des morceaux d'écorce de cyprès, disposés comme des écailles de tortue, servent de toiture aux bâtiments.

Au centre du principal village, et dans l'endroit le plus élevé, est une place publique environnée de quatre longues galeries. L'une de ces galeries est la salle du conseil, qui se tient tous les jours pour l'expédition des affaires. Cette salle se divise en deux chambres par une cloison longitudinale : l'appartement du fond est ainsi privé de lumière; on n'y entre que par une ouverture surbaissée, pratiquée au bas de la cloison. Dans ce sanctuaire sont déposés les trésors de la religion et de la

Bartram, t. II, p. 137-9 (Dublin, 452-3).

Dans les villages muscogulges, la grande place publique est ordinairement isolée au centre et dans la partie la plus élevée de la ville. Elle est composée de quatre corps de logis, formant quatre maisons d'un seul étage, de dimensions absolument pareilles. Ils sont disposés de manière à former un carré parfait d'un demi-acre de terre ;... à chaque encoignure est un passage. Ces bâtiments sont construits de solives;... les murs sont proprement enduits avec du mortier d'argile...

Un de ces bâtiments est à proprement parler la chambre du conseil; c'est là que le Mico, les chefs et les guerriers... s'assemblent tous les jours. Ce corps de logis diffère un peu des trois autres : une cloison longitudinale en sépare la largeur d'un bout à l'autre, et le divise en deux chambres. Celui du fond est absolument obscur; il n'est percé que de trois petites ouvertures voûtées; cet endroit me paraît être un sanctuaire consacré à la religion. C'est là que sont déposées toutes les choses sacrées :

1. Contre-sens.

politique : les chapelets de corne de cerf, la coupe à médecine, les chichikoués, le calumet de paix, l'étendard national, fait d'une queue d'aigle. Il n'y a que le Mico, le chef de guerre et le grand-prêtre, qui puissent entrer dans ce lieu redoutable.

le vase médicinal,... les chapelets de sabots de chevreuils, le calumet de paix, l'étendard royal, fait avec des plumes de l'aigle blanc.

La chambre extérieure de la salle du conseil est coupée en trois parties par trois petites cloisons transversales, à hauteur d'appui. Dans ces trois balcons s'élèvent trois rangs de gradins appuyés contre les parois du sanctuaire. C'est sur ces bancs couverts de nattes que s'asseyent les Sachems et les guerriers.

La pièce de ce corps de logis qui regarde la place est en outre partagée en trois divisions par deux murs ou cloisons transversales, à hauteur d'appui. Dans chacune de ces enceintes sont trois rangs de bancs qui s'élèvent l'un derrière l'autre pour recevoir le sénat et l'assemblée.

Les trois autres galeries, qui forment avec la galerie du conseil l'enceinte de la place publique, sont pareillement divisées chacune en trois parties; mais elles n'ont point de cloison longitudinale. Ces galeries se nomment *galeries du banquet* : on y trouve toujours une foule bruyante occupée de divers jeux.

Les autres bâtiments qui composent la place sont également meublés de trois rangs de sièges, et servent de salle de banquet, tant pour les membres du conseil que pour les spectateurs, qui y affluent de tout temps.

Les murs, les cloisons, les colonnes de bois de ces galeries sont chargés d'ornements hiéroglyphiques qui renferment les secrets sacerdotaux et politiques de la nation. Ces peintures représentent des hommes dans diverses attitudes, des oiseaux et des quadrupèdes à tête d'hommes, des hommes à tête d'animaux. Le dessin de ces monuments est

Les piliers, ainsi que les murs des bâtiments qui composent la place publique, sont ornés de diverses peintures et sculptures. Ce sont, je crois, des espèces d'hiéroglyphes, et comme une histoire des événements politiques ou sacerdotaux... Ce sont des hommes dans diverses attitudes, dont quelques-unes sont assez bouffonnes; d'autres, qui ont la

tracé avec hardiesse et dans des proportions naturelles; la couleur en est vive, mais appliquée sans art. L'ordre d'architecture des colonnes varie dans les villages selon la tribu qui habite ces villages; à Otasses, les colonnes sont tournées en spirale parce que les Muscogulges d'Otasses sont de la tribu du Serpent.

tête de quelque animal;... quelquefois ce sont ces animaux qui sont représentés avec des têtes d'hommes. Ces figures ne sont pas mal exécutées; le dessin en est hardi, libre et bien proportionné. Les piliers sont ingénieusement travaillés, imitant de grands serpents mouchetés, qui ont l'air de monter au plancher : allusion à ce que les Otasses sont de la tribu du Serpent.

Bartram, t. II, p. 204 (Dublin, p. 389).

Il y a chez cette nation une ville de paix et une ville de sang. La ville de paix est la capitale même de la confédération des Creeks, et se nomme Apalachucla. Dans cette ville on ne verse jamais le sang; et quand il s'agit d'une paix générale, les députés des Creeks y sont convoqués. La ville de Sang est appelée Coweta; elle est située à douze milles d'Apalachucla : c'est là que l'on délibère de la guerre.

Dans la ville d'Apalachucla, on ne met point à mort de prisonnier; lorsqu'il s'agit d'une paix générale, les députés de toute la confédération se réunissent dans cette capitale. Au contraire, la grande Coweta, ville située à environ douze milles plus haut, est appelée la ville du sang. C'est là que les micos s'assemblent, lorsqu'il s'agit d'une guerre générale.

Bartram, t. II, p. 202 (Dublin, p. 386).

On remarque, dans la confédération des Creeks, les Sauvages qui habitent le beau village d'Uche, composé de deux mille habitants, et qui peut armer cinq cents guerriers. Ces sauvages parlent la langue *savanna* ou *savantica* [1], langue

La ville d'Uche est la ville indienne la plus grande que j'ai vue. Je suppose que le nombre des habitants pouvait monter à mille ou quinze cents personnes, tant hommes que femmes et enfants. Le langage de ce peuple diffère radicale-

1. *Savanuca*, dit Bartram, et non *savantica*.

radicalement différente de la langue muscogulge. Les alliés du village d'Uche sont ordinairement dans le conseil d'un avis différent des autres alliés, qui les voient avec jalousie; mais on est assez sage de part et d'autre pour n'en pas venir à une rupture.

ment de la langue creek ou muscogulge et porte le nom de langue *savanna* ou *savanuca*. Les Uches sont alliés des Creeks; mais ils ne se mêlent pas avec eux; ils sont assez importants pour exciter la jalousie de toute confédération muscogulge; mais ils sont assez sages contre des ennemis communs.

Bartram, t. I, p. 364
(Dublin, p. 209-10).

Les Siminoles, moins nombreux que les Muscogulges, n'ont guère que neuf villages, tous situés sur la rivière Flint. Vous ne pouvez faire un pas dans leur pays sans découvrir des savanes, des lacs, des fontaines, des rivières de la plus belle eau. Le Siminole respire la gaîté, le contentement, l'amour; sa marche est légère; son abord ouvert et serein, ses gestes décèlent l'activité et la vie : il parle beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. Ce caractère aimable et volage est si prononcé chez ce peuple, qu'il peut à peine prendre un maintien digne, dans les assemblées politiques de la confédération.

Les Siminoles ne sont qu'un faible peuple, si l'on regarde au nombre. Mais cette poignée d'hommes possède un vaste territoire, divisé en milliers d'îlots par des rivières innombrables, des lacs, de vastes savanes.

Le Siminole présente l'image parfaite du bonheur. La joie, le contentement, l'amour tendre, l'amitié franche sont empreints sur ses traits; ils se montrent dans son maintien, dans ses gestes; ils semblent former son état habituel et faire partie de sa constitution; car leur empreinte ne le quitte qu'avec la vie. Les vieux magistrats de ce peuple ont peine à prendre dans les conseils publics des manières graves et sérieuses.

Voyage, p. 248.

Les Siminoles et les Muscogulges sont d'une assez grande taille, et par un contraste

Bartram, t. II, p. 366
(Dublin, p. 485).

Les femmes des Muscogulges sont bien prises dans leur petite stature. C'est, je crois,

extraordinaire, leurs femmes sont la plus petite race de femmes connues en Amérique : elles atteignent rarement la hauteur de quatre pieds deux ou trois pouces; leurs mains et leurs pieds ressemblent à ceux d'une Européenne de neuf ou dix ans. Mais la nature les a dédommagées de cette espèce d'injustice : leur taille est élégante et gracieuse; leurs yeux sont noirs, extrêmement longs, pleins de langueur et de modestie. Elles baissent leurs paupières avec une sorte de pudeur voluptueuse : si on ne les voyait pas, lorsqu'elles parlent, on croirait entendre des enfants qui ne prononcent que des mots à moitié formés.

la plus petite race de femmes connue. Rarement leur stature passe cinq pieds; leurs mains et leurs pieds ne sont pas plus grands que ceux d'une Européenne de neuf ou dix ans. Cependant les hommes sont d'une taille gigantesque... [P. 365] Les femmes ont le visage rond, les traits réguliers, les yeux grands, noirs et languissants, pleins de modestie, de défiance et de timidité. [P. 419] Quand on les entend parler, sans les voir, on s'imaginerait le babil de petits enfants.

Chateaubriand nous rapporte ici un usage que Bartram semble avoir ignoré :

« La troisième nuit de la fête du maïs nouveau, on s'assemble dans la galerie du conseil; on se dispute le prix du chant. Ce prix est décerné, à la pluralité des voix, par le Mico; c'est une branche de chêne vert : les Hellènes briguaient une branche d'olivier. Les femmes concourent, et souvent obtiennent la couronne; une de leurs odes est restée célèbre :

Chanson de la Chair blanche.

La Chair blanche vient de la Virginie. Elle était riche; elle avait des étoffes bleues, de la poudre, des armes et du poison français (de l'eau-de-vie). La Chair blanche vit Tibeïma l'Ikouessen.

Je t'aime, dit-elle à la fille peinte : quand je m'approche de toi, je sens fondre la moelle de mes os ; mes yeux se troublent ! je me sens mourir.

La fille peinte, qui voulait les richesses de la Chair blanche, lui répondit : Laisse-moi graver mon nom sur tes lèvres ; presse mon sein contre ton sein.

Tibeïma et la Chair blanche bâtirent une cabane. L'Ikouessen dissipa les grandes richesses de l'étranger, et fut infidèle. La Chair blanche le sut ; mais elle ne put cesser d'aimer. Elle allait de porte en porte mendier des grains de maïs pour faire vivre Tibeïma. Lorsque la Chair blanche pouvait obtenir un peu de feu liquide, elle le buvait pour oublier sa douleur.

Toujours aimant Tibeïma, toujours trompé par elle, l'homme blanc perdit l'esprit et se mit à courir dans les bois. Le père de la fille peinte, illustre sachem, lui fit des réprimandes : le cœur d'une femme qui a cessé d'aimer est plus dur que le fruit du papaya [1]. »

Les folkloristes savent qu'il est difficile, à l'ordinaire, de découvrir le germe historique de pareilles « odes ». Ils nous sauront bon gré de leur soumettre ce passage de Bartram (t. I, p. 300) :

« Nous arrivâmes au comptoir nommé magasin supérieur de Spalding. Nous le trouvâmes occupé par un traiteur blanc, qui avait pour compagne une très jolie femme siminole. Elle était fille d'un ancien chef de sa

1. *Plus dur que le fruit du papaya.* Ce fruit, avant maturité, a la consistance d'un abricot mûr ; mûr, il se mange à la cuiller, comme un sorbet. Il est si commun qu'une telle méprise — j'en appelle à quiconque a vécu aux colonies — suffirait à convaincre que Chateaubriand n'a pas séjourné quinze jours en pays tropical pendant la saison des fruits.

nation, nommé le capitaine White, qui, avec dix ou douze personnes de sa famille, était campé dans un bosquet d'orangers, peu éloigné... Ce traiteur est aujourd'hui peu satisfait de sa liaison avec la belle sauvage. Il était depuis peu d'années dans ces contrées, venant, je crois, de la Caroline septentrionale. C'était un grand jeune homme bien élevé, actif, aimable et noble. Il rencontra, pour son malheur, cette jolie indienne, et l'épousa à la manière des sauvages. Il l'aima avec passion, et il faut avouer qu'elle possède tous les charmes qui peuvent rendre un homme heureux. Mais elle fait de ses attraits un usage si perfide qu'elle a dépouillé son amant de presque tous ses biens, qu'elle distribue sans honte à ses parents sauvages. Il est à présent pauvre, maigre, presque fou. Il la menace souvent de la tuer, mais il n'a pas même le courage de la quitter. Il tâche de noyer son chagrin dans les liqueurs fortes. Le père de la jeune femme n'approuve point la manière injuste et cruelle dont elle se conduit avec son mari. »

Les Hurons et les Iroquois.

République dans l'état de nature.

(*Voyage*, p. 250 — p. 259.)

Voyage,		Charlevoix,
p. 250-1.	Élection et succession des chefs hurons	p. 267-8
251.	Condition des femmes	269
252.	Histoire des Iroquois.....	300-2
253-4.	Division des nations iroquoises en tribus	266-7
254-5.	Conseils des Iroquois	268-9
253-9.	Droit criminel des Indiens [1].....	275-2

1. Pour les trois derniers chapitres du *Voyage* (*État actuel des Sauvages de l'Amérique*, — *Conclusion*, — *Républiques espagnoles*), Chateaubriand allègue comme sources partielles

de ses renseignements un ouvrage anonyme intitulé *Vue de la Floride occidentale* (1817) et le *Voyage de Beltrami* (1823), que nous n'avons pas réussi à nous procurer. Pour déterminer les origines de ces trois chapitres ajoutés à la dernière heure au vieux « manuscrit des *Natchez* », il faudrait toute une enquête nouvelle à travers les relations de voyageurs publiées entre 1808 et 1827, — et nous avons reculé.

ATALA

Si l'on passe du *Voyage en Amérique* à *Atala* et aux *Natchez*, il va de soi qu'il ne saurait plus être question de rapprochements aussi nets. Nous tenons pourtant à laisser à cette étude un caractère strictement documentaire, et nous n'alléguerons jamais Charlevoix, Carver ou Bartram qu'au seul cas où nous aurons mis la main sur la page même ou sur la phrase même exploitée par Chateaubriand. Mais, si Charlevoix et Carver n'ont fourni à notre poète que des matériaux bruts et amorphes, il en va autrement de William Bartram : les quelques bouts de phrases de Bartram que nous opposerons à quelques bouts de phrases de Chateaubriand ne donneront qu'une idée très imparfaite de ce que Chateaubriand lui doit. Ce Bartram est un poète. Si chétif soit-il en ses moyens d'expression au regard de son prestigieux émule, il a donné de la nature tropicale et des solitudes vierges des Florides une image étrangement neuve, lumineuse et troublante. J'ose dire que, mieux encore

que son génial interprète, il est habile à nous dépayser : il peint une nature qu'on sent plus singulièrement exotique et pourtant plus réelle. De même, c'est à J.-J. Rousseau sans doute, c'est à la chimère édénique et idyllique de « l'homme de la Nature », chère à toute la philosophie du XVIIIe siècle, que Chateaubriand doit de s'être épris de ses sauvages; mais, le premier, Bartram lui a donné la vision concrète de ces aimables Natchez, purs, tendres, graves et biendisants. Si de telles influences furent profondes, c'est ce qui ne se mesure point par de petites citations parallèles. Nous ne pouvons que supplier qu'on veuille bien lire Baruch, et citer à titre d'indication ces quelques lignes de Bartram, prises entre vingt passages analogues : « Chez les Muscogulges, dans la ville de Mucclase, je fus accueilli par un vieux sachem, dont les cheveux étaient blancs comme de la neige. Il était conduit par trois jeunes hommes, dont deux le soutenaient par les bras, et le troisième par derrière, pour assurer sa marche. A son approche, tout le cercle le salua d'un : Sois le bienvenu! Le sourire brilla sur ses lèvres, la gaîté de la jeunesse sur tous ses traits. Mais le grand âge l'avait rendu aveugle. C'était de tous les chefs le plus ancien et le plus respecté. » (T. II, p. 389; Dublin, p. 497.)

Ce vieux sachem aveugle ne serait-il pas — aussi bien que Démodocos — le prototype de Chactas?

Nous ne saurions songer à publier ici tous les rapprochements qu'on pourrait instituer entre les *Natchez* d'une part, et Bartram, Carver ou Charlevoix. Nous nous en tiendrons à l'épisode d'*Atala*.

*
* *

I. — Rien n'égale en splendeur, — dans l'œuvre de Chateaubriand lui-même, — la peinture du Meschacebé :

Quand tous les fleuves [tributaires du Meschacebé] se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et les plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé ; le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalles, il élève sa voix en passant sous les monts et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter le long des rivages des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de

fleurs; et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve...

On a vivement contesté la réalité pittoresque de ce tableau. Certes tous les géographes décrivent l'action des contre-courants du Mississipi, et quant aux blocs de terres éboulées que charrient ses ondes, Chateaubriand avait pu retenir ce passage de Bartram : « Des portions de ses rives, toujours minées à leur base par la force ininterrompue du courant, finissent par tomber dans le fleuve; son cours impétueux les entraîne, les divise, et va les déposer sur quelque autre rive » (t. II, p. 274). Mais on s'est fort égayé, — Mersenne surtout, — de ces îles flottantes de pistia et nénuphar où s'embarqueraient passagers des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, et de jeunes crocodiles. C'était faute, pour les critiques, d'avoir lu Bartram. Chateaubriand n'a fait que transporter au Meschacebé un phénomène observé par Bartram à trois cents lieues seulement du Mississipi, sur la rivière Saint-Jean, dans la Floride orientale :

« Je remis de bonne heure à la voile sur la rivière Saint-Jean, écrit Bartram, et je vis ce jour-là de grandes quantités de *pistia stratiotes*, plante aquatique très singulière. Elle forme des îles flottantes dont quelques-unes ont une grande étendue et qui voguent au gré des vents et des eaux. Ces groupes commencent pour l'ordinaire ou sur la côte, ou près du rivage, dans les eaux tranquilles; de là, ils s'étendent par degrés vers

la rivière, formant des prairies mobiles, d'un vert charmant, qui ont plusieurs milles de long et quelquefois un quart de mille de large... Quand les grosses pluies, les grands vents font subitement élever les eaux de la rivière, il se détache de la côte de grandes portions de ces îles flottantes. Ces îlots mobiles offrent le plus aimable spectacle : ils ne sont qu'un amas des plus humbles productions de la nature, et pourtant ils troublent et déçoivent l'imagination. L'illusion est d'autant plus complète qu'au milieu de ces plantes en fleurs, on voit des groupes d'arbrisseaux, de vieux troncs d'arbres abattus par les vents et couverts encore de la longue mousse qui pend entre leurs débris. Ils sont même habités et peuplés de crocodiles, de serpents, de grenouilles, de loutres, de corbeaux, de hérons, de courlis, de choucas (I, p. 167 ; Dublin, p. 86).

*
* *

II. — Après ce prologue, le récit va commencer. Pour se préparer à la chasse du castor, les Natchez ont prié et jeûné (cf. Charlevoix, p. 348), les jongleurs ont interprété les songes (cf. Charlevoix, p. 354), on a consulté les manitous (cf. Charlevoix, p. 223), fait des sacrifices de petun (cf. Charlevoix, p. 347), brûlé des filets de langue d'orignal (?); on a mangé le chien sacré (cf. Charlevoix, p. 217). On part enfin, et le vieux sachem aveugle, Chactas, assis sur la poupe de sa pirogue, raconte à René les aventures de son adolescence.

Il dit comment, au partir de Saint-Augustin, il

fut pris dans les bois par une troupe ennemie de Muscogulges et de Siminoles, et enchaîné : « Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom ; je répondis : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros muscogulges. » Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi; tu seras brûlé au grand village. » Je repartis : « Voilà qui va bien »; et j'entonnai ma chanson de mort. »

Pareillement Charlevoix nous rapporte (*Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 212) qu'un prisonnier sauvage, harangué par un chef ennemi qui lui apportait la sentence de mort, « écouta ce discours comme s'il ne l'eût pas regardé; il répondit d'une voix ferme : « Voilà qui va bien! »

Comment Chateaubriand a-t-il formé ces noms de Simaghan, de Chactas, d'Outalissi, de Miscou? J'ignore l'origine du nom d'Outalissi. Il a dû tirer celui de Chactas de la tribu des Tchactas, peuple de la Louisiane[1], celui de Miscou d'une île du golfe Saint-Laurent[2]; celui de Simaghan provient peut-être d'un petit dictionnaire chippoway donné par Carver, où *Simaghan* est traduit par *Épée*[3].

1. Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France*, I, 330.
2. Charlevoix, *ibid.*, I, 221.
3. Carver, p. 331-33.

*
* *

III. — « Tout prisonnier que j'étais, poursuivit Chactas, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux sachems cette simplicité joyeuse; comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de la jeune postérité. »

Ce petit portrait se retrouve dans le *Voyage en Amérique* (cf. ci-dessus, p. 255). L'original, on l'a vu, est de Bartram. Je communique ici le texte anglais (Dublin, p. 209) :

« The visage, action and deportment of the Siminoles form the most striking picture of happiness in this life; joy, contentment, love and friendship, without guile or affectation, seem inherent in them or predominant in their vital principle, for it leaves them but with the last breath of life. It even seems imposing a constraint upon their ancient chiefs and senators, to maintain a necessary decorum and solemnity in their public councils; not even the debility and decrepitude of extreme old age is sufficient to erase from their visage this youthful, joyous simplicity; but like the gray eve of a serene and calm day, a gladdening, cheering blush remains on the western horizon after the sun is set. »

*
* *

IV. — Une nuit que Chactas était assis près du *feu de la guerre* (cf. Charlevoix, p. 208), Atala lui apparut pour la première fois. « Je crus, dit-il, que c'était la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. »

Le bon P. de Charlevoix eût été aussi incapable que ses Hurons d'imaginer ce nom romantique de la *Vierge des dernières amours*. C'est lui pourtant qui semble l'avoir suggéré par cette anecdote. Il nous raconte (*Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 211) comment des Hurons ayant capturé un Iroquois, ils avaient torturé le prisonnier sur la route, lui avaient coupé deux doigts et écrasé l'autre main entre des cailloux; « mais, du moment qu'il était entré dans la première bourgade huronne, il n'avait reçu que de bons traitements. Toutes les cabanes l'avaient régalé, et *on lui avait donné une jeune fille pour lui tenir lieu de femme;* en un mot, à le voir au milieu de ces sauvages (qui d'ailleurs, l'ayant revêtu d'une robe de castor neuve et lui ayant mis sur le front un collier de porcelaine en guise de diadème, le faisaient chanter sans relâche) on n'eût jamais imaginé que des gens qui lui faisaient tant d'amitié dussent être bientôt comme autant de démons acharnés à le tourmenter. »

*
* *

V. — Atala détrompa le prisonnier :

« Je ne suis point la *Vierge des dernières amours*. Es-tu chrétien? » Je répondis que je n'avais point trahi les génies de ma cabane... Plusieurs jours s'écoulèrent; la fille du sachem revenait chaque soir me trouver... Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux (cf. Bartram, t. I, p. 157), nous entrâmes sur la grande savane *Alachua*. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent en s'élevant jusqu'aux nues des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes verts. »

Le vieux sachem traduit ici assez exactement ces lignes de Bartram (t. I, p. 323, Dublin, p. 185) :

« The extensive *Alachua* savanna is encircled with high, sloping hills, covered with waving forests and fragrant orange groves; the towering magnolia and transcendent stand conspicuous among them. »

*
* *

VI. — « Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. » Atala le détacha du tronc de l'arbre où il était lié, et lui ayant accordé le premier baiser : « Beau prisonnier, lui dit-elle, j'ai follement cédé à ton désir; mais où nous conduira cette passion? Ma religion

me sépare de toi pour toujours !... — Hé bien ! je serai aussi cruel que vous ; je ne fuirai point ; vous me verrez dans le cadre de feu (cf. Charlevoix, p. 247). » La jeune fille s'écria : « Malheureux a été le ventre de ta mère, ô Atala ! que ne me jettes-tu aux crocodiles de la fontaine ? »

Nous retrouverons dans le *Génie du Christianisme* ces puits naturels, hantés par des crocodiles. (Voir ci-dessus, p. 216.) C'est un ressouvenir de Bartram.

*
* *

VII. — « Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de *Cuscowilla*, capitale des Siminoles. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite... La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois ; on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert. »

Bartram écrit (t. II, p. 311, Dublin, p. 178) :

« Nous prîmes à l'ouest, au travers des hautes forêts de *Cuscowilla*. Nous continuâmes à marcher dans une superbe forêt de pins. »

Il ajoute :

« The steady breezes, gently and continually rising and falling, fill the high lonesome forests with an awful

reverential harmony, inexpressibily sublime, and not to be enjoyed any where, but in these native wild Indian regions. »

Il manque ici « la lumière gris de perle » de la lune et « la cime indéterminée des forêts » — presque tout. Mais la phrase de Bartram a sa grandeur et sa beauté, et c'est d'elle que vient la première étincelle.

*
* *

VIII. — « Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme qui, tenant un flambeau, ressemblait au génie du printemps parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; et si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux. »

C'est ainsi que, dans les « délicieux » *Natchez*, Outougamiz, tenant une torche odorante à la main, éveille Mila. Notre poète est redevable de l'idée de ces deux épisodes gracieux à ce passage des *Voyages* de Carver (p. 284) :

« L'amant allume une brindille de bois au feu recouvert de cendres de la cabane où il pénètre. Il approche du lieu où sa maîtresse repose; écartant la couverture de sa tête, il l'agite doucement jusqu'à ce qu'elle s'éveille. Si elle se lève alors et éteint la lumière, il n'en faut pas davantage pour annoncer à son amant que sa venue ne lui déplaît pas; mais, si elle se recouvre la tête, c'est que l'heure du berger n'est pas encore sonnée. »

Aussitôt après la rencontre de l'amant au flambeau, Chactas et Atala passent auprès de la tombe d'un enfant. La mère arrose la terre de son lait. On lit dans Charlevoix (p. 373) :

« On a vu des mères qui ont perdu des enfants, se tirer du lait de la mamelle et le répandre sur la tombe de ces petites créatures. »

*
* *

IX. — Enfin, Chactas, toujours chargé de chaînes, parvient à Apalachucla, où il doit être brûlé :

« Aussitôt on me couronne de fleurs; on me peint le visage d'azur et de vermillon; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué. »

Charlevoix écrit (p. 253) :

« Les prisonniers s'avancent couronnés de fleurs, le visage et les cheveux peints, tenant un bâton d'une main et le chichikoué de l'autre. »

Chactas poursuit :

« On me conduit au lieu des délibérations. Non loin d'Apalachucla s'élevait, sur un tertre isolé, le Pavillon du conseil. »

Le pavillon du Conseil.

Atala.	Bartram, t. II, p. 168.
Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre, marqué par un pilier unique.	La maison de ville où se tiennent les conseils [à Cowe, chez les Cherokees] est en forme de rotonde. Pour la construire, on enfonce d'abord en terre un cercle de piliers ou de troncs d'arbres, qui ont environ six pieds de haut; en dedans de ce cercle est un autre rang de colonnes plus fortes et plus grandes, qui ont environ douze pieds; plus, intérieurement, un troisième cercle de piliers plus hauts encore, mais moins nombreux et plus espacés; enfin, dans le centre de ces rangs concentriques est un énorme pilier sur lequel se réunissent tous les chevrons.
Du sommet de ces piliers partaient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colones; couvraient le pavillon, en forme d'éventail à jour.	La couverture consiste en bandes d'écorces. Tout autour de la rotonde, à l'intérieur, est un rang de sièges composé de deux ou trois gradins ou amphithéâtres, sur lesquels l'assemblée s'assied ou se couche.
Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en habits de castors, se rangent sur des espèces de gradins faisant face au pavillon...	
Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme...	Auprès du grand pilier du milieu s'allume le feu qui conserve de la lumière et près duquel se placent les musiciens. C'est autour de ce feu que les jongleurs exécutent leurs jeux...

X. — Le Festin des Ames.

Atala.	Charlevoix, p. 377-8.
Une circonstance vint retarder mon supplice : *la Fête des Morts ou le Festin des Ames* approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie.	Tous les huit ans, les Indiens célèbrent une fête qu'ils appellent la *Fête des Morts* ou le *Festin des Ames.*
Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivaient en foule pour célébrer le *Festin des Ames.* On avait bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par familles, aux murs de la Salle commune des aïeux. Les vents (une tempête s'était élevée), les forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluaient des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.	On fait des présents aux étrangers, parmi lesquels il y en a qui sont venus de cent cinquante lieues, et l'on en reçoit d'eux. On se rend processionellement dans une grande salle de conseil dressée exprès, on y suspend contre les parois les ossements et les cadavres dans le même état où on les a tirés du cimetière... On profite de ces occasions pour traiter les affaires communes ou pour l'élection d'un chef.
On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher; leurs mains voltigent sur la baguette...	*Ce motif de danse semble suggéré par un passage de Carver rapporté ci-dessus, p. 229.*

*
* *

XI. — « Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux (cf. Charlevoix, p. 344). Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Machimanitou, dieu du mal (?). Il dit le premier homme et Athaënsic la première femme, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka l'impie immolant le juste Tahouitsaron (cf. Charlevoix, p. 344); le déluge descendant à la voix du Grand Esprit; Massou (*lisez* Messou) sauvé seul sur son canot d'écorce (cf. Charlevoix, p. 399); il dit encore la belle Endaë retirée de la contrée des âmes par les douces chansons de son époux (cf. Charlevoix, p. 352). »

*
* *

XII. *Atala.*	Charlevoix.
Dans une vallée, au nord, s'élevait un bois de cyprès appelé le *Bois du sang*. Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre.	*Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 213. Le festin fini, le patient fut mené au lieu du supplice, qui était une cabane destinée à cet usage. Elle portait le nom de *Cabane de sang* ou *des têtes coupées*.
On m'y conduit en triomphe... Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort :	*Journal historique*, p. 247. Des femmes s'écrient : « Ce guerrier sera brûlé; on lui appliquera les haches ardentes; on lui enlèvera la chevelure. »

« Je ne crains pas les tourments : je suis brave, ô Muscogulges! Je vous méprise plus que des femmes... »

Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis : « Frère, je te remercie. »

Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies des ombres; et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain.

Journal historique, p. 243. « Le prisonnier chante : « Je suis brave et intrépide, je ne crains pas la mort, ni aucun genre de tortures; ceux qui les redoutent sont moins que des femmes. ». P. 247. « Un autre survient qui adresse la parole au patient et lui dit : « Mon frère, prends courage, tu vas être brûlé », et il répond froidement : « Cela est bien, je te remercie. »

Histoire de la Nouvelle-France, t. I, p. 212. « Sur l'ordre du jongleur on différa jusqu'au lendemain de donner le coup de grâce à ce prisonnier. »

*
* *

XIII. — « Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis... »

C'est le même appareil qui entrave une femme algonquine dont Charlevoix nous raconte l'évasion (*Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 277). « Elle était couchée à l'ordinaire dans une cabane, attachée par les pieds et par les mains avec des cordes à autant de piquets, et environnée de sauvages, qui s'étaient couchés sur les cordes. Elle s'aperçut que tous dormaient d'un profond sommeil; elle coupa donc les cordes », etc.

*
* *

XIV. — Dans leur fuite, les amants se nourrissent de *pommes de mai* (cf. Bartram, t. I, p. 272) et de ces *tripes de roche* (cf. Charlevoix, p. 332), qui ont offusqué Sainte-Beuve. Ils boivent l'eau d'une plante « dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée »; et c'est assurément la *sarracenia flava*, dont Bartram (t. I, p. 7) rapporte que « ses feuilles ont l'air de cornes d'abondance; chacune contient environ une pinte d'une eau fraîche, limpide, pure comme la rosée du matin ».

Chactas et Atala s'abritent sous des « cèdres et des chênes verts couverts d'une longue mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre » et que Bartram avait décrite avec soin (t. I, p. 64, et p. 170). Chactas bâtit un canot qu'il enduit de gomme de prunier (cf. Charlevoix, p. 198), après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin (cf. Charlevoix, p. 192). Et les amants s'abandonnent au cours du Tenase. Ici comme à leur ordinaire, ils suivent obstinément des itinéraires tracés par Bartram :

Atala.	Bartram, II, 148, 153.
Le village indien de *Sticoë*, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruine, se montrait à notre gauche, au détour	Une chaîne de collines, comme un haut promontoire, partage les plaines. Sur ces hauteurs on voit les ruines de

d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de *Kéow*, terminée par la perspective des cabanes de *Jore*, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve, qui nous entraînait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant.

l'ancienne et jadis célèbre ville de *Sticoë*, et sa grande pyramide de terre... Sous nos yeux s'étendaient la délicieuse vallée de *Keowe*, digne par la fertilité, les grâces et la richesse, de lutter avec la vallée de Tempé, la ville de *Cowe* et les pics élevés du mont *Jore*. Sur une pelouse verte et fort éloignée, nous apercevions le village de Jore, élevé de plusieurs milliers de pieds au-dessus de nous.

La description d'*Atala* s'arrête ici; mais, à quelques pages de là, Bartram, redisant une soirée passée dans cette même vallée de Keowe, avait écrit quelques lignes gracieuses; Chateaubriand les a transportées dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* :

Mém. d'O.-T., p. 376.

La soirée fut magnifique; le lac, dans un repos profond, n'avait pas une ride; la rivière baignait en murmurant notre presqu'île, que les calycanthes parfumaient de l'odeur de la pomme. Le *wheep-poor-will* répétait son chant; nous l'entendions, tantôt plus près, tantôt plus loin, suivant que l'oiseau changeait le lieu de ses appels amoureux.

Bartram, t. II, p. 111 (Dublin, 329).

La soirée était belle et tranquille. Un vent faible soufflait, chargé des parfums de la fraise et du *calycanthus*, qui couvrait la pente des montagnes. De lointains échos répétaient le cri de l'oiseau des marais, et chaque arbre résonnait du chant non interrompu du *whip-poor-will*.

*
* *

XV. — Le P. Aubry réunit en lui les mérites de deux de ces martyrs du Canada dont Charlevoix a écrit les « actes », le P. Jogues et le P. de Brébeuf.

Il a les deux mains mutilées, et comme Atala s'indigne contre les Indiens idolâtres qui infligèrent ce supplice au chef de la prière : « Ma fille, dit le père avec un doux sourire, qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a enduré mon divin maître?.. Je n'ai pu rester dans ma patrie, où j'étais retourné et où une illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir contempler ces faibles marques de mon apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse pouvais-je recevoir de mes travaux que d'avoir obtenu du chef de notre religion la permission de célébrer le divin sacrifice avec ces mains mutilées? » On pourra lire dans l'*Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 250, la noble histoire de ce P. Jogues, à qui les sauvages tranchèrent les doigts des deux mains : « La reine-mère le voulut voir et lui fit un accueil digne de sa piété. Le pape, à qui il demanda la permission de célébrer les divins mystères avec ses mains mutilées, répondit qu'il ne serait pas juste de refuser à un martyr de Jésus-Christ de boire le sang de Jésus-Christ; *indignum esset Christi martyrem Christi non bibere sanguinem.* » (1644.)

Ayant souffert d'abord la passion du P. Jogues, le P. Aubry mourut comme le P. de Brébeuf (l'oncle du Brébeuf de Boileau) :

Mort du Père Aubry.

Le P. Aubry se pouvait sauver, mais il ne voulut pas abandonner ses enfants, et il demeura pour les encou-

rager à mourir par son exemple; jamais on ne put tirer de lui un cri qui tournât à la honte de son Dieu ou au déshonneur de sa patrie. Il ne cessa, durant le supplice, de prier pour ses bourreaux et de compatir au sort des victimes. Pour lui arracher une marque de faiblesse, les Chéroquois amenèrent à ses pieds un sauvage chrétien, qu'ils avaient horriblement mutilé. Mais ils furent bien surpris quand ils virent ce jeune homme se jeter à genoux, et baiser les plaies du vieil ermite, qui lui criait : *Mon enfant, nous avons été mis en spectacle aux anges et aux hommes.* Les Indiens, furieux, lui plongèrent un fer rouge dans la gorge pour l'empêcher de parler. Alors, ne pouvant plus consoler les hommes, il expira. On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empêcher d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du père Aubry quelque chose qui leur était inconnu...

Mort du Père de Brébeuf (1649).

(*Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 292-3.)

« Le Père de Brébeuf se riait également des menaces et des tortures mêmes; mais la vue de ses chers néophytes cruellement traités à ses yeux répandait une grande amertume sur la joie qu'il ressentait de voir ses espérances accomplies... Les Iroquois le firent monter seul sur un échafaud et s'acharnèrent sur lui... Tout cela n'empêchait pas le serviteur de Dieu de parler d'une voix forte, tantôt aux Hurons, qui ne le voyaient plus, tantôt à ses bourreaux, qu'il exhortait à craindre la colère du ciel... Un moment après on lui amena son compagnon (le P. Lallemant) qu'on avait enveloppé

depuis les pieds jusqu'à la tête d'écorce de sapin, et on se préparait à y mettre le feu. Dès que le P. Lallemant aperçut le P. de Brébeuf dans l'affreux état où on l'avait mis, il frémit d'abord, ensuite lui dit ces paroles de l'Apôtre : *Nous avons été mis en spectacle au monde, aux anges et aux hommes*... Il courut se jeter à ses pieds et baisa respectueusement ses plaies... Les barbares enfoncèrent dans le gosier du P. de Brébeuf un fer rougi au feu... Son courage étonna les barbares et ils en furent choqués, quoique accoutumés à essuyer les bravades de leurs prisonniers en semblables occasions. »

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

Le Serpent et la Flute.

(*Génie*, I, III, II.)

« Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine au bord de la rivière Génésée, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous divertir et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile *se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante, sa double langue brandit comme deux flammes; ses yeux sont deux charbons ardents; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; sa peau dilatée devient terne et écailleuse, et sa queue*, dont il sort un bruit sinistre, *oscille avec tant de rapidité qu'elle ressemble à une légère vapeur.* »

Comparez Bartram (Dublin, p. 262); les mots en italique sont exactement traduits;

« He quietly moves off in a direct line, unless pursued, when he erects his tail as far as the rattles extend, and

gives the warning alarm by intervals. But if you pursue and overtake him with a shew of enmity, *he* instantly *throws himself into the spiral coil; his tail by the rapidity of its motion appears like a vapour*, making a quick tremulous found ; *his whole body swells through rage*, continually *rising and falling as a bellows; his* beautiful *particoloured skin becomes speckled and rough by dilatation; his head and neck are flattened, his cheeks swollen and his lips constricted, discovering his mortal fangs; his eyes red as burning coals, and his brandishing forked tongue* of the colour of the hottest *flame*, continually menaces death and destruction, yet never strikes unless sure of his mark. »

Les Ruines sauvages de l'Ohio et du Scioto.

(*Génie*, I, IV, II et note H.)

Par un scrupule rare, Chateaubriand a pris la peine de nous renvoyer pour ces quelques pages à quatre autorités : « On peut voir sur ce que nous disons ici Duprat [du Pratz?], Charlevoix, etc., et les derniers voyageurs en Amérique, tels que Bartram, Imley [Imlay?], etc. Nous parlons *aussi* d'après ce que nous avons appris nous-même sur les lieux. » Or, vérification faite, sa description ne procède en rien ni de du Pratz, ni de Charlevoix [1], ni de John Bartram, ni de William Bartram, ni

1. Sauf pour quelques rêveries sur certaines coutumes sauvages qui seraient d'origine judaïque, et sur le dieu de la guerre iroquois *Ares-Koui*, qui serait étymologiquement identique à l'Arès des Grecs : cf. Charlevoix, p. 249 et 208.

d'Imlay. Pour une fois qu'il les invoque comme ses garants, c'est un autre qu'il suit. Nous ne savons qui.

Le Pélican des Bois.

(*Génie*, I, V, 8.)

« Si le temps et le lieu nous le permettaient, nous aurions bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues des Florides, dont les ailes rendent des sons si harmonieux;... nous montrerions *le pélican des bois, visitant les morts de la solitude, ne s'arrêtant qu'aux cimetières indiens et aux monts des tombeaux...* »

Où Chateaubriand a-t-il pu découvrir cet oiseau singulier, belle pièce en vérité pour le Musée des causes finales? Non loin des grues des Florides « qui battent l'air avec effort de leurs longues ailes élastiques » (Bartram, t. I, p. 258), on rencontre chez Bartram (t. I, p. 263) ce *pélican des bois* (*Tantalus loculator* Linn.) :

« Le pélican des bois ne va point par troupes, écrit Bartram; on le voit ordinairement seul, sur les bords des grandes rivières, dans les marais, dans les terres inondées et dans les anciennes plantations de riz abandonnées. Il se tient solitaire sur la plus haute cime de quelque grand cyprès mort (*he stands alone on the topmost limb of tall dead cypress trees*), le col replié dans les épaules, le bec en forme de faulx appuyé sur l'estomac; immobile, il a dans cette posture un air grave et triste. »

Comment ces plantations de riz ont-elles pu se transformer en cimetières indiens? La mention du cyprès, arbre funéraire en notre Europe, a-t-elle suffi à provoquer la métamorphose?

Amphibies et Reptiles.

(*Génie*, I, V, X.)

Chateaubriand décrit ici les *puits naturels* des Florides. Ces « charmantes retraites » habitées par des crocodiles ont particulièrement frappé son imagination. Il a fait asseoir Atala au bord de ces sources bouillonnantes, et lui-même, d'après le *Voyage en Amérique* (p. 94) et les *Mémoires d'Outre-Tombe* (p. 402), s'y était reposé. Pour les dépeindre, Chateaubriand combine des éléments pris à cinq descriptions de Bartram, qu'il serait trop long de reproduire ici. (Voir Bartram, t. I, p. 288-9, p. 301, p. 350, p. 406-7, p. 419-21.)

A la page qui suit, Chateaubriand nous indique lui-même qu'il a traité d'après Bartram son tableau d'une armée de caïmans embusqués pour assaillir des bancs de poissons. La référence exacte est : Bartram, t. I, p. 219-220.

Il poursuit ainsi, sans plus alléguer Bartram :

Génie du christianisme.	Bartram, t. I, p. 225-229.
C'est un contraste miraculeux et touchant de voir un crocodile bâtir un nid et pon-	P. 228. — Une femelle de crocodile n'est pas moins attentive à défendre ou à nourrir

dre un œuf comme une poule, et un petit monstre sortir d'une coquille comme un poussin. La femelle du crocodile montre ensuite pour sa famille la plus tendre sollicitude. Elle se promène entre les nids de ses sœurs, qui forment des cônes d'œufs et d'argile, et qui sont rangés comme les tentes d'un camp au bord d'un fleuve. L'amazone fait une garde vigilante et laisse agir les feux du jour... Aussitôt qu'une des meules a germé, la femelle prend sous sa protection les monstres naissants; ce ne sont pas toujours ses propres fils, mais elle fait, par ce moyen, l'apprentissage de la maternité. Quand enfin sa famille vient à éclore, elle la conduit au fleuve, la lave dans une eau pure... et la protège contre les mâles, qui veulent souvent la dévorer.

ses petits qu'une poule qui conduit ses poussins. Je suppose qu'elle veille avec soin sur son nid...

P. 227. — Ce sont de petits cônes obtus... construits d'œufs et d'argile... et rangés comme des tentes sur le bord de la rivière.

P. 237. — C'est probablement la chaleur du soleil qui les fait éclore... Quand les œufs sont éclos, peut-être la femelle prend-elle sous sa protection tous les petits qui éclosent en même temps. Du moins ne sont-ils pas abandonnés à eux-mêmes, car j'ai souvent vu des crocodiles conduisant le long des côtes leurs familles de petits comme une poule conduit ses poussins. Je crois qu'il en parvient peu de chaque couvée à l'âge adulte; les grands crocodiles mangent leurs petits quand ils sont hors d'état de se défendre.

CONCLUSION

Nous livrons au lecteur ces documents bruts. Notre enquête demeure trop imparfaite : nous ne saurions encore les interpréter sûrement [1].

Pour l'heure nous laisserons à chacun la joie délicate de confronter les remaniements du poète avec leurs indignes modèles. C'est parfois traduction littérale ou simple transcription : une humble retouche de syntaxe, ellipse ou inversion, un mot mis en sa place, un membre de phrase élagué, et la sèche matière amorphe s'organise et palpite; un mot puissant, une image créée y projettent comme un afflux de sève; la lumière s'y insinue, et les nombres, et la vie. Ce n'est qu'une ébauche encore : le poète la reprend à deux, à trois reprises; elle

1. Pourtant, il semble s'en dégager déjà cet enseignement très secondaire, mais désormais acquis : les historiens des anciens peuples indiens feront sagement s'ils renoncent à exploiter comme une « source historique » originale le *Voyage en Amérique*. Bancroft, entre autres, en sa grande *Histoire de l'Amérique*, s'y était laissé prendre : pour son histoire des Uchees et des Creeks, il allègue volontiers l'autorité de notre voyageur.

passe du *Voyage en Amérique* au *Génie du Christianisme*, puis aux *Mémoires d'Outre-Tombe* : procédé de peintre; et chaque transposition est création. Comparez par exemple dans le *Voyage* la *Description de quelques sites de l'intérieur des Florides* à l'épisode des *Deux Floridiennes* dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. A l'origine, ce n'est qu'un ingénieux agrégat de passages de Bartram, traduits en toute rigueur; mais parfois y brillent de grandes images tristes; une harmonieuse mélancolie y respire, et quelque chose de l'âme de René. Puis, à vingt-cinq ans de distance, le poète revient à ces mêmes pages pour les transporter dans ses *Mémoires* : çà et là on touche encore le tuf, on retrouve des phrases telles quelles de Bartram; mais les Sylvaines floridiennes animent le paysage, y répandent les parfums émanés d'elles, l'égayent (et parfois peut-être le rapetissent) par leurs chants et leurs jeux; le soleil couchant y verse des rivières de lave, des flots de diamants et de saphirs, et voici que resplendit cet hymne à la lumière qu'achève et couronne, comme la clausule radieuse d'une strophe, une rare idée de poète : « La terre en adoration semblait encenser le ciel, et l'ambre exhalé de son sein retombait sur elle en rosée, comme la prière descend sur celui qui prie. »

Nous nous en tiendrons à une seule remarque. Quelques-uns des rapprochements qui précèdent ne représentent pas simplement le travail prépara-

toire nécessaire à tout écrivain de choses exotiques qui, pour peindre une nature qu'il n'a pas vue et les mœurs de peuples qu'il ignore, va chercher là où on les trouve, dans les livres des voyageurs, les éléments du coloris local. La persistance de Chateaubriand à remanier des pages entières révèle tout autre chose : il semble que pour créer il ait souvent besoin de la suggestion d'une page déjà écrite : ce qui expliquerait ce renseignement donné par lui-même, qu'au rebours de J.-J. Rousseau, il ne pouvait composer qu'à sa table de travail et la plume à la main. C'est à partir d'un texte déjà fixé par autrui ou par lui-même que son imagination s'ébranle et s'élance. Je ne vois guère qu'un seul de nos grands écrivains, parmi les modernes, qui ait présenté une disposition analogue : André Chénier. Non par effort de virtuosité, ni par passe-temps d'archéologue, mais par un instinct qui est à la racine même de son génie, André Chénier, le moins livresque des poètes, ne crée qu'en transposant. Mais ce sont toujours ses pairs qui donnent le branle à son imagination : pour faire vibrer l'infinie délicatesse de ses sens voluptueux, pour provoquer le ressouvenir épuré de ses sensations antérieures, images, saveurs, parfums, il lui faut le beau résonnement d'un vers d'Homère, la noblesse d'un mouvement virgilien, la lumière d'un vers de Théocrite. A Chateaubriand tout est bon, la prose incolore d'un régent de collège jésuite, la

prose toute modeste des Bartram et des Carver et, à l'occasion, comme on sait, celle de Mme de Chateaubriand. Et tandis que Chénier n'a peut-être jamais imité plus de dix vers consécutifs, Chateaubriand peut suivre obstinément son modèle pendant des pages.

Une telle disposition n'est pas accidentelle : Chateaubriand ne s'est-il pas appliqué toute sa vie à transporter d'un de ses livres à un autre, de l'*Essai* au *Génie du Christianisme*, du *Génie du Christianisme* à l'*Itinéraire* ou aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, des pages qu'il remanie, et qui prennent à chaque remaniement une magnificence imprévue et toute neuve[1]? Comme si son mode favori de création

1. Si nous considérons, à titre d'exemple, quelques pages du VIe livre des *Mémoires*, voici (à partir de la p. 334) le relevé de celles qui sont reprises à des ouvrages antérieurs : P. 334 (Francis Tulloch), cf. *Essai*, II, 23. — P. 334-5 (*Colomb*), cf. *Préface du Voyage*, p. XXVII-VIII. — P. 335 (Vasco de Gama), cf. *Préface du Voyage*, p. XXI. — P. 336 (l'île Graciosa), cf. *Essai*, II, 54. — P. 339, cf. *Natchez*, I. VII. — P. 340 (*L'espace tendu...*), cf. *Génie*, I, III, 12. — P. 341 (*Descendu de l'aire...*), cf. *Natchez*, livre VII. — P. 348 (les Esquimaux), cf. *Natchez*, livre VIII, cf. *Génie*, I, V, 4, cf. Charlevoix, *Hist. de la Nouv.-France*, I, 475-6. — P. 348-9, cf. *Génie*, I, V, 12. — P. 350-2, cf. *Voyage*, p. 13-17. — P. 354-63, cf. *Voyage*, p. 17-26. — P. 363 (*Quand je formai...*), cf. *Introduction au Voyage*, p. I. — P. 365-6, cf. *Voyage*, p. 26-7. — P. 367-8, cf. *Essai*, II, 23. — P. 360, cf. *Voyage*, p. 28. — P. 370 (*J'allais d'arbre en arbre...*), cf. *Essai*, II, 57. — P. 370 (M. Viollet), cf. *Itinéraire*, II, p. 201. — P. 373-6, cf. *Voyage*, p. 31-6. — P. 377, cf. *Voyage*, p. 256-7. — P. 379-83, cf. *Voyage*, p. 37-41. — P. 383, cf. *Essai*, II, 57. — P. 388-9, cf. *Essai*, II, 23, cf. *Voyage*, p. 46-8. — P. 300, cf. *Voyage*, p. 130. — P. 301, cf. *Voyage*, p. 372. — On peut continuer ainsi jusqu'à la fin du

était le remaniement, nous possédons d'un grand nombre de pages de son œuvre deux, trois ou quatre états successifs : quel en fut le premier état? Ne peut-il se trouver parfois dans l'œuvre d'autrui? les rapprochements de textes qui précèdent ne le laissent-ils pas supposer? Pour verser dans l'*Essai sur les révolutions* les richesses d'une érudition encyclopédique, pour arrêter après un an de travail des jugements impérieux sur tous les monuments littéraires de l'Angleterre pendant huit siècles, pour conduire des origines jusqu'à Louis XVI son *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, sans compter cet ample *Discours sur la chute de l'Empire romain*, n'y a-t-il pas indication qu'il a exploité, selon les mêmes procédés de transcription géniale, on ne sait encore quels Carver et quels Charlevoix? Et les plus grandes pages du *Génie du Christianisme*, de l'*Itinéraire* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* échappent-elles toutes à cette vraisemblance, s'il apparaît que volontiers l'imagination de notre poète requiert d'une page déjà écrite

livre. Notons seulement que les réflexions mélancoliques de Chateaubriand quitté de ses deux sultanes jonquille (p. 413) sont un extrait de la lettre de René à Céluta dans les *Natchez*, et que, pour peindre la tempête qui l'assaillit au retour d'Amérique, notre voyageur a mis bout à bout une tempête subie par Chactas (*Natchez*, livre VII) et une autre subie par Cymodocée (*Martyrs*, livre XIX). — On peut consulter à cet égard l'ingénieuse étude de M. Lucien Chevolot, *Wie hat Chateaubriand in seinen späteren Werken seine früheren benutzt*. Heidelberg, 1901.

le premier ébranlement, et que nous sommes là en présence d'une véritable *méthode d'invention poétique*?

A ces questions, que nul ne se hâte trop de répondre non. Il faudra manier souvent la baguette de coudrier, la baguette divinatoire qui tourne d'elle-même entre les doigts des chercheurs de sources. « Mille fleuves tributaires fertilisent de leurs eaux le grand Meschacebé... » La plupart ont, croyons-nous, un cours souterrain. La baguette de coudrier, promenée comme au hasard, n'a fait encore affleurer que trois ou quatre petites sources.

JUN 25 1915

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS..... VII
Le texte des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné..... 1
Établissement d'un texte critique de l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci*..... 19
Le *Paradoxe sur le Comédien* est-il de Diderot?..... 81
Un fragment inconnu d'André Chénier..... 113
Chateaubriand en Amérique. Vérité et fiction..... 125

646-03. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 9-03.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Chateaubriand (S. Rocheblave). 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; relié toile. . . . . 4 »

On ne lit plus guère aujourd'hui Chateaubriand *in extenso*. Il a trop d'art pour nos façons expéditives; son verbe est trop ample pour notre goût étriqué; enfin, peut-être aussi n'accuse-t-on pas sans raison chez lui une certaine monotonie, des formes surannées et, chose plus grave, un assez petit nombre d'idées.

Mais ces idées sont grandes, voire grandioses. Idées et style éclatèrent comme une magnifique nouveauté au lendemain de la Révolution, et le branle qu'elles donnèrent aux esprits, irrésistible et général au début, contrarié par la suite, poursuit encore aujourd'hui sa marche. Chateaubriand a vraiment « sonné le chant du départ du XIXe siècle ».

Si la nécessité ne nous excusait déjà de présenter en fragments l'œuvre de ce poète en prose, on pourrait encore alléguer qu'il se prête plus qu'un autre aux extraits, aux « morceaux choisis ». Il abonde en cadres, scènes, tableaux. Même quand il raisonne, il ne peut s'empêcher de peindre. Ce sont ces peintures brillantes, si propres à charmer les jeunes imaginations, que l'on a rassemblées ici sous quatre titres, qui offrent comme le quadruple aspect de Chateaubriand écrivain : Chateaubriand apologiste du christianisme; Chateaubriand précurseur du romantisme: Chateaubriand inventeur du poème en prose, et Chateaubriand voyageur.

L'œuvre politique de notre auteur, si remarquable, mais si dénuée de sérénité, a été systématiquement écartée de ce recueil. En revanche, on a raconté quelques chapitres de sa vie, et on a profité de la récente vulgarisation des *Mémoires d'outre-tombe* pour en donner quelques extraits.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Diderot (G. Pellissier). 1 vol. in-18 jésus, broché, **3 fr. 50**; relié toile. . . . . **4** »

C'est rendre service à bien des lecteurs, et surtout à la jeunesse, que de recueillir en un volume les « pages choisies » de cet écrivain si divers, si inégal et, d'ailleurs, si peu discret. On trouvera dans ce livre, non seulement les meilleurs morceaux de Diderot, c'est-à-dire les mieux pensés et les mieux écrits, mais aussi les plus caractéristiques, ceux qu'il faut connaître pour se faire une idée exacte et complète de son génie, de son caractère, de l'influence qu'il exerça au XVIIIe siècle dans tous les domaines de la pensée.

Le volume se divise en six parties : 1° Philosophie, morale, politique, religion; 2° Critique littéraire; 3° Théâtre; 4° Critique d'art; 5° Romans, contes, fantaisies; 6° Correspondance. On a là, en quatre cents pages, tout ce que l'auteur a fait de plus intéressant; car à dire vrai, Diderot n'a pas laissé « son monument ». Écrivain très discuté, parfois supérieur et comparable à nos plus grands maîtres, il jeta ses écrits au vent comme les feuillets de la sibylle et s'en soucia si peu que beaucoup de ceux qui ont le plus contribué à l'immortaliser n'ont paru qu'après sa mort. Néanmoins le rôle de Diderot a été très considérable. Soit comme critique, soit comme auteur, il s'est toujours fait le défenseur de la morale publique et privée; il a voulu que la littérature, que la peinture elle-même en fissent leur objet; l'objet d'art, c'est pour lui l'*honnête*. Il est en outre le représentant le plus complet de la philosophie contemporaine; et parmi tant d'idées qu'il répandit autour de lui, un grand nombre, dépassant le XVIIIe siècle, auguraient et préparaient le nôtre. Voilà pourquoi Diderot avait sa place marquée dans la collection consacrée à nos gloires littéraires.